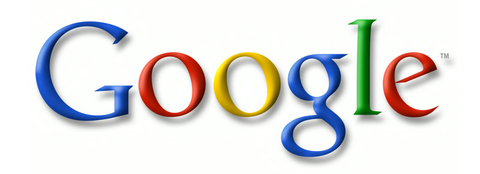
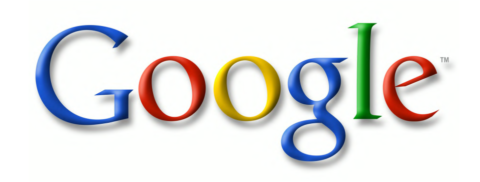
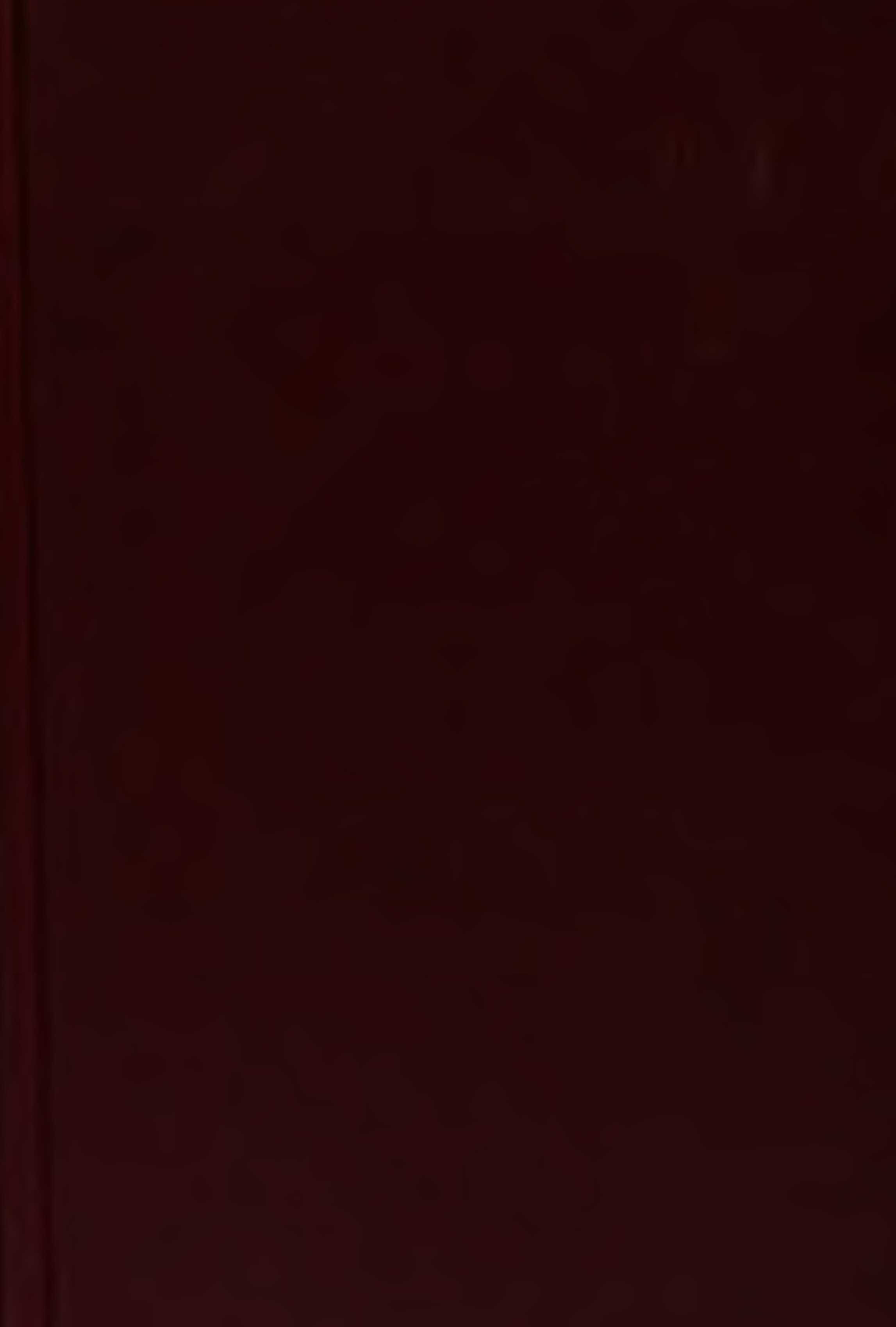
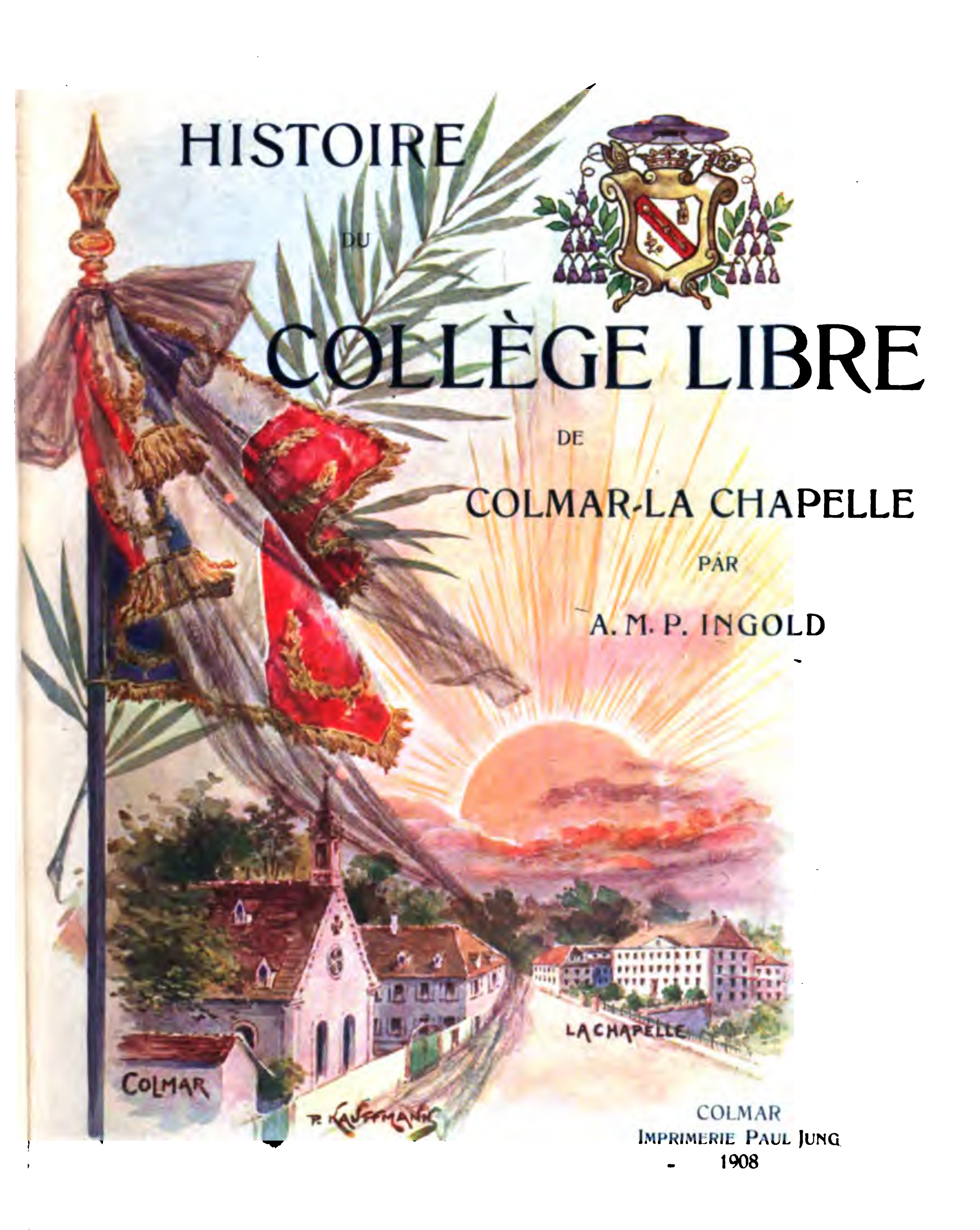







HISTOIRE
DU
COLLÈGE LIBRE
DE
COLMAR-LA CHAPELLE
PAR
A. M. P. INGOLD
COLMAR
LACHAPELLE
COLMAR
IMPRIMERIE PAUL JUNG
1908

HISTOIRE

DU

COLLÈGE LIBRE DE COLMAR-LACHAPELLE



Le Collège libre de Colmar.
Etat actuel.

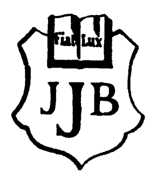
D'après une aquarelle de J. J. Waltz.

Manissadjian & Co., Bâle et Zurich.

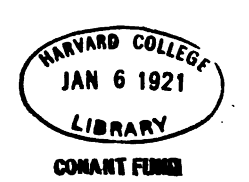
A. M. P. INGOLD

HISTOIRE
DU
COLLÈGE LIBRE
DE
COLMAR-LACHAPELLE

Publiée par
l'Association amicale des anciens élèves.



COLMAR
IMPRIMERIE J. B. JUNG & Cie
1908


HARVARD COLLEGE
JAN 6 1921
LIBRARY

AVANT-PROPOS

En 1897 l'Association amicale des anciens élèves du Collège libre de Colmar chargea son secrétaire de demander à M. le chanoine Schürrer d'écrire l'histoire de la maison dont il avait été le troisième et dernier directeur. « En retraçant de votre bonne plume, dont nous connaissons bien la finesse, lui écrivait Is. Saltzmann, les modestes débuts de la Vallée de Tempé, les succès de la rue Rapp, la fin émouvante de Lachapelle, vous élèverez un monument que nous, nos enfants et nos petits-enfants lirons avec profit et intérêt. »

M. Schürrer, sans répondre par une fin de non-recevoir absolue à cette proposition, en renvoya à d'autres temps la mise à exécution. Mais en attendant il travailla à réunir patiemment les matériaux de l'œuvre tant désirée par tous.

Enfin, sur de nouvelles et pressantes instances, mais toujours arrêté cependant par les motifs qui l'avaient fait hésiter dix ans plus tôt, M. Schürrer, lors de la dernière réunion de notre Association, me désigna pour le remplacer et me confia aussitôt tous les documents qu'il avait ramassés.

Aussi est-ce le nom de notre vénéré directeur qui devrait se trouver à la tête de ce livre dont il a fourni

presque tous les éléments. Et c'est la raison pour laquelle je ne le lui dédie pas, puisqu'il en est plutôt, ou du moins autant, l'auteur que moi.

* * *

Pour répondre à l'attente de tous nos camarades, je me suis mis aussitôt à cette chère besogne, sans grand souci d'en faire une œuvre littéraire, me hâtant d'écrire ce livre de souvenirs destiné à rappeler à tous ces heureuses années de collège dont on ne connaît, hélas ! le prix que lorsqu'elles sont écoulées. Je n'ai pas non plus la prétention d'avoir tout dit en ces pages, que forcément il a fallu faire assez brèves ; j'espère du moins avoir réussi à donner à nos camarades un mémorial qui rafraîchira leurs souvenirs et fera comme revivre les chères heures du passé. Ce livre réjouira donc les lecteurs auxquels il s'adresse,

...et meminisse juvabit,

et son succès, qui est dans son sujet, sera ainsi assuré.

Puisse-t-il également aider, dans quelque mesure, nos camarades à continuer à rester fidèles à l'enseignement et aux exemples de M. Martin et de nos professeurs vénérés ! Tous, volens nolens, *nous nous acheminons vers l'éternité où nos maîtres bien-aimés nous ont pour la plupart déjà précédés. Pour que cette pensée soit pour nous ce qu'elle doit être pour le vrai chrétien, une pensée sereine et douce, il importe que nous n'oubliions jamais les principes qui nous ont été inculqués au* Collège libre *dans notre jeunesse.*

Pour les étrangers à notre Collège, entre les mains desquels ce livre de famille pourra peut-être tomber, faute d'autre intérêt, il sera un exemple de ce qu'ont été les collèges libres ecclésiastiques créés grâce à la loi de 1850, cette loi bienfaisante que nos modernes étrangleurs de liberté — qui osent se dire républicains et ne sont que de serviles imitateurs des plus odieux despotes — s'apprêtent à détruire. Ainsi ces modestes pages auront-elles une certaine actualité, et seront-elles à la fois un hommage rendu à ce que trop de nos contemporains oublient, et un plaidoyer pour ce que les sectaires qui exploitent momentanément la France au profit de leurs passions, veulent stupidement renverser.

* * *

Un mot, en terminant cet avant-propos, sur l'illustration de ce livre, pour remercier tous ceux qui y ont contribué.

*La jolie vue placée en tête, est la reproduction d'une aquarelle dessinée spécialement pour l'*Histoire du Collège libre *par le spirituel artiste si connu en Alsace par ses* Vogesenbilder *et le* Professor Knatschke. *Nous lui témoignons ici tout spécialement notre reconnaissance.*

Le portrait de M. Martin, qui vient ensuite, est une réduction de la belle lithographie due à la piété filiale de M. le chanoine Brunck de Freundeck.

Les trois groupes de professeurs sont accompagnés des dates des divers originaux reproduits. Quant aux

deux jolis encadrements dans lesquels sont groupés nos camarades qui se sont le plus distingués, ils ont été dessinés sous la direction de l'ami Th. Klem.

Enfin le volume se présente dans une superbe couverture de couleur composée par notre camarade Paul Kauffmann, et dont la signification symbolique n'échappera à personne. Dès le premier coup d'œil jeté sur ce livre, on se rappellera ainsi qu'au Collège libre de Colmar-Lachapelle on n'a jamais séparé l'amour de la religion et l'amour de la patrie. Et si le drapeau tricolore est, hélas! toujours cravaté de deuil, le soleil levant qui l'éclaire redit hautement nos invincibles espérances.

Fribourg (Suisse), juin 1908.





Le Collège libre en 1860.

HISTOIRE
DU
COLLÈGE LIBRE DE COLMAR-LACHAPELLE

PREMIÈRE PARTIE
1852—1857

CHAPITRE PREMIER [1])

La fondation. — Le premier local : l'hôtel de l'Ange. Son appropriation. — Le premier prospectus. — Organisation du personnel et choix des premiers maîtres. — Ouverture des classes, 26 octobre 1852.

Issu comme beaucoup d'autres de la loi du 15 mars 1850, le Collège libre de Colmar doit son origine à l'initiative et à la munificence personnelle de Mgr Ræss, évêque de Strasbourg.

[1]) Ce chapitre a été tout entier rédigé par M. Schürrer Je ne puis

L'un des premiers, sinon le premier, l'entreprenant prélat avait ouvert, dès 1850, dans sa ville épiscopale, le collège de St.-Arbogaste, en lui donnant pour premier directeur l'abbé Freppel, qui devait illustrer plus tard le siège d'Angers. L'année suivante, à l'occasion de la saint Martin et sur les instances du vénérable curé de Colmar, M. Maimbourg, il forma le projet de doter également le Haut-Rhin d'un établissement analogue dont il se proposait de confier la direction à M. l'abbé Charles Martin, à ce moment professeur de littérature grecque à l'Ecole des Hautes-Etudes des Carmes de Paris. Ce projet rencontra d'abord toutes sortes d'obstacles; mais, grâce à l'énergique volonté du généreux prélat, ils ne tardèrent pas à être surmontés et, le 20 septembre 1852, M. Martin recevait l'ordre d'aller annoncer aux autorités académiques du département les intentions de son évêque.

Cependant le tout n'était pas de décréter la création d'un collège : il fallait chercher et trouver un local convenable pour l'y installer, sinon définitivement, du moins provisoirement et sans trop d'inconvénients. Vu les circonstances ce n'était

mieux faire que de le reproduire à peu près tel quel : nos camarades regretteront avec moi que notre cher et vénéré directeur s'en soit tenu là.

pas chose facile. Pressé par le temps et faute de mieux, Mgr Ræss s'assurait, moyennant un loyer annuel de 3,500 fr., la jouissance immédiate de l'ancien *Hôtel de l'Ange* qui appartenait alors à Mme Radat [1]). Cette propriété, qui avait servi un moment à la Poste aux chevaux, portait le n° 8 de la rue Vauban, mais elle ne donnait pas directement sur cette rue et ne communiquait avec elle que par un carrefour en retrait d'où l'on aboutissait d'un autre côté par un étroit passage occupé par la serrurerie Tempé [2]). L'hôtel de l'Ange comprenait d'une part trois bâtiments juxtaposés de grandeur et de hauteur inégales, de l'autre, une quatrième construction moins considérable qui en était séparée par une longue cour, en partie pavée et traversée par une rigole pour l'écoulement des eaux pluviales; enfin d'assez grandes dépendances, remises et écuries, faisaient suite au principal corps de bâtiments.

Il ne restait plus jusqu'à la fin des vacances que trois ou quatre semaines. Elles furent employées aux travaux d'appropriation dont il fallait hâter l'exécution. Deux fois Mgr Ræss visita à cet effet

[1]) D'où le nom de *Radatière* donné quelquefois au premier local du Collège libre.

[2]) Aussi les élèves avaient-ils ironiquement donné le nom de *Vallée de Tempé* à cette ruelle mal éclairée et mal odorante.

Aujourd'hui l'état des lieux a été bien modifié.

le local et indiqua lui-même les dispositions à prendre. La première fois il était accompagné de M. le curé Maimbourg, la seconde fois, de son intime ami Mgr Weiss, évêque de Spire, avec lequel bien des fois encore il devait venir voir le Collège libre.

Voici, d'après la *Chronique du Collège*[1]), les arrangements qui furent pris alors en vue de la prochaine rentrée. Dans le premier bâtiment on réserva le rez-de-chaussée pour la chapelle, le premier étage, pour la salle d'études et le second, pour le dortoir. C'est aussi dans ces deux étages que furent répartis les logements des professeurs. Le second bâtiment, qui n'avait qu'un seul étage, fut consacré aux salles de classe. Au rez-de-chaussée du troisième on plaça le réfectoire, et à l'unique étage, le parloir avec les appartements de M. le directeur et de M. l'économe. L'habitation des Sœurs de Niederbronn, chargées de la cuisine, de la lingerie et de l'infirmerie, fut mise dans le quatrième bâtiment faisant face aux autres. Les remises furent destinées aux exercices de gymnas-

[1]) Ce précieux manuscrit, dont nous tirerons, comme on le verra, presque tout le fond et souvent le texte même de ce livre, forme deux cahiers in-8° très compacts. Il a été rédigé d'abord par M. Jenner; puis, après son départ, par M. Schürrer qui, avec un zèle infatigable et une exactitude inlassable, a tenu la plume jusqu'à la suppression du Collège par les Allemands.

tique. Enfin à l'entrée de la cour, près de la rue Vauban, se trouvait la loge du concierge [1]).

Pendant que se poursuivaient activement ces préparatifs matériels, d'autres soins non moins importants et d'un ordre plus élevé occupaient l'esprit et le cœur de M. Martin, chargé par son évêque d'organiser l'œuvre difficile dont la direction lui était confiée. Avant tout il fallait porter à la connaissance du public la création du nouvel établissement. M. Martin le fit avec l'ardeur qu'il mettait à toute chose, en publiant son premier prospectus, muni du timbre de l'Etat. C'était à la fois un chaleureux appel aux familles catholiques de l'Alsace et une critique sévère de l'enseignement sans Dieu dont il énumérait librement les funestes résultats. « Si le monde peut être sauvé, concluait-il, il ne le sera que par l'éducation religieuse. C'est dans ce but que Mgr l'évêque de Strasbourg s'est décidé à ouvrir un collège libre à Colmar. Dès la

[1]) « Le local était petit et de modeste apparence, mais grande était la joie qui y débordait de toutes parts. Ces greniers à foin transformés en dortoir semblaient avoir conservé comme exprès le parfum de la centaurée et de la gentiane pour endormir les élèves. Cette écurie convertie en salle d'études abritait à ses heures de jeunes coursiers impatients de se lancer dans l'arène. Cette salle d'auberge, devenue la chapelle de la maison, exerçait dans sa pauvreté je ne sais quel irrésistible attrait : on y priait si bien! Cette cour, dont il était impossible de déterminer la forme, était le théâtre de batailles homériques et de jeux bruyants à troubler la douce sérénité des anges. » *L'abbé Umhang*, par H. Cetty, p. 56.

rentrée prochaine, la ville et le département pourront jouir des bienfaits de cette nouvelle institution: c'est aux familles chrétiennes à répondre à l'appel de leur évêque. A quelque parti qu'on appartienne, quelqu'opinion que l'on professe, dès qu'il s'agit de sauver la foi et les mœurs des jeunes générations, on ne saurait hésiter. Sur l'innocence des enfants comme sur une nouvelle arche d'alliance, on peut abjurer tous les préjugés, toutes les antipathies, toutes les oppositions, afin de ramener à Dieu la société qui s'en éloigne de plus en plus. »

Le jeune directeur était si profondément pénétré des principes qu'il venait d'émettre sommairement sur la nécessité de l'éducation chrétienne, qu'à la fin de la première année scolaire il en fit le sujet de son discours de la distribution des prix et que plus tard il y consacra de longs développements dans son important ouvrage sur l'*Instruction publique en France*[1]).

Le point capital pour le directeur d'une maison d'éducation, c'est d'avoir sous la main et sous ses ordres des collaborateurs capables et dévoués. M. Martin le comprit et il n'eut rien tant à cœur que de grouper autour de lui des collègues irré-

[1]) *De l'instruction publique en France dans le passé et dans le présent, par un ancien professeur.* — Paris, Dentu & Durand, 1872. In-8° de 278 pages.

prochables et de s'assurer un personnel enseignant de premier ordre. Mgr Ræss, en lui donnant la mission de l'organiser, avait mis à sa disposition quelques-uns des sujets les plus distingués de son jeune clergé. Le directeur se mit aussitôt personnellement ou par correspondance en relations avec ceux qui lui avaient été signalés et dont quelques-uns étaient déjà connus de lui, et c'est dans ce milieu d'élite qu'il choisit ceux qui lui paraissaient pouvoir le mieux le seconder et inspirer le plus de confiance aux familles de ses élèves, éprouvés qu'ils étaient par les luttes académiques du baccalauréat et de la licence. Il convient, dès cet endroit, — plus tard nous y reviendrons en détail, — de rendre hommage à cette phalange choisie et, comme l'a fait le chroniqueur, d'inscrire sur les tablettes de l'histoire les noms des ouvriers de la première heure qui, sous la conduite de leur chef, devaient porter si haut le renom du Collège libre de Colmar. Ils s'appelaient Vetter, Umhang, Hamelin, Simonis, Rousselin, Jenner, Wernert. Comme on ne forme pas d'emblée et d'une pièce un collège de plein exercice, ce n'était qu'un *pusillus grex*, à peine assez nombreux pour remplir les cadres scolaires de la première année, qui, faute d'éléments suffisants pour les cours supérieurs, ne comprenaient que les cinq classes de grammaire

jusqu'à la troisième inclusivement et deux classes spéciales appelées *classes françaises*. Mais à ce noyau primitif vinrent se joindre successivement, durant les trois années suivantes, MM. Hanauer, Schürrer, Spitz, Baur, Batt, Ritleng, Güthlin, qui complétèrent le corps des professeurs qu'on a toujours considérés comme les fondateurs du Collège libre et appelés pour cette raison les *Anciens*, afin de les distinguer des maîtres plus jeunes et non moins méritants des périodes de prospérité et de lutte pour l'existence, et dont il sera question plus tard.

La preuve que M. Martin a eu de tout temps et notamment au début la main heureuse dans le choix de ses collaborateurs, c'est que la plupart, cédant à l'attrait d'une vocation supérieure, ont fait du professorat la carrière unique et idéale de leur vie. Tous, malgré la différence des caractères par où ils se distinguaient les uns des autres, rivalisaient entre eux de zèle et de dévouement pour l'œuvre commune et se sentirent au cœur pour son fondateur et chef la même vénération et le même attachement.

Comme presque toutes les œuvres grandes et fécondes pour le bien, le Collège libre a eu d'humbles et pénibles commencements. L'ouverture des classes, annoncée par une lettre circulaire,

ne put se faire, à cause des travaux d'appropriation, que le 26 octobre, fête de saint Amand, premier évêque de Strasbourg [1]). Ce jour-là, le Collège libre comptait à peine soixante élèves, dont onze pensionnaires, dix-sept externes surveillés et une trentaine d'externes libres. Le personnel enseignant se composait, comme nous l'avons dit, de sept membres seulement, y compris le directeur et l'économe dont l'un professait en même temps la classe supérieure latine et l'autre, la seconde française. Un troisième, le plus jeune [2]), cumulait les fonctions de professeur d'histoire et de maître d'étude. Quant au personnel de service, il comprenait deux sœurs [3]), une cuisinière, un seul domestique et un portier [4]).

Comme la chapelle n'était pas encore bénite, la messe du Saint-Esprit fut dite par Mgr l'évêque de Strasbourg à l'église paroissiale. A l'issue de l'office, Sa Grandeur, accompagnée du curé et des vicaires, se rendit au local du Collège, où il adressa quelques paroles bienveillantes aux élèves et

1) Aussi, à Lachapelle comme à Colmar, chaque année à ce jour se célébrait une petite fête commémorative, par ce que l'on appelait un *duplex* au dîner, et un congé de l'après-midi.

2) C'était M. Jenner qui fut remplacé à Pâques comme surveillant par M. l'abbé Berna, mort récemment curé d'Uffholtz.

3) Sœurs Pélagie et Stanislas.

4) Le casquetier Lang et sa femme, d'inoubliable mémoire.

parcourut l'établissement. A midi M. Maimbourg réunit à sa table Mgr Ræss et les professeurs du Collège. Au dessert M. le curé porta un toast chaleureux « à Mgr l'évêque de Strasbourg, fondateur du Collège libre du Haut-Rhin, et à la prospérité de cet établissement ». Dans sa réponse le généreux prélat daigna encourager l'œuvre naissante par une petite allocution dans laquelle, avec l'esprit qui le distinguait, il commenta les paroles de la Sainte Ecriture : *Crescite et multipliamini. Puissiez-vous croître et vous multiplier!* Le soir les cours commencèrent.

Telle fut l'inauguration du Collège libre de Colmar ou du Haut-Rhin, qu'en l'honneur de son illustre fondateur et du patron qu'il lui avait donné on appelait aussi le Collège de Saint-André.



Charles Martin

Fondateur et premier Directeur du Collège Libre.

Manissadjian & Co., Bâle et Zurich.

CHAPITRE II

Le directeur. — Sa naissance, son éducation. — Séjour à Paris comme élève, puis professeur à l'Ecole des Carmes. — Il est mis à la tête du Collège libre. — Ses principes de direction : Le collège est la *famille agrandie*. — Le concours des parents. — L'activité littéraire de M. Martin.

Il faut reconnaître que le fondateur du Collège libre, Mgr Ræss, avait eu la main particulièrement heureuse en choisissant comme directeur de la nouvelle maison le jeune abbé Martin : nul, nous l'allons voir par une rapide esquisse de sa vie [1]), n'était mieux fait pour faire réussir cette œuvre difficile, nul n'avait plus que lui les qualités indispensables de cœur et d'esprit. Manifestement la divine Providence, qui n'est jamais en défaut et gouverne tout, comme dit l'Ecriture, *avec sagesse, poids et mesure*, l'avait comme prédestiné à cette œuvre.

Né à Turckheim, le 27 juin 1822, d'une honorable famille de cette ville, Charles-Léon-Alphonse Martin avait été mis de bonne heure au Petit-Séminaire de Strasbourg où « il étonna ses maîtres par son application ferme et ardente et par la

[1]) Dont nous tirons surtout les éléments dans la belle biographie de M. Martin publiée par M. Merklen en 1873. — Colmar, J. B. Jung, éditeur; in-12 de 198 pages.

maturité de son jugement ». « La délicatesse de sa conscience, ajoute son historien [1]), une tendre piété, l'amour du recueillement, le goût du travail, un saint enthousiasme pour la propagation du bien, l'appelaient évidemment au sacerdoce. » Au Grand-Séminaire, il continua à se faire distinguer par les dons de l'intelligence et les qualités du cœur, et en particulier par ce jugement solide et droit et cette fermeté de caractère qui avaient déjà frappé ses premiers maîtres. Dès lors, dans ses rêves d'avenir, qu'il communiquait à un ami, il avait un pressentiment de la vocation spéciale à laquelle il était appelé. « Pour moi, disait le jeune abbé Martin, je veux, au sortir du Séminaire, devenir professeur principal d'un collège à Colmar, afin de lutter contre la tyrannie de l'Université. — Ce désir, ajoute l'ami de qui je tiens ce détail (c'est Mgr Korum qui parle [2]), me paraissait alors fort prétentieux. J'y voyais même une certaine vanité peu en harmonie avec l'humilité cléricale : mais depuis j'y ai reconnu un de ces pressentiments qui s'affirment avec une force irrésistible. C'est l'éclair qui a lui dans le ciel de l'âme et qui lui a montré le sentier qu'elle doit choisir. »

Aussi, ses études théologiques terminées, le

[1]) Merklen, p. 7.
[2]) *Oraison funèbre de M. l'abbé Martin.* — Montbéliard, Hoffmann, 1873.

jeune Ch. Martin partait-il pour Paris où, admis à l'Ecole des Hautes-Etudes des Carmes, il passait bientôt sa licence ès-lettres. Puis, après une année de professorat à Strasbourg pendant laquelle il était ordonné prêtre, le 23 décembre 1848, il revenait à Paris où le supérieur de l'Ecole des Carmes lui confiait, malgré sa jeunesse, la chaire de littérature ancienne. Tout en consacrant le meilleur de son temps à ses fonctions, le jeune professeur commençait à exercer sa plume et, outre divers articles de journaux, il publiait son premier ouvrage sur l'*Usage des auteurs profanes dans l'enseignement chrétien* [1]), qui eut entre autres approbations flatteuses celles d'Ozanam, de Foisset et de plusieurs évêques français. Tandis qu'une brillante carrière s'ouvrait ainsi devant lui, — « quelques-uns de ses collègues et de ses amis furent appelés plus tard aux plus hautes dignités ecclésiastiques et échangèrent le bonnet de docteur contre la mitre épiscopale » [2]), — l'œuvre à laquelle « il devait à tout jamais attacher son nom et vouer toutes les forces de son âme » [3]) se préparait à Colmar. A l'appel de son évêque, on l'a vu dans le chapitre précédent, M. Martin n'hésita point et

[1]) Paris, Douniol; in-8° de 207 pages.
[2]) Mgr Korum, ib., p. 8.
[3]) Merklen, p. 58.

« sans regret, sans arrière-pensée, avec une docilité toute filiale, il se rendit... à Colmar. Diriger un collège, tel avait été le rêve de sa jeunesse : la Providence se chargeait de le réaliser ». « C'était là, ajoute Mgr Korum [1]), le théâtre où son activité allait se déployer, où il pourrait dépenser pour la cause de Dieu et le bien de la jeunesse toutes les richesses de sa science, mais surtout toute l'énergie de sa volonté, tous les trésors de son cœur de prêtre. »

Dès le début, on l'a dit aussi précédemment, M. Martin fit connaître quels principes élevés devaient servir de règle à sa direction. Ajoutons ici quelques détails empruntés à ses discours et à ses écrits : à toute occasion le directeur exposait à ce sujet ses idées, « avec une candeur, dit son historien [2]), une ingénuité et en même temps une élévation de langage qu'on ne saurait assez admirer ». « Comme son nom l'indique, disait-il notamment dans son discours de la distribution des prix de 1867, « le collège est la réunion d'enfants « de plusieurs familles qui reçoivent en commun « l'éducation physique, morale et intellectuelle. Il « est donc la *famille agrandie*, où, sous la direction « de maîtres dévoués qui se sont substitués aux

[1]) Op. cit., p. 8.
[2]) Op. cit., p. 75.

« parents et par là même doivent être investis de « leur autorité souveraine, les élèves sont traités « comme des enfants que l'on chérit sans faiblesse « ni préjugés; où l'on travaille non-seulement à « cultiver leur esprit, mais encore à former leur « cœur et à fortifier leur caractère; où l'on se « prépare à la vie publique par l'usage de la vie « commune; où l'on noue ces amitiés durables qui « font le charme de la vie; où les jeunes étudiants, « comme les fils d'une même maison, ont un esprit « de corps basé sur les traditions d'honneur qu'ils « doivent défendre, un uniforme qu'ils doivent « respecter [1]). »

La *famille agrandie*, voilà bien, en effet, ce que fut le Collège libre sous la direction de M. Martin. Ce mot fut comme sa devise, et les nombreux élèves dont il fut le père et le directeur savent qu'elle ne fut point menteuse. « Avec quelle tendresse de cœur, avec quelle délicatesse de conscience il les a aimés! De quelle virile affection, exempte de faiblesses et de molles complaisances, il les a entourés! [2]) » Avec quelle sollicitude, plutôt maternelle encore que paternelle, a-t-on pu dire [3]),

[1]) Ce discours, où M. Martin réfute éloquemment les exagérations du livre de M. de Laprade intitulé *L'éducation homicide* qui venait de paraître, a été publié dans la *Revue catholique de l'Alsace*, 1867, p. 373.

[2]) Merklen, p. 79.

[3]) Mgr Korum, p. 13.

il s'inquiétait d'abord des infirmités physiques auxquelles ils pouvaient être sujets (tous se souviennent de ses tournées du matin dans les dortoirs avec sa petite lampe de poche, et de ses continuelles visites à l'infirmerie). Mais avec plus de raison M. Martin se préoccupait davantage encore des maladies morales ou même des simples défaillances qu'il remarquait en eux. « Chacun, écrivait naguère un de ses anciens élèves [1]), chacun pouvait l'aborder sans crainte et sans défiance : on était toujours accueilli par un sourire qui écartait toute gêne et toute timidité. L'enfant se trouvait à l'aise en sa présence : assis sur ses genoux, le petit espiègle pouvait en toute franchise lui faire ses naïves confidences. Le jeune homme trouvait en lui un ami sûr et fidèle, un guide éclairé, un père dévoué. Enthousiaste lui-même avec ceux dont l'âme ardente se plaisait à rêver une brillante carrière, il savait donner à ces espérances, à ces ambitions d'un cœur de seize ans, le lest précieux qui maintient l'équilibre dans les facultés et leur imprime la force, la vigueur et l'énergie. Il comprenait trop bien les illusions du jeune âge pour méconnaître l'influence qu'elles peuvent exercer sur toute une vie : aussi était-il loin de les condamner

[1]) Cité sans indication de nom par M. Merklen, p. 79 et seq.

comme de vaines chimères ou de pures fantaisies. » Après la vérité, ajoute excellemment nôtre ancien camarade, M. Martin « prisait avant tout l'amitié, le courage, l'honneur, la liberté, la patrie, l'avenir; et il savait en parler avec cet accent loyal qui brise toutes les résistances. Ce n'était pas une onction de circonstance : c'était l'amour, la tendresse des âmes, éclairée et vivifiée par la foi et la charité du prêtre ».

Cette affection que M. Martin portait aux élèves et qu'ils lui rendaient si libéralement, — « j'ai connu beaucoup de maisons d'éducation, dit Mgr Korum [1]), je ne crois pas qu'il y en ait une où les maîtres aimassent mieux leurs élèves, où les élèves fussent plus attachés à leurs professeurs », — cette affection n'était pas une affection égoïste. « Grâce à l'idée qu'il se faisait du Collège, M. Martin échappait à un écueil que n'ont pas toujours su éviter ceux qui s'occupent de l'éducation publique. Plein de respect pour les droits imprescriptibles de la famille, il n'avait pas la prétention de la supplanter auprès de ses élèves, il désirait seulement la suppléer ou la compléter. A ses yeux, et il le disait éloquemment dans un autre discours de distribution, le

1) P. 13.

10 août 1857 [1]) le *maître*, quel que fût son mérite, quelle que fût sa position, quelles que fussent ses vertus, n'était qu'un auxiliaire, souvent indispensable, toujours utile de la famille, dans la grande œuvre de l'éducation. C'est aux parents, en dernière analyse, qu'il attribuait la part la plus active dans la direction intellectuelle et morale de leurs enfants. Aussi, loin de les reléguer à l'arrière-plan, comme un rouage inutile ou nuisible, sollicitait-il avec chaleur leur concours actif et incessant. « Quel profit, disait-il, ne retirerait-on pas de la double action sagement et fortement combinée de la famille et du collège! Pressés entre l'autorité vigilante de l'une et celle non moins clairvoyante de l'autre, nos enfants réformeraient à la fois leur caractère et progresseraient dans leurs études. Les bons deviendraient meilleurs et les petits étourdis, négligents ou paresseux, ne manqueraient pas de prendre les goûts sérieux du travail et de la vertu. Grâce à l'amour filial que nous cherchons à développer en eux, grâce aussi au concours que nous demandons aux familles, ils ne laisseraient échapper aucune occasion de mériter les récompenses classiques, bien certains d'avance que c'est là le meilleur moyen

[1]) Ce discours est intitulé : *De la nécessité du concours des parents et des maîtres dans l'œuvre de l'éducation.*

de reconnaître les peines et les sacrifices de leurs parents. »

C'est dans ce but que le Directeur avait institué les *bulletins hebdomadaires*, qui devaient, chaque semaine, informer les familles de la conduite et de l'application de leurs enfants. Il pensait avec raison que les *notes trimestrielles*, plus générales forcément, n'étaient pas un moyen suffisant pour correspondre avec les parents *associés* à l'œuvre d'éducation de leurs enfants et dont il ne se considérait que comme une sorte de *gérant responsable*. Il ne reculait pas devant la peine et la fatigue pour remplir consciencieusement ses devoirs envers eux. « Que de fois, raconte M. Merklen [1]), et chacun des collaborateurs de M. Martin pourrait rendre le même témoignage, que de fois il nous est arrivé de le surprendre, après une journée laborieuse, debout devant son grand bureau, dépouillant soigneusement la correspondance naïve de ses élèves avec leurs familles et ajoutant à leurs bonnes résolutions ou à leurs modestes aveux des remarques pleines d'une vigilante sollicitude. » Et M. Merklen cite plusieurs de ces remarques qui témoignent toutes de la tendre affection que M. Martin portait à ses élèves.

[1]) Op. cit., p. 82.

Mais là ne se bornait pas le concours qu'il demandait aux parents pour l'éducation de leurs enfants. Il ne désirait pas seulement trouver en eux des coopérateurs par correspondance. « Les lettres, nous disait-il souvent [1]), sont des moyens bien imparfaits de communication entre les hommes. Combien je goûte la parole de l'Apôtre : *Os ad os loqui!* Je ne suis heureux que lorsqu'il m'est donné de pouvoir exprimer, de vive voix, aux familles mes observations sur le caractère de nos chers enfants. Quand je puis causer à mon aise, dans mon cabinet, au père ou à la mère d'un de nos écoliers, je me sens tout soulagé. Je puis alors, tout à loisir, me faire comprendre et partager ma responsabilité avec ceux à qui elle incombe de droit naturel. »

C'est en vue de ces communications verbales que le directeur avait rendu faciles et fréquentes les *sorties* des internes, au point même qu'on lui reprochait à ce propos une trop grande indulgence. « Qu'importe, disait-il [2]), les *sorties* me mettent en relations avec les familles et personne ne sait comme moi combien cela est profitable à nos enfants. »

Les vacances même, ajoute M. Merklen, il les

[1]) Cité par M. Merklen, p. 84.
[2]) Id., p. 85.

regardait comme très avantageuses pour les élèves et pour la maison. « Il faut que les parents puissent observer, pendant quelque temps, leurs enfants d'une manière suivie. Ils n'en seront que plus indulgents pour nous, j'en suis certain. Et même s'ils venaient à découvrir quelque chose qui nous eût échappé, le grand mal après tout! J'appelle cela un contrôle. Je souhaite qu'il soit bienveillant pour être juste. Mais je regarderais comme souverainement à plaindre un gouvernement qui ne supporterait pas ce contrôle. » Pour sa part, il n'avait rien à en redouter, car si jamais justice fut universellement rendue à quelqu'un même pendant sa vie, ce qui est plutôt rare, c'est bien à notre cher directeur. Il serait trop long de citer tous les témoignages de reconnaissance dont il fut honoré et par ses élèves et par leurs familles, comme il serait trop long aussi de rapporter toutes les preuves d'affectueux dévouement qu'il leur donna lui-même, et pendant le cours de leurs études, et plus tard encore lorsqu'il s'agissait de choisir une carrière pour un de ses *anciens*, comme il les appelait, ou de le recommander aux personnages influents avec lesquels il était en relations.

Tel était l'abbé Martin. Achevons de peindre son attachante physionomie par quelques traits

empruntés à la plume éloquente de M. Güthlin [1]). Nous nous en voudrions de n'avoir pas cité dans notre livre cette belle page qui résumera ce chapitre. « Intelligence élevée, cœur loyal et bon, âme ouverte à toutes les nobles et généreuses inspirations, caractère ferme et d'une inflexible droiture, d'un courage à toute épreuve, d'une persévérance que rien ne lassait, d'un dévouement qui ne reculait devant aucune peine, devant aucune fatigue, M. l'abbé Martin savait porter en toutes choses un désintéressement qui, loin de redouter le sacrifice, l'appelait en quelque sorte et allait au-devant avec la plus héroïque ardeur. D'une piété simple et profonde, sans respect humain et sans apprêt, sans faiblesse et sans ostentation, on en retrouvait la forte empreinte dans toute sa vie et dans toutes ses actions. Fidèle dans ses amitiés, constant et modéré dans ses principes, pacifique et tolérant dans ses habitudes, réfléchi dans le conseil, résolu dans l'action, infatigable dans son zèle pour le bien des âmes, dans ses efforts pour le triomphe des grandes et saintes causes, dans son dévouement à l'Eglise et au Saint-Père, nous étions sûrs de le rencontrer armé, si j'ose le dire, pour la lutte et le combat, dès qu'il s'agissait d'un péril à repousser,

[1]) Préface de l'ouvrage de M. Merklen, p. II.

d'un obstacle à surmonter, d'un grand intérêt à défendre, d'une victoire à remporter.

« Comme directeur du Collège, termine M. Güthlin, M. Martin était animé d'une tendresse vraiment paternelle pour tous ses chers enfants, soucieux de leur bien-être et de leurs progrès, attentif à leurs besoins, prompt à les consoler dans leurs peines, à relever leur courage, à redresser leurs défauts, à réprimer leurs écarts, à combattre l'indolence des uns, à stimuler le zèle des autres, à pénétrer l'âme de tous de la noble ardeur dont il était transporté lui-même pour la piété, la science et l'étude. Dans ses rapports journaliers avec eux, ce qu'il recherchait avant tout, ce qui marquait le but constant de ses efforts, c'était de mettre dans l'âme de tous la flamme d'un noble enthousiasme pour ces grandes choses qui sont le tout de la vie et le suprême idéal de l'homme sur la terre; de leur inspirer un amour intrépide et généreux pour tout ce qui élève la pensée, donne des ailes à l'intelligence, arrache le cœur aux vulgaires préoccupations de l'égoïsme et de la bassesse, et allume dans l'âme du chrétien, au contact d'un amour qui n'est pas de cette terre, la passion immortelle des biens qui ne meurent pas. »

Avec ces éminentes qualités, avec ces admirables dons du cœur et de l'esprit, M. Martin devait faire

réussir l'œuvre dont il avait été chargé : la suite de cette histoire montrera qu'il en fut ainsi. Mais avant de poursuivre, il faut, pour compléter le portrait de M. Martin, dire au moins quelques mots de son activité littéraire [1]).

« Travailleur infatigable, il possédait à un haut degré les qualités de l'érudit et de l'écrivain : la patience d'abord, si nécessaire à l'investigation des livres et de l'antiquité, le goût des recherches savantes, l'esprit d'observation, une critique sûre et délicate, l'amour du contrôle et de la discussion, un style clair et transparent qui ne laissait aucune place à l'équivoque, aux sous-entendus, aux interprétations douteuses, et par-dessus tout un parfait dévouement à la science. Il ne reculait ni devant les aridités d'une question obscure alors qu'il avait entrepris de l'élucider, ni devant la fatigue, la peine ou la contradiction, quand il avait découvert l'étincelle qui devait y porter la lumière. Il savait résister à la promptitude d'esprit qui n'est qu'une paresse ingénieuse et déguisée, comme le disait un de ses maîtres. Enfoncé dans les obscurités, se défiant des fausses lueurs, il ne voulait ni plier les faits, ni presser les rapprochements, ni précipiter les conclusions. Qu'avec de si heureuses disposi-

[1]) Toujours d'après M. Merklen, p. 145 et seq.

tions, avec une telle énergie de volonté, avec un courage si persévérant et si opiniâtre, il n'ait laissé que de courtes monographies et l'ébauche d'une œuvre considérable [1]), interrompue par la mort, *pendent opera interrupta*, comment l'expliquer sinon par ses habitudes consciencieuses, par son religieux respect pour la vérité scientifique, par son goût difficile et principalement par les occupations de tout genre dont il était accablé.

« Ce qui nous reste de lui cependant, continue son historien, en nous inspirant le regret de ce qu'il aurait pu produire encore — rappelons-nous que M. Martin est mort à 50 ans, — suffit pour nous faire connaître la manière dont il entendait que fût cultivé le champ épineux de l'histoire ou de la géographie anciennes. En parcourant ces écrits, études achevées et polies, matériaux à peine dégrossis, notes, remarques, dissertations laborieuses, l'on comprend cette parole d'Ozanam que M. Martin avait soulignée dans un de ses volumes et qu'il semble avoir choisie pour sa devise : « L'on ne parvient scientifiquement à la vérité qu'après avoir mesuré toute la longueur du chemin; elle se

[1]) M. Merklen veut sans doute parler du grand ouvrage que M. Martin avait projeté d'écrire sur les *Origines du christianisme dans les Gaules*, d'après les principes et la méthode qu'il exposa dans son discours de réception à l'Académie de Besançon.

montre de loin pour qu'on la trouve; mais elle se dérobe en même temps pour qu'on la cherche. »

Nous ne pouvons citer ici que l'une ou l'autre des œuvres de M. Martin, que l'on peut classer en deux grandes catégories : celles qui traitent de l'instruction et de l'éducation, et celles qui se rattachent à quelque question d'histoire.

Dans la première série, outre cet ouvrage de début que nous avons déjà cité sur l'*Usage des auteurs profanes*, il faut mentionner surtout sa grande et magistrale étude sur l'*Instruction publique en France dans le passé et dans le présent* [1]), où il défendait hardiment des idées, nouvelles alors, sur l'*instruction obligatoire* et le remplacement du baccalauréat par un *certificat de maturité*.

Parmi les œuvres historiques de M. Martin, la plus parfaite est son étude sur *Les deux Germanies cis-rhénanes* [2]), qui fut remarquée et louée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

D'autres honneurs étaient venus récompenser tant l'activité littéraire de M. Martin que son dévouement à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse : membre de l'Académie de Besançon en 1864, il fut aussi, à plusieurs reprises, appelé à siéger au

[1]) Paris, 1862; in-8° de 278 pages.

[2]) Paris, 1863; in-8° de 83 p. avec une carte.

Conseil départemental de l'instruction publique. En 1866, Mgr Ræss le nomma chanoine honoraire de la cathédrale de Strasbourg, et presqu'à la veille des événements de 1870, en février, la réunion des chefs de seize établissements libres de l'Est de la France, convoquée à la Malgrange de Nancy, lui conféra l'honneur d'une présidence qu'il sut, dit son historien, remplir avec une rare distinction.

CHAPITRE III

Les premiers professeurs. — Groupe de la 1re année : MM. Umhang et Simonis. — Le second groupe : MM. Hanauer et Spitz. — 3e année : MM. Gûthlin et Batt.

Après avoir lu cette rapide esquisse de la vie du fondateur du Collège libre, on ne s'étonnera point que « sous l'influence de tant et de si éminentes qualités, les maîtres que M. Martin avait groupés autour de lui aient formé, au sein du Collège, une véritable famille où la diversité des esprits et des caractères s'alliait à l'union la plus intime des cœurs, où la franchise des opinions n'altérait en rien le respect dû aux personnes et la soumission due à la règle ; famille heureuse et bénie, où le jeu libre et spontané des facultés les plus diverses et en apparence les plus contraires, rehaussait, sans la troubler jamais, l'inaltérable sérénité d'une bienveillance que rien ne pouvait affaiblir, d'une sympathie qui grandissait avec les années, d'une affection réciproque fondée sur une réciproque estime et que chacun savait être à toute épreuve. »

Nous avons déjà nommé ces premiers collaborateurs de M. Martin, si justement loués dans cette belle page de l'un de ceux qui vinrent plus tard



Les premiers professeurs, Colmar 1852.

Manissadjian & Co., Bâle et Zurich.

s'adjoindre à eux, M. Güthlin [1]). Quelques détails sur chacun d'eux ont leur place dans ce livre.

Le Collège ne fut pas, les premières années, de plein exercice. Les classes *latines* n'allaient que jusqu'à la troisième, que M. Martin s'était réservée. Par contre, dans deux classes *françaises*, on l'a vu, se préparaient les élèves destinés aux carrières commerciales et industrielles. Le professeur de quatrième, chargé en outre du cours de mathématiques, fut M. l'abbé Charles Hamelin, de Sélestadt, qui ne passa au Collège que trois ans. De caractère inconstant, M. Hamelin devait ensuite occuper les situations les plus diverses, tant en France qu'à l'étranger, et finir par mourir membre du clergé paroissial de Paris.

A la tête de la cinquième fut placé M. Umhang, si connu plus tard sous le nom de *Père Jean*. Comme il devint le second directeur du Collège, nous reviendrons à lui à ce moment. M. Umhang fut aussi dès lors chargé du cours d'anglais.

A M. l'abbé Simonis [2]) fut confiée la classe de sixième. La notice que lui a consacrée le Père

[1]) Préface de la *Vie de M. Martin*, p. V.

[2]) M. le chanoine Simonis est mort le 11 février 1903 à Oberbronn, maison-mère de la Congrégation des Sœurs du Très-Saint-Sauveur qu'il dirigea pendant 31 ans avec un zèle, une activité, une sagesse incomparables. — On sait qu'il a pour successeur M. le chanoine Hanns, élève du Collège libre à Lachapelle.

Schürrer et qu'il lut à la réunion des Anciens Elèves de 1905, va nous rappeler ce qu'a été au Collège libre cet homme si éminent et les services qu'il n'a cessé de rendre à la maison [1]).

« Il n'y a eu qu'une voix dans la presse d'Alsace et de France pour célébrer les grandes qualités d'esprit et de cœur de l'abbé Simonis et pour relever les éclatants services que, dans sa longue carrière, il a rendus sous toutes les formes à l'Eglise et à son pays. Pour moi, qui m'honore d'avoir été son collègue et ami et qui l'ai vu de près à l'œuvre, je me contenterai aujourd'hui de vous rappeler et au besoin de vous apprendre ce qu'il a été et ce qu'il a fait pour le Collège libre du Haut-Rhin.

« Comme vous le savez, M. Simonis faisait partie de la petite phalange des jeunes professeurs qui, sous la direction de l'abbé Martin, ont inauguré en 1852 le Collège libre dans les modestes bâtiments de l'hôtel de l'Ange. C'est à cette œuvre, qui devait avoir des destinées si glorieuses, qu'il a consacré, avec tout le dévouement et toute l'ardeur de la jeunesse, les douze premières années de son activité sacerdotale, années joyeuses et fécondes qu'il estimait et qu'il aimait à déclarer comme les

[1]) On l'insère ici avec d'autant plus de raison qu'elle ne figure pas dans le *Bulletin* de cette réunion.

plus heureuses de sa vie et dont ses élèves se souviennent encore aujourd'hui avec reconnaissance et amour.

« Après six années d'un pénible provisoire, le Collège libre se trouvait à l'étroit et mal à l'aise comme locataire de l'amas irrégulier de vieux bâtiments appelé du nom de son ancienne propriétaire « la Radatière ». Il s'agissait de lui trouver un local plus spacieux et d'un aspect plus présentable, en rapport avec sa prospérité d'année en année croissante. L'ancien couvent des Capucins de la rue Rapp répondait de tous points aux exigences de la situation. Pour déterminer Mgr Ræss à en faire l'acquisition, le corps professoral, M. Martin en tête, s'offrit, les uns à lui faire l'avance de sommes considérables au taux de deux pour cent, les autres, moins favorisés de la fortune, à prendre sur leur modique traitement de 500 francs de quoi couvrir les intérêts réduits des capitaux avancés. En réponse à ces offres d'une générosité sans exemple, Monseigneur écrivit à M. le directeur : « Votre généreux désintéressement et l'esprit « de sacrifice de vos collègues m'ont profondément « touché. Vous pouvez y compter, j'irai de l'avant, « prêt à sacrifier, s'il le faut, mes derniers joyaux « pour votre œuvre. » Au mois d'octobre suivant, c'était en 1857, le Collège libre était installé

dans les bâtiments restaurés et appropriés de la Capucinière, achetée au prix de 140,000 francs. M. Simonis, ai-je besoin de le mentionner, n'avait pas peu contribué à amener cet heureux événement : son nom figurait sur la liste des souscripteurs pour la somme de 6,000 francs.

« En 1864, M. Simonis était appelé au Grand-Séminaire de Strasbourg comme professeur de théologie et d'Ecriture Sainte. Sur ce théâtre plus important et plus digne de ses talents, il n'oublia pas le Collège de Colmar qu'il n'avait quitté qu'à regret. Dès l'année suivante, il appuya de son mieux, au Conseil épiscopal, le projet d'agrandissement de la Capucinière, devenu nécessaire par suite du nombre toujours plus grand des élèves, et il plaida si bien sa cause qu'il fit autoriser M. Umhang, alors économe, de contracter un emprunt de 40,000 francs, qui lui permit d'entreprendre de nouvelles constructions et de donner à l'établissement son développement définitif.

« Le Collège libre était dans son plein épanouissement, lorsque l'année terrible vint mettre violemment fin à son action bienfaisante à Colmar. M. Simonis déplora autant, sinon plus que personne, sa disparition du sol qui l'avait vu naître. « Une des conséquences les plus fatales de l'annexion, m'écrivit-il un jour, c'est qu'elle a fait perdre à

l'Alsace une institution qui avait la mission, si bien remplie jusqu'alors, de fournir à notre province, par l'éducation des enfants de ses meilleures familles, cette bourgeoisie foncièrement chrétienne, dont nous aurions tant besoin aujourd'hui.

« M. Simonis a été pour le Collège libre non-seulement un ami constant et fidèle, mais encore un insigne bienfaiteur. Ce que l'on ignore et ce que sa modestie a toujours voulu cacher au public, c'est ce qu'il a fait en sa faveur après sa translation au Territoire de Belfort, avec la générosité et la discrétion qui caractérisaient toutes ses œuvres de charité. Lorsque le malheur du temps eut amené coup sur coup la fermeture des deux Petits-Séminaires de Strasbourg et de Zillisheim et entravé, sinon arrêté complètement, le recrutement du clergé de notre grand diocèse, M. Simonis fonda plusieurs bourses en faveur des candidats ecclésiastiques au Collège de Lachapelle, qui avait recueilli les précieuses épaves de ce double naufrage, et, durant les six ou sept années où cet établissement providentiel était devenu la pépinière presque unique du sacerdoce alsacien, il dépensa plus de 15,000 francs pour y encourager et soutenir l'œuvre si méritoire des vocations religieuses.

« M. Simonis aimait le Collège libre d'un amour de prédilection, comme on aime l'objet de ses

premières amours. Aussi saisissait-il toutes les occasions pour en donner des preuves. C'est ainsi que, comme curé de Rixheim, il se plaisait à rehausser les fêtes de sa paroisse par la présence de l'un ou l'autre de ses anciens collègues et à les recevoir tour à tour à sa table hospitalière. Plus tard, comme supérieur de la Congrégation de Niederbronn, son bonheur était de venir les revoir chaque année en visitant les bonnes sœurs préposées aux différents services de l'établissement et de se retremper dans ce milieu au souvenir d'un passé qui lui était toujours cher.

« Faut-il enfin vous rappeler avec quel empressement et quelle joie il venait assister à vos réunions amicales et à vos fraternels banquets, et, quand sa vie trop occupée l'empêchait d'y prendre part et de nous régaler de son affectueuse et spirituelle éloquence, par quelles lettres cordiales il s'en excusait et exprimait ses regrets.

« Messieurs, je m'arrête tout court sur ce dernier témoignage de son invincible attachement à l'œuvre de sa jeunesse. Vous me pardonnerez si je me suis étendu un peu longuement à ce sujet; mais j'ai pensé que ces détails pourraient vous intéresser et je n'ai pas voulu laisser passer l'occasion, tout en remplissant un devoir d'amitié à l'égard de mon collègue, de vous entretenir un

peu longuement d'un de vos anciens maîtres, qui a si bien mérité du Collège libre. »

La petite classe de préparation latine, comme on l'appelait alors, eut à sa tête l'abbé Alph. Rousselin, de Mutzig, qui devint ensuite professeur de quatrième, de troisième et d'histoire. Il ne resta que six ans au Collège : à la fin de l'année scolaire 1857-58 il entra à Isenheim au noviciat de la Compagnie de Jésus, dans laquelle il devait remplir d'importantes fonctions, notamment celle de recteur du collège de Reims. Il devait mourir supérieur de la résidence de Belfort, le 22 février 1904, dernier survivant du premier groupe des professeurs du Collège libre.

L'abbé Joseph Jenner, de Haguenau, mourut, lui aussi, jésuite, le 23 septembre 1898, à Reims. Outre la surveillance générale, il avait été, cette première année, chargé du cours d'histoire. Les années suivantes le virent successivement à la tête des classes de cinquième, quatrième et troisième. M. Martin l'avait désigné aussi comme chroniqueur du Collège. Devenu jésuite en 1860, il acquit une certaine réputation comme prédicateur et directeur de conscience. Il avait un merveilleux talent pour improviser les vers latins [1]). On lui

[1]) C'est ainsi que lors de la réunion des Anciens Elèves de 1886, de

doit aussi une bonne biographie du célèbre P. Félix.

Les deux classes de français furent confiées à MM. Vetter et Wernert. Le premier y réunissait la direction de l'économat et les fonctions de professeur de musique vocale. En 1858 il quitta le Collège pour devenir curé d'Oberentzen, où il mourut en février 1864, très regretté de ses paroissiens, pour lesquels il avait composé un manuel d'économie rurale [1]). Quant à M. Wernert, il avait, à ces débuts du Collège, été chargé de la petite classe française. Puis, comme l'on sait, pendant 22 ans, à Colmar et à Lachapelle, il voulut, par choix et librement, rester professeur de huitième, ce qui le fit surnommer le Lhomond du Collège. « Son originalité et la singularité de ses idées, dit M. Schürrer [2]), étaient contrebalancées par la simplicité de son caractère et par la correction de ses manières aimables et polies. Il avait un culte pour la célèbre marquise de Sévigné et

Lille, où il se trouvait alors, il envoya au président le quatrain suivant :

Absum, non aberunt vera gratissima cordis
Immemoris nunquam, vota, precesque Deo.
Vivete felices patriæque Deoque fideles,
Alsatiam nostram grata corona juvans.

[1]) Voir un article sur lui dans la *Revue catholique de l'Alsace*, VI, p. 135, par M. Simonis.

[2]) Notes manuscrites sur le personnel enseignant du Collège.

pour Lafontaine qu'il prit pour sujet de son discours à la distribution des prix de 1865, comme nous le verrons plus bas. Après 24 ans de services dans la maison, M. Wernert prit sa retraite auprès de sa vieille mère, retirée elle-même au Collège libre devenu maison de Sœurs de Niederbronn, où il mourut avant elle le 22 mai 1883[1]). »

Enfin, mentionnons les premiers professeurs de dessin, M. Meister; de piano, M. Sieg; de gymnastique, le brave père Kammerer, « élève du colonel Amoros », comme il aimait à le répéter.

* * *

A ce premier groupe de huit professeurs vinrent, dès la seconde année, s'en adjoindre deux nouveaux : M. Hanauer, qui fut chargé de la seconde, et M. Schürrer, de la classe préparatoire latine. Nous retrouverons ce dernier plus bas, à la tête du Collège libre. M. Auguste Hanauer, de Habsheim[2]), où il est né le 20 mai 1828, licencié ès-lettres, fut ensuite, et le resta jusqu'en 1883, professeur de rhétorique. Pendant quelques années, de 1859 à 1862, il fut en outre chargé de l'économat. La grande place qu'il tint au Collège, où

[1]) L'*Union* de Strasbourg publia, le 25 mai, le discours prononcé sur la tombe de M. Wernert par M. Umhang.

[2]) Voir les *Biographies alsaciennes*, 1885-86, N° XVIII.

nul mieux que lui ne sut, par son exemple et sa direction, entretenir l'amour de l'étude chez ses élèves, aucun d'eux ne l'oubliera jamais. Cherchant à former leurs cœurs en même temps que leurs esprits, à les préparer à l'intelligence des grandes questions sociales qui les attendaient au sortir du Collège, il savait donner à son enseignement un intérêt qui captivait leurs jeunes imaginations. Mais notre vénéré maître m'en voudrait si je prolongeais ici son éloge et je tourne court, non cependant sans avoir rappelé que, malgré les absorbantes fonctions du professorat, M. Hanauer a acquis une célébrité universelle dans le monde savant par ses nombreux et remarquables travaux. En reproduire ici la longue liste est impossible. Mentionnons du moins ceux qui eurent le grand honneur d'être couronnés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres : ses *Paysans d'Alsace au moyen-âge, tableau de leur condition politique, sociale et économique* [1]), ouvrage qui avait frappé, par l'exactitude et la nouveauté des renseignements qu'il fournit, un bon juge en la matière, M. Laboulaye; et les *Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et moderne* [2]). M. Hanauer, qui a célébré en 1901 ses noces d'or, n'a pas déposé

[1]) Paris, 1863.
[2]) Mulhouse, 1876-78.

sa savante plume: tout récemment encore il publiait deux longs travaux sur les *Imprimeurs* et sur le *Protestantisme à Haguenau*, et notre *Revue d'Alsace* donne en ce moment même sa curieuse étude sur la *Guerre de Trente Ans en Basse-Alsace:* rare exemple de fécondité littéraire chez un vieillard de 80 ans!

M. Martin avait vraiment la main heureuse en choisissant ses collaborateurs : la suite de cette histoire le prouvera encore plus d'une fois. Dès cette seconde année aussi [1]), uniquement occupé de la direction générale du Collège, il fut secondé, pour la discipline, par le bon M. Spitz [2]), l'inoubliable *caporal*, qui a droit aussi à une page dans ce volume. D'une bonne famille d'Epfig, Herménégilde Spitz avait fait ses études au Petit-Séminaire de Strasbourg; puis soldat et caporal à Paris où il fut ramené au bon Dieu par l'abbé Perdrau, le vénéré curé de Saint-Etienne-du-Mont, il avait déjà, dans une institution libre de la capitale, exercé ses talents pour la discipline. C'est de là qu'il vint, cette année 1853, au Collège de Colmar où il

[1]) Où il y eut également plusieurs nouveaux professeurs de cours accessoires : M. Welsch pour le violon, M. Lieb pour le violoncelle et M. Danzel pour l'écriture. Plus tard vinrent encore s'y adjoindre MM. Umber pour le dessin linéaire, Schmutz et Flaxland pour le dessin à main libre et Nabbel pour l'escrime.

[2]) Avec le titre de surveillant général. Le second surveillant fut l'abbé A. Butz, actuellement retiré à Neudorf près Strasbourg.

devait rester jusqu'à sa mort, sauf une interruption de deux années, passées au Grand-Séminaire de Strasbourg pour y faire sa théologie et se préparer aux ordres sacrés.

Le bon M. Spitz était resté soldat, et même caporal, sous la soutane. Sa voix brève, saccadée, rappelait involontairement le *par file à droite, ...arche.* D'une brusquerie de gestes à l'avenant. Mais sous cette enveloppe un peu rude se cachait un cœur d'or, et il était d'autant plus profondément attaché aux élèves que, pour leur bien et leur véritable intérêt, — nous le comprenons mieux aujourd'hui, — il les traitait sévèrement. *Qui amat castigat.* Il mettait parfois une certaine malice dans l'exercice de ses fonctions, comme ce jour où, ayant surpris un élève en contrebande dans la loge du concierge, lequel élève, pour se tirer d'affaire, s'était rapidement fourré sous un lit, ce qui n'avait pas échappé au P. Spitz, le malin caporal déploya son journal et se mit à le lire placidement, jusqu'à ce que le malheureux élève sortit lui-même tout fourbu de son étroite cachette en criant grâce : il n'eut du reste pas d'autre punition.

Redouté et peu aimé au Collège, cela se devine, le P. Spitz était mieux jugé après. Aussi, à ses funérailles, le 4 juin 1873, notre camarade Heisser témoigna-t-il hautement de la reconnaissance des

anciens élèves du Collège, qui élevèrent plus tard sur sa tombe, par souscription, un beau monument [1]) sculpté par notre autre camarade Klem.

* * *

Avec le nombre des élèves qui d'année en année grandissait, vinrent également, chaque année de cette première période de l'histoire du Collège libre, s'adjoindre au groupe primitif un ou deux professeurs nouveaux. En 1854-55 ce furent MM. les abbés Ritleng et Baur et M. Batt [2]); en 1855-56, M. Güthlin; en 1856-57, MM. Hebenstreit et Simon [3]).

M. Ritleng, de Griesheim en Basse-Alsace, ne resta que deux ans au Collège, de 1854 à 1856, en qualité de professeur de classe française d'abord, puis de septième. Curé ensuite dans diverses paroisses d'Alsace, puis chapelain du Carmel de Marienthal, il est mort le 8 octobre 1904 à Molsheim, où il s'était retiré. Au contraire, M. Jean-Baptiste Baur, de Berrwiller (Haute-Alsace), passa presque toute sa vie au Collège. D'abord aussi

[1]) Voir dans l'*Union d'Alsace*, du 22 février 1883, un bel article de notre camarade Cetty sur l'inauguration de ce monument.

[2]) Un nouveau surveillant de cette année fut M. Stan. Bozzolo comte de Marchirolo, un aventurier, qui fut remplacé dès le mois de janvier par l'abbé Aberer.

[3]) En 1855-56 les surveillants furent MM. Riffel et Douvier.

chargé d'une classe française, il fut mis ensuite à la tête de la sixième, puis monta successivement jusqu'en deuxième « sans jamais vouloir accepter, dit M. Schürrer [1]), de charge avec responsabilité quelque peu importante ». C'est au jardin seulement et quand il s'agissait de fleurs, qu'il prenait quelqu'initiative, et sa passion pour la culture des roses notamment est restée légendaire. Après la fermeture définitive du Collège en 1890, M. Baur se retira dans son endroit natal où il mourut le 17 mai 1901.

M. François Batt, de Haguenau, fut le seul professeur laïque qu'eût jamais le Collège, sans parler des professeurs d'arts d'agrément, et qui partageât entièrement la vie de ses collègues ecclésiastiques. Il avait embrassé la carrière militaire et était maréchal-des-logis dans un régiment de lanciers à Saint-Mihiel, lorsqu'une chute de cheval le rendit légèrement boiteux pour toute sa vie et l'obligea à renoncer à sa carrière. D'abord répétiteur au collège de Mulhouse, il entra en 1855 au Collège libre où il devait passer le reste de sa vie. Licencié ès-sciences, il était excellent professeur de mathématiques. « Pieux laïc, dit M. Schürrer [2]), il ne lui manquait que la soutane pour être complètement

[1]) Notes manuscrites déjà citées.

[2]) Ibid.

des nôtres. Après 25 années de professorat à Colmar, puis à Lachapelle, il voulut se retirer à l'hospice de sa ville natale où il remplit les fonctions d'économe-comptable. Mais, inconsolable de ne plus vivre au Collège libre, il mourut dès la première année de sa retraite, le 20 avril 1881. Chose curieuse et rare, ce mathématicien émérite s'était révélé à la fin de sa carrière excellent historien. Etait-ce pour s'être frotté si longtemps au Père Hanauer, avec lequel il passait toutes ses récréations ? Toujours est-il qu'il publia, en 1879, deux gros volumes estimés sur l'histoire de Haguenau [1]).

* * *

L'année suivante, 1855, vit arriver au Collège celui de nos professeurs qui, peut-être, fut le mieux doué au point de vue de l'intelligence et des talents [2]) : Aloyse Güthlin, de Volkensberg. Nous ne donnerons ici sur lui qu'une courte notice : nos camarades ayant entre les mains la belle étude que lui a consacrée M. Léon Lefébure, ancien député du Haut-Rhin, ancien ministre et membre de

[1]) L'*Union d'Alsace* a donné, le 28 avril, un article nécrologique sur M. Batt, de notre camarade Georges Hirn, et le lendemain, le discours prononcé sur sa tombe par M. Umhang.

[2]) Rappelons ici seulement qu'on doit à M. Güthlin, entre autres ouvrages, une remarquable étude sur *Le Positivisme*.

l'Institut, étude qui a été publiée dans le 7e bulletin de notre Association [1]).

D'abord professeur de grammaire au collège Saint-Arbogaste de Strasbourg, où il eut pour confrère le futur Mgr Freppel, M. Güthlin fut choisi en 1855 comme titulaire de la classe nouvellement fondée de philosophie, par M. Martin, dont M. Lefébure marque à ce propos « qu'il avait le don de discerner et d'appeler auprès de lui des hommes d'un rare mérite qui alliaient au talent et au savoir tout ce qui pouvait assurer le succès... je veux dire l'ardeur généreuse, l'amour de la jeunesse, l'amour des âmes [2]) ». Pendant dix-sept ans M. Güthlin professa la philosophie au Collège, avec une maëstria dont aucun de ses élèves ne perdra jamais le souvenir. « Son enseignement était vivant, dit encore son historien [3]); un grand art d'exposition, aucune sécheresse, même dans les questions les plus abstraites; mais au contraire une chaleur d'âme qui gagnait les auditeurs, un tour pittoresque qui les charmait. On ne résistait

[1]) Pages 1 à 50. Depuis, M. Lefébure a reproduit cette notice, en l'augmentant, dans un admirable livre intitulé : *Portraits de croyants au 19e siècle.* (Paris, Plon, 1905 ; in-8°.) — Voir aussi les *Paroles prononcées sur la tombe de M. Güthlin,* le 26 avril 1878, et l'*Eloge funèbre* prononcé à Lachapelle, le 31 octobre suivant, les deux par M. Merklen.

[2]) P. 255.

[3]) P. 321.

pas à l'accent de conviction dont son langage était animé, et il savait, par degrés, élever ses élèves à des sommets où leur enthousiasme éclatait en applaudissements [1]).

Sur la fin de 1869, Mgr Ræss demanda à M. Güthlin de l'accompagner au concile du Vatican comme son théologien [2]). Deux années après, au lendemain du jour où l'Alsace était arrachée à la France, Mgr Dupanloup qui, lui aussi, se connaissait en hommes, et avec lequel M. Güthlin était depuis longtemps en relations, lui proposa de l'associer à ses travaux, et c'est auprès du plus grand évêque du XIX[e] siècle que, le 20 août 1878, il mourut prématurément (il n'avait que 50 ans!) au château de Lacombe en Savoie, d'où ses restes mortels furent ramenés à Volkensberg, son endroit natal. Sur sa tombe est gravée une inscription qui résume bien sa vie : *fide fortis, spe laetus, caritate praestitit.* « La mort vint le frapper, dit son biographe, quand on pouvait espérer pour lui de longs jours. Mais elle ne l'a pas surpris et il semble qu'il ait été amené

[1]) Voir encore p. 323 du livre cité plus haut. L'enseignement de M. Güthlin y est très exactement caractérisé et sa méthode finement analysée.

[2]) Une des raisons qui détermina ce choix fut la facilité et l'élégance avec lesquelles M. Güthlin maniait la langue latine. Aucune fête du Collège ne se passait sans qu'il improvisât un discours à la *Cicéron*, aussi brillamment exprimé que solidement conçu. Nous en donnerons plus bas un spécimen.

par un secret avertissement à s'y préparer. Sa foi, qui n'avait jamais connu de défaillance, était plus vive que jamais. Il sait aujourd'hui, le vaillant esprit, que cette foi était véritable, que l'invisible ne trompe point, et que l'amour seul a le secret de la paix et des clartés divines [1]). »

* * *

[1]) P. 348. — M. Lefébure termine la biographie de M. Güthlin par une superbe page, qu'on nous saura d'autant plus de gré de reproduire ici qu'elle ne se trouve pas dans le *Bulletin de l'Association.* « Le souvenir de M. Güthlin, associé à celui de l'Alsace en ses jours heureux, ne fait-il pas revivre à nos yeux cette race forte et généreuse, confiante et dévouée, qui a su garder le culte de l'idéal, sans rompre avec la science des choses pratiques, amoureuse du progrès et attachée aux traditions? Patrie inoubliée, en évoquant ce passé, c'est toi-même qui m'apparais dans le cadre merveilleux où la Providence t'a placée! Je vois cette plaine magnifique qu'enveloppent de poétiques montagnes et à travers laquelle se déroule un des plus beaux fleuves du monde, les vallées agrestes avec leurs torrents, les vastes forêts, les flèches gothiques des vieilles cités où nous sommes devenus des étrangers et la maison paternelle que les fils ne connaîtront plus. Vision douce et cruelle, hélas! qui ramène devant l'esprit le spectacle des champs de bataille et l'horreur de ces égorgements de peuples, dont la menace reste désormais suspendue sur nos têtes. Heureux, en de tels jours, qui a su établir au fond de son âme un asile inaccessible à tous les coups du sort! Heureux celui que les libres méditations philosophiques, ou plus sûrement encore les enseignements de la foi, ont conduit à donner pour objet à sa vie quelque chose d'éternel et d'infini! Il a le cœur haut même dans la tristesse, assuré qu'il existe une règle invariable du juste et de l'injuste, contre laquelle rien ne prévaut même ici-bas, et sa pensée connaît le chemin des régions mystérieuses où, par-delà le temps, se renouent les liens brisés, s'expliquent les énigmes, et se répare ce qui semblait irréparable. »

Enfin durant la dernière année [1]) passée dans le local primitif du Collège, l'incommode et étroite *Radatière*, y arrivèrent encore comme professeurs, nous l'avons dit, les abbés Hebenstreit et Simon.

Le premier, d'Obernai, fut successivement professeur de classe française et de cinquième latine. Mais sa mauvaise santé l'obligea, au bout d'une dizaine d'années, à se retirer dans sa famille où il mourut le 25 juillet 1869 [2]). Esprit à la fois ingénieux et pratique, le P. Hévelé (comme nous l'appelions) aimait à organiser, pour les fêtes du Collège, des feux d'artifice. Il avait une belle collection d'objets curieux. M. Simon, d'Orbey, professeur de septième, puis de sixième, était en même temps l'organiste ou maître de chapelle de la maison : c'était un musicien consommé, mais il ne resta au Collège que jusqu'en 1863, et depuis lors il est aumônier de l'établissement de Saint-Nicolas à Paris.

Tel fut ce premier groupe de nos professeurs dont on a pu dire en toute vérité que « hommes de rare mérite... ils surent faire passer dans leur œuvre le souffle qui les animait ; l'attachement à

[1]) Pendant laquelle furent maîtres d'études MM. Beron et Frœhlich.

[2]) Le journal l'*Alsace*, de Colmar, donna à ce moment deux articles sur M. Hebenstreit, l'un de M. Merklen, le second d'Alexandre Moll.

l'Eglise et à la liberté, le patriotisme et la foi, l'intelligence de leur temps et de leur pays [1] ». « Rien de plus varié, d'ailleurs, ajoute l'auteur que nous citons, que leurs aptitudes et leurs physionomies. Plusieurs d'entre eux ont marqué sur un plus vaste théâtre, ont vu leurs travaux honorés de suffrages illustres. On a pu leur appliquer en toute justice cette parole d'Erasme qui avait trait aux maîtres de la grande école de Sélestadt : *Fertilis illi tot eruditorum hominum, tot felicium ingeniorum schola* [2]. »

[1]) L. Lefébure, op. laud., p. 295.

[2]) Ibid. — Nous donnons page 29 une reproduction d'un daguerréotype de l'époque qui représente le premier personnel du Collège : sont assis au milieu M. Martin entre MM. Umhang et Vetter. A côté de ce dernier M. Batt ; à côté de M. Umhang, M. Hanauer. Les professeurs debout sont, en allant de droite à gauche, MM. Wernert, Rousselin, Schürrer, Jenner, Güthlin, Simonis, Baur et Spitz.



Elèves du Collège libre : Clergé.

Manissadjian & Co., Bâle et Zurich.

CHAPITRE IV

Les élèves. — Un peu de statistique. — Les *Pères conscrits*. — MMgrs Korum et Schœpfer. — Religieux et prêtres séculiers. — Charles Grad. — Albert Richard.

Il faut voir maintenant ce que, formés par de tels maîtres, furent les élèves, et montrer que le Collège libre de Colmar mérite en effet d'être appelé une *scola felicium ingeniorum*, comme dit Erasme.

Mais tout d'abord un peu de statistique intéressera sans doute les lecteurs.

La première année s'ouvrit avec un total de 61 élèves, dont 50 externes et seulement 11 internes. Leurs noms méritent de passer à la postérité ; donnons donc ici la liste de ces *pères conscrits :* enfants à cette première heure du Collège, quelques-uns de ceux qui survivent ne sont-ils pas aujourd'hui plusieurs fois grands-pères?... Les internes étaient Philippe Lauer de Strasbourg, André Scherb de Turckheim, Ferdinand Riber de Soultz, Frédéric Hanser de Colmar, Théodore Schæffer d'Orschwihr, Edmond et Richard Brunck de Colmar, Benjamin Hertzog de Mulhouse, Isidore et Jules Thomas de Neuf-Brisach, Henri Mèglin d'Ingersheim, auxquels, dans le cours de l'année,

vinrent s'adjoindre Louis Flori de Strasbourg, Paul Claudon de Rouffach, Paul Harmand de Colmar et Théodore Mann d'Ensisheim.

Les externes furent : Emile Keller, Paul Taron et Léon Adolph de Colmar, Albert Dopfer de Horbourg, Fr. d'Agon de Laconterie et Em. Fleig de Colmar, Edouard Hallez de Molsheim, Louis Lorber, Félix Moutarde, Auguste Jenny, Eugène Leib, Xavier Benckhard et Jules Grollemond de Colmar, Victor Hügeli de Turckheim, Charles Krumm, Hippolyte Kuhn, Alph. Orbann, Joseph Poulet de Colmar; Joseph Ganter de Réguisheim, Emile Schaffner de Dannemarie, Aug. Jourdain de Rouffach, Fr. Stockhausen de Guebwiller, Alph. Eschbach d'Ingersheim, Michel Klée de Katzenthal, Nicolas Richert, J.-B. Wagner, Emm. Abt, Aug. Belin, Albert Blanchot, Alph. Dœschler, tous de Colmar; Eugène Rueff de Horbourg, Charles Schmitt et Edouard Heina de Colmar, Alfred Picard de Strasbourg, Em. Stockhausen de Bâle, Alf. Schaffner, Victor Ulrich de Colmar, Ch. Venson de Wettolsheim, André Vœgel de Turckheim, Antoine Bœhrer et Victor Kammerer de Colmar, Laurent Liechty de Wintzenheim, Edmond Thomann d'Ingersheim, Eugène Zimmermann, Chr. Brobeck, Alph. et Léon Göcklin, Charles Müller, Martin Richert et Fréd. Beck, de Colmar.

Dans le courant de cette première année vinrent se réunir à ce premier groupe d'externes : Louis Bassner de Verdun, Marcel de Baudot de Nancy, Constant Metz de Turckheim, J.-B. Haas d'Ingersheim, Georges Haberkorn de Colmar, Georges Spetz d'Isenheim, Georges Wegbeicher de Lunéville, Aug. Meyer, André Hirzinger de Turckheim, Barthélemy Ingold d'Ingersheim, Chrys. Hauptmann de Turckheim, Bitterlin de Wettolsheim, Ch. Eschbach d'Ingersheim, Henri Ernst de Colmar et Félix Barxell d'Ingersheim.

A la fin de cette première année le Collège comptait 82 élèves, ce qui, pour un début, était assurément un très beau succès.

La seconde année (1853-54) on arriva au chiffre de 118; la troisième (1854-55) ce chiffre monta jusqu'à 156, qui ne fut guère dépassé l'année suivante, tandis que, la dernière année passée dans le local de l'Ange, il devait baisser jusqu'à 138 : il allait, comme nous le verrons dans la seconde partie de ce livre, remonter d'un bond jusque vers 200 dès l'installation dans les nouveaux bâtiments de la rue Rapp, où le Collège put enfin se développer à son aise.

* * *

A tous seigneurs tous honneurs, dit le proverbe. L'annaliste du Collège libre inscrit avec fierté en tête des célébrités élevées sur ses bancs Mgr Korum, évêque de Trèves, et Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes. Tous deux, grâces à Dieu, sont encore bien vivants : ce qui nous empêche de les louer ici comme il conviendrait. Donnons du moins, de l'un et de l'autre, un rapide *curriculum vitae.*

Félix Korum, né à Wickerschwihr (canton d'Andolsheim), est entré au Collège libre en 1856. Il fit ses études théologiques à Innspruck, d'où il revint avec le bonnet de docteur et fut aussitôt nommé professeur au Grand-Séminaire de Strasbourg. Devenu ensuite archiprêtre de la cathédrale, ce fut là que, en 1881, un ordre formel du grand pape Léon XIII vint le prendre pour le mettre à la tête du vaste diocèse de Trèves qu'il gouverne heureusement depuis ce temps. On sait combien il est resté attaché à ses anciens maîtres et à ses amis du Collège libre : l'oraison funèbre de M. Martin, que nous avons largement citée, en fait preuve.

François-Xavier Schœpfer, né à Wettolsheim en 1843, fut élève dès la seconde année. Après avoir terminé ses études à Saint-Sulpice, il fut remarqué par Mgr Darboy, le martyr de la Commune, qui le prit pour secrétaire particulier. Successive-

ment vicaire à Notre-Dame-des-Victoires, et à Notre-Dame-des-Champs, il fut curé de Saint-Georges, puis de Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, d'où il devint, en 1900, évêque de Tarbes, l'un des derniers évêques concordataires. Lui aussi a publiquement rendu témoignage de sa reconnaissance envers le Collège et ses maîtres. Voici en quels termes, dans son premier mandement, il rappelle la mémoire vénérée de M. Martin: « Parmi les prêtres éminents qui dirigèrent notre jeunesse avec une sollicitude toute paternelle et qui s'appliquaient à cultiver autour d'eux le saint amour de Dieu et de la patrie, nous avons contracté une dette particulière de reconnaissance envers M. l'abbé Martin, de sainte mémoire, qui fut pendant de longues années directeur du Collège libre de Colmar. Il vivait pour ses élèves qu'il aimait comme ses enfants; on peut bien dire qu'il est mort de cet amour quand son zèle fut condamné à demeurer stérile et que la liberté d'enseignement, avec tant d'autres libertés, fut exilée de l'Alsace en même temps que le drapeau tricolore [1]). »

C'est encore pour rester fidèle au conseil des Livres saints, qui recommandent de ne louer personne qu'après la mort, que nous nous bornerons

[1]) Cité dans le *Bulletin de l'Association amicale* de 1901.

à mentionner, parmi les premiers élèves du Collège, les deux frères Pierre et Joseph Brucker, d'Eguisheim, tous deux jésuites et tous deux auteurs de savants ouvrages d'Ecriture Sainte, de théologie et d'histoire, comme aussi leur confrère le P. Emmanuel Abt, de Colmar, à qui l'on doit plusieurs bons livres de spiritualité, les PP. Eschbach et Ebenrecht, de la congrégation du Saint-Esprit, le premier, d'Ingersheim, supérieur du séminaire français de Rome « que sa profonde piété, sa science sacrée et son expérience des hommes et des affaires appellent jusque dans les conseils du Souverain Pontife » [1]), le second, d'Ammerschwihr, économe du célèbre collège de Blackrock en Irlande et écrivain distingué.

Dans le clergé nommons encore M. le chanoine Brunck de Freundeck, que nous retrouverons plus bas comme professeur, ainsi que l'abbé Grundler; les abbés Burtz, curé de Wihr-au-Val, Chappé, aumônier à Strasbourg, Foltz, curé de Sainte-Croix-aux-Mines.

Parmi les morts il faut citer le P. Jules Joseph, de Delle, qui, d'ouvrier mécanicien à Mulhouse, vint tardivement faire ses études au Collège où il fut le premier président de la Conférence de Saint-

[1]) Notes de M. Schürrer.

Vincent-de-Paul. Devenu prêtre et missionnaire apostolique, il fut décoré de la Légion d'honneur pour son dévouement pour nos prisonniers de guerre [1]) et pour son œuvre si touchante des tombes militaires françaises en Allemagne. Puis, « autre Dom Bosco », il passa les dernières années de sa vie à faire « des merveilles de charité sur les bords du lac de Genève dans deux orphelinats (à Douvaine) qui comptent plus de 400 enfants

[1]) Auquel nos ennemis mêmes surent rendre hommage. Voici la lettre que le général gouverneur d'Ulm écrivit au P. Joseph le 9 juin 1871 :

« Le gouverneur de la forteresse d'Ulm au R. P. Joseph, aumônier militaire auprès des prisonniers de guerre français.

« Comme le rapatriement des 12,000 prisonniers de guerre français internés à Ulm et à Neu-Ulm, depuis le 9 septembre 1870 jusqu'à ce jour, vient d'avoir lieu, nous considérons comme un devoir d'exprimer tout particulièrement à votre Révérence notre profonde reconnaissance pour les soins si dévoués qu'elle a prodigués sans relâche et avec le zèle le plus constant à tous les détenus.

« L'action infatigable de votre Révérence dans les hôpitaux et au-dehors a été accompagnée des résultats les plus riches en bénédictions de toutes sortes, et a produit très visiblement l'influence la plus heureuse sur l'esprit de discipline et la bonne conduite de presque tous les prisonniers de guerre.

« Les graves difficultés et les obstacles que vous avez eu à surmonter dans l'accomplissement de votre mission de prêtre ne nous sont pas restés inconnus et nous tenons à rappeler ici les visites fréquentes que vous avez faites, avec un zèle extraordinaire, dans les hôpitaux éloignés de la ville et occupés par des prisonniers de guerre malades ou atteints de maladies épidémiques, dont l'accès était plein de dangers, et auprès desquels votre dévouement, votre force de volonté, ne se sont laissé vaincre ni par les considérations de bien-être corporel, ni par un hiver très long et exceptionnellement rigoureux.

« Le général gouverneur des ville et forteresse d'Ulm :

« DIETH, général, m. pr. »

arrachés à la misère et à l'hérésie » [1]). C'est là, à Douvaine, qu'il est mort tragiquement, le 12 février 1901, victime de l'ingratitude monstrueuse d'un de ses anciens élèves [2]).

M. l'abbé Wagner, notre cher *Tschampi*, fut aussi, comme on l'a vu plus haut, un élève des premiers temps et même de la première année. Nous reviendrons à lui plus bas.

Encore de cette première période sont: Auguste Ehrhard, de Strasbourg, le premier prêtre sorti du Collège, protestant converti, mort récemment curé de Sainte-Marie-aux-Mines et chanoine honoraire; Aimé Ræss, qui missionna d'abord dans les Indes, fut ensuite curé de Gueberschwihr, puis de Ribeauvillé où il restaura le pèlerinage de Dusenbach, et mourut en 1905, aussi chanoine honoraire de Strasbourg; enfin Charles Hoffmann, trop modeste sans doute pour que ceux qui distribuent ces sortes de dignités aient pu songer à lui, et cependant plus méritant que la plupart de ceux qui en sont revêtus: Charles Hoffmann, docteur en droit, d'un désintéressement et d'un dévouement à l'œuvre qui lui avait été confiée qu'on ne louera jamais assez,

[1]) Notes de M. Schürrer.

[2]) Voir la *Biographie du R. P. Joseph, missionnaire apostolique, chevalier de la Légion d'honneur* (Genève, 1902; in-8° de 80 pages), par notre camarade L. Weinsteffer.

non plus que sa science historique, si étendue et si sûre qu'on peut la comparer à celle du Père Hanauer, ce qui est tout dire [1]).

Dans les carrières civiles le nombre d'élèves distingués sortis du Collège ne fut pas moins grand. Ici encore nous ne parlerons que des défunts [2]) et tout d'abord de Charles Grad, auquel l'Alsace reconnaissante a élevé une statue, et notre camarade Cetty, un monument d'un autre genre : cette belle notice biographique, publiée par notre Association et dont la première page a sa place ici : « Ch. Grad est entré dans la galerie des hommes qui ont bien mérité du pays. Il y est entré porté par l'estime et l'affection du peuple. L'offrande du riche et l'obole du pauvre se sont confondues comme à l'envi, pour graver sur le granit l'expression d'une même admiration et d'un même regret. On ne saurait mieux rendre hommage aux mérites de l'infatigable travailleur. La

[1]) Sur Ch. Hoffmann, voir la préface de son grand ouvrage sur *L'Alsace au XVIII*ᵉ *siècle* et *Le cahier jaune de M. l'abbé Hoffmann*, publié par Mgr Frey.

[2]) Comment cependant ne pas citer dans ce livre, au moins en note, les camarades Georges Spetz, à la fois compositeur de musique, peintre, poète, collectionneur si apprécié ; Franz Stockhausen, jusqu'à cette année directeur du Conservatoire de Strasbourg ; Albert Trombert à qui nous devons ces *Souvenirs d'Alsace* parus récemment et où se lit plus d'une page exquise sur notre cher Collège. J'en passe, et des meilleurs.

patrie reconnaissante loue et exalte le défenseur de ses droits et de ses libertés et conjure ses enfants de rester fidèles à l'antique bannière et à la vieille devise. Ch. Grad cependant a droit à un autre monument. Le granit ou le marbre seul ne conserverait qu'imparfaitement le souvenir d'une vie si pleine d'œuvres. La piété filiale, l'amour du sol natal, l'esprit de famille, demandent une esquisse plus large, un portrait plus fidèle, une œuvre plus complète. L'homme qui aimait passionnément son pays... qui était prêt à tout entreprendre chaque fois que la fibre patriotique était touchée, qui cédait à une irrésistible impulsion du cœur quand il disait « mon Alsace », mérite davantage. Toute âme généreuse doit le comprendre. Les pages de cette monographie se proposent de présenter la physionomie de Ch. Grad sous son vrai jour et de fixer pour l'histoire cette mâle et austère figure. Ch. Grad est tout entier dans ses *œuvres* et dans le *Journal de sa vie*[1]. Les unes nous découvrent les innombrables ressources de son esprit et les qualités maîtresses de son âme. L'autre nous révèle les trésors d'un cœur embaumé de foi et de piété. C'est là qu'il faut le chercher pour connaître le savant, l'érudit, l'économiste, le

[1]) Publié, comme l'on sait, par M. le curé de Colmar dans la *Revue catholique d'Alsace.*

chrétien, le patriote. Ainsi Ch. Grad reposera dans une terre bien aimée sous la garde de pieux souvenirs » [1]).

C'est au beau livre de M. Cetty que nous renvoyons les lecteurs. Rappelons seulement ici que, député au Reichstag et au Landesausschuss, Ch. Grad bataille pendant toute sa courte vie (il n'avait que 48 ans lorsqu'il mourut! [2]) pour la réalisation de sa devise : « L'Alsace-Lorraine aux Alsaciens-Lorrains », et que parmi les nombreux titres que ses beaux travaux lui avaient valus, ceux dont il s'enorgueillissait lui étaient venus de France : membre correspondant de l'Institut, membre de la Société de géographie, lauréat de l'Académie française!...

Gustave Bleicher mérite aussi, dans ce livre, un souvenir spécial, autant par ses titres scientifiques que par sa fin si tragique. Le *Bulletin* de notre Association de 1903-05 donne de nombreux détails sur sa belle carrière et les honneurs qui lui

[1]) *Un Alsacien. Vie et œuvres de Ch. Grad,* par l'abbé H. Cetty. Colmar, J. B. Jung & Cie, 1892. Pages V et VI.

[2]) Le 3 juillet 1890. — A ses obsèques M. le chanoine Winterer prononça une émouvante oraison funèbre, reproduite par les journaux du moment. Quelques années plus tard, le 6 septembre 1896, était inauguré le monument élevé à sa mémoire à l'entrée de Turckheim, à l'érection duquel l'Association des élèves du Collège avait contribué. Nous donnons page 79 une vue de ce monument.

furent rendus lorsqu'elle fut si douloureusement interrompue [1]).

Enfin, nous ne saurions mieux terminer ce chapitre sur les élèves les plus remarquables de la première époque du Collège libre que par quelques lignes sur ce sympathique Albert Richard qui fut peut-être, de tous ceux qui passèrent sur les bancs de la maison, le plus admirablement doué et pour le cœur et pour l'esprit. Le *Bulletin* de 1891 a publié sur lui une notice [2]) émue à laquelle nous empruntons la dernière page, dont tous ceux qui l'ont connu reconnaîtront l'exacte vérité : « Comme le dit si bien l'inspecteur d'académie d'Amiens (où Alb. Richard mourut professeur agrégé [3]) de philosophie au lycée, le 15 avril 1875, dans sa 30e année), M. Aulard [4]), qui à ses funérailles se fit l'interprète ému et éloquent des regrets du lycée de cette ville, on ne pouvait le connaître sans

[1]) A G. Bleicher aussi a été érigé un monument, dans une cour de l'Ecole de pharmacie de Nancy, dont il était le directeur.

[2]) Rappelons aussi que la *Revue catholique d'Alsace* a donné de charmants extraits du *Journal de sa vie*, où il y a bien des détails sur le Collège, ses professeurs et ses élèves. (Années 1883-85.)

[3]) Il avait été reçu premier au concours de l'agrégation.

[4]) De son côté l'inspecteur général de l'Université écrivait au lendemain de la mort d'A. Richard ces lignes expressives : « C'est une perte pour l'enseignement public : A. Richard promettait à la philosophie un maître accompli, nourri des meilleures doctrines, alliant à des convictions sincèrement chrétiennes l'originalité d'un esprit méditatif. »

l'aimer. « Il avait toutes les ardeurs généreuses d'un grand cœur et toutes les délicatesses d'un esprit cultivé. » Rien n'égalait en effet son amour pour la science que sa passion pour tout ce qui portait la marque du beau et du bien. Son esprit était à la hauteur de tous les ordres de connaissance, si élevés qu'ils fussent. Il avait l'ambition de la science universelle. Il eût voulu mener de front dans ses études la théologie, la philosophie, les mathématiques, la chimie, la physique, l'histoire naturelle, les langues, les littératures, les arts sous toutes leurs formes et particulièrement la musique dont à la lettre il vivait. Il s'intéressait à tout, il comprenait tout. Après s'être aventuré sur les hauteurs les plus vertigineuses de la métaphysique et dans les difficultés les plus grandes de la grammaire, il se trouvait encore assez de fraîcheur d'imagination pour improviser sur son harmonium ou son piano des mélodies ravissantes. C'était, en un mot, un esprit complet et admirablement équilibré.

« Il appuyait tant de qualités puissantes et charmantes sur une religion sincère et solide, sans timidité comme sans ostentation, jaloux qu'il était d'en faire avant tout l'âme même de sa vie. D'autre part, il était, avec tant de mérites, d'une modestie exquise, qui savait attendre qu'on lui rendît justice. Mais ce qui le caractérisait particulièrement, ce

qui était comme le fond même de sa nature, c'était, avec une rare fermeté de principes qui ne capitulait jamais, une largeur d'idées et surtout un sentiment profond d'indulgence pour les convictions d'autrui quand il les savait sincères. Rien ne le révoltait davantage que les excès de polémique, même au service de la bonne cause; à son sens... les emportements, dont souffre toujours la charité qui prime tous les préceptes et les résume, n'ont jamais d'autre résultat que d'aigrir les âmes et par suite de compromettre et de blesser la vérité. Il était persuadé que la meilleure manière d'être un bon chrétien, ce n'est pas de se jeter inconsidérément, sans préparation comme sans mission, au travers de toutes les polémiques qui peuvent surgir, mais de donner dans sa personne l'exemple du respect de la loi divine et de la loi humaine avec celui du respect de la liberté d'autrui. En un mot, comme tous les hommes sincères, il a plus agi que parlé et a surtout été un homme d'exemple. C'est à ce titre qu'il mérite une place d'honneur dans la galerie des anciens élèves du Collège libre de Colmar [1]). »

[1]) Cet article, signé X***, est le résumé d'une notice publiée par M. A. Campaux, mort professeur honoraire de la faculté des lettres de Nancy.

CHAPITRE V

La *première* année : Fêtes religieuses, séances dramatiques, promenades, visites, etc... — Le rapport du *second voyage*. — La fondation en *troisième* année de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. — Les négociations pour l'acquisition d'un nouveau local.

Avant de poursuivre l'histoire du Collège que son développement grandissant allait obliger de se transporter dans un local plus vaste et mieux approprié aux besoins d'une maison d'éducation, revenons encore en arrière pour donner, à l'aide de la *Chronique*, quelques détails sur ces cinq premières années passées à la Radatière. Aux survivants de ces temps héroïques, ils rappelleront quelques agréables et bienfaisants souvenirs. *Olim meminisse juvabit.*

Première année, 1852-53. Dans un précédent chapitre on a déjà raconté quelque peu ce que fut cette année de début. L'événement extérieur le plus important que rapporte le chroniqueur fut, *o tempora !* la proclamation de l'Empire qui eut lieu au Champ-de-Mars, le 5 décembre. Les élèves assistèrent au défilé du cortège dont faisaient partie « Messieurs les professeurs ».

Plusieurs fêtes, sans parler des solennités religieuses de la première communion, de la première

messe de plusieurs professeurs, etc., et des visites fréquentes du fondateur du Collège, Mgr Ræss (une fois accompagné de Mgr Kobès, l'évêque missionnaire, une autre, de l'évêque de Spire, Mgr Weiss, une troisième fois des évêques de Mayence et de Rottenburg), vinrent rompre la monotonie de l'année scolaire. Ce fut par exemple une scène littéraire et dramatique le dimanche des Rameaux, une autre analogue l'avant-veille de la distribution des prix que présida Mgr Ræss et où M. Martin fit un discours sur *la nécessité de l'instruction religieuse* [1]).

On fit dès cette première année plusieurs promenades extraordinaires. Le chroniqueur mentionne celle de Murbach (26 mai), celles du Bærenthal et du Hohlandsberg, de Sigolsheim à la maison de campagne de Mgr Ræss.

Notons encore quelques autres petits événements : une séance donnée par un jongleur le 21 juin, la visite d'un missionnaire des Montagnes Rocheuses, le P. Kohler S. J., le 26 juin ; enfin la mort tragique d'un élève, Théodore Hügeli, de Turckheim, qui, venant au Collège le 6 juillet

[1]) Ce discours n'a pas été imprimé. — Le premier nom qui figure en tête du premier palmarès est celui d'Emile Schaffner. Le cher président de notre Association, X. Benckhard, remporta les prix de dessin linéaire et de calligraphie ; Franz Stockhausen celui de musique.

au matin et voulant profiter d'une voiture rencontrée en chemin, en fut précipité et se fracassa le crâne.

* * *

Deuxième année, 1853-54. Comme nous l'avons déjà dit, le chiffre des élèves se trouva presque doublé dès cette seconde rentrée. Le jour de saint Charles, fête du directeur de la maison, concert donné par les professeurs de musique : ce qui allait être de tradition jusqu'à la fin du Collège.

Au commencement de 1854, nos maîtres eurent l'idée patriotique d'ajouter à leurs occupations, si absorbantes déjà, un cours gratuit pour les militaires de la garnison de Colmar. Ce cours se fit à partir du 5 janvier, toutes les semaines, dans une salle de l'école des Frères.

Le 6 juillet, excursion à la Schlucht, au retour de laquelle la voiture des petits versa, avec MM. Hanauer, Rousselin et Jenner, mais sans autre accident.

Un magnétiseur (le 29 juin), une troupe d'arabes (28 juillet, au Champ-de-Mars), un chanteur des Pyrénées, vinrent, dans le cours de cette année, distraire chacun à sa façon les élèves, qui à leur tour donnèrent deux séances drama-

tiques, le 26 février (où l'on joua les *Incommodités de la grandeur* du P. du Cerceau) et à la fin de l'année. Notons aussi que pour la première fois les élèves offrirent un goûter aux vieillards des Petites Sœurs des pauvres : œuvre de charité qui allait aussi devenir une des bonnes traditions du Collège.

La distribution des prix [1]) fut encore présidée par Mgr Ræss qu'entouraient « M. le général, M. le recteur, M. le procureur général, MM. les présidents des différents tribunaux, M. le maire, M. d'Olleries, M. Hartmann, pair de France [2]) ». M. le directeur y lut, en guise de discours, un rapport sur l'œuvre du Collège [3]) : M. Martin, dans ce remarquable travail, donnait les causes du succès de l'œuvre et, comme il dit, « l'explication de ses progrès ». C'est qu'on donnait au Collège libre, non-seulement « une instruction classique aussi forte, aussi variée que dans les meilleurs collèges », assurait-il fièrement, mais, « ce qui était plus nécessaire, quoique plus difficile »,

[1]) Quelques extraits du palmarès : Xavier Schœpfer, en septième, remporte les prix d'orthographe, de langue allemande et de récitation et des accessits dans toutes les autres branches. Xavier Benckhard a le prix de *géométrique*, comme on disait alors.

[2]) Chronique.

[3]) *Rapport lu à la distribution des prix du 7 août 1854*. Colmar, imp. Hoffmann; in-8° de 23 pages.

une éducation « sérieusement chrétienne ». Et s'il insistait en montrant en détail ce que l'on faisait au Collège pour atteindre ce but, c'est que, ajoutait-il, « avec tous les esprits sérieux », les maîtres de la maison étaient « intimement convaincus que le plus grand service à rendre à la société était de lui préparer des hommes franchement croyants; qu'elle avait plus besoin de chrétiens courageux que de mathématiciens illustres ou d'habiles humanistes, et qu'un acte de vertu fait plus de bien à l'humanité qu'un chef-d'œuvre de science ou que le poème le plus sublime ». Puis, pour terminer ce rapport que j'aurais voulu pouvoir reproduire ici tout entier, car c'est tout le programme de ce que fut notre cher Collège libre, M. Martin traçait cette page exquise sur la *vie de famille* qui y régnait : « J'ai parlé de ce que nous faisons pour l'éducation et pour les études, mais, à quoi serviraient tous ces efforts, si entre le maître et l'élève s'élevait comme un mur de défiance, si le dernier ne voyait dans le premier qu'un surveillant importun? Toutes nos peines seraient perdues pour l'éducation comme pour l'instruction; c'est pour cela que nous nous faisons tous une loi de gagner la confiance de nos enfants; et c'est à eux, c'est à leurs parents à dire si nous avons réussi. — Mon Dieu! pour

avoir entrée dans le cœur de l'enfant, il faut lui ouvrir le vôtre. Voulez-vous qu'il vous aime, témoignez-lui de l'affection, donnez-lui des preuves d'intérêt : qu'il voie, qu'il sente que vous êtes pour lui autre chose qu'un Argus sévère ou un rigide Aristarque. Eh bien ! c'est ce que nous faisons. Le collège est pour nous une famille, les élèves sont nos enfants. Pas n'est besoin de rechercher des distractions dans le monde ; nos distractions sont les récréations passées avec eux. La cour de l'établissement a pour nous plus de charmes que les plus élégants salons. Quand on a été le supérieur de l'élève à l'étude ou en classe, on se fait son égal dans les jeux, on se laisse aller aux caprices des plus petits, on se sacrifie à leurs charmantes espiègleries et on se fait victime volontaire de leurs naïves malices. Avec les plus grands c'est une rivalité plus sérieuse, soit lorsque la balle habilement lancée doit rebondir sur le dos du fuyard qui redoute vos coups, soit lorsqu'une masse arrondie glissant rapidement sur un terrain bien uni va renverser au bout de la carrière les quilles régulièrement alignées comme des soldats sur le champ de bataille. Dans tous ces divertissements, quel plaisir, quelle joie, quand le maître est vaincu ! et que, pour expier sa maladresse, il est obligé

de subir les coups de ses jeunes adversaires qu'une malicieuse conspiration a unis contre lui, ou d'aller honteusement redresser ces guerriers de bois qu'il a laissés sur pied et que d'autres plus heureux que lui ont bravement abattus. En hiver ce sont d'autres plaisirs : les longues histoires racontées à la récréation du soir, les amusements de société, les jeux savants et surtout ce malheureux jeu des rois, le jeu des échecs. Le jour, quand le bon Dieu a eu pitié des collégiens, ce sont les combats de neige. Oh ! les combats de neige ! semblables alors aux dieux d'Homère quittant l'Olympe pour porter secours aux mortels dans les plaines de Troie, mais avec un peu plus de dignité, les maîtres entrent valeureusement en lice ! Quelle jubilation dans les deux camps ! Comme la neige promptement arrondie en masses pressées va se briser sur la poitrine des combattants ! Quel malin plaisir pour les élèves d'unir leurs efforts contre le maître aventureux qu'accable la blanche mitraille !

« Dans tous ces divertissements le maître se fait tout à tout, petit avec les petits, enfant avec les enfants; et s'il se fatigue souvent, il est récompensé au centuple par les avantages moraux qu'il obtient par ses sacrifices. Quand on a ainsi diverti

les enfants aux heures d'amusement, on obtient plus facilement d'eux le travail aux heures d'étude; lorsqu'on les a fait rire, on a le droit de les réprimander, d'être sévère avec eux et même de les faire pleurer. Si de tout cela on ne faisait qu'une spéculation, ce serait la plus innocente du monde; mais il y a plus : quand on a obtenu de l'enfant la confiance, et le bon moyen de l'avoir, c'est de se faire son compagnon de jeu, on en a bientôt l'affection, et lorsqu'un enfant vous aime, vous en faites pour le bien ce que vous voulez. Du reste, c'est dans les récréations que le caractère de l'enfant se dévoile, avec ses défauts ou ses bonnes qualités, avec ses vertus ou ses vices. On y prend la nature sur le fait. Si l'enfant pouvait dissimuler à l'étude et en classe, il ne le peut plus en récréation; la nature l'emporte et l'attrait du jeu fait tomber le masque. Il y a encore, dans ces récréations communes, un autre avantage. Souvent il arrive qu'un maître, à l'étude ou en classe, est obligé d'être sévère, de punir. Or, toute punition aigrit quelque peu et laisse dans l'âme de l'enfant un fond de chagrin et d'indisposition contre le professeur. Mais tout cela disparaît en récréation devant une espièglerie, devant un bon coup de balle, ou une défaite aux autres jeux. L'élève alors

se croit vengé. Quand il a pu vaincre son maître, il est satisfait, la défiance se dissipe, et la rancune a disparu.

« Souvent des pères, des mères, nous surprenant au jeu avec les élèves, nous ont exprimé leur étonnement de tant de condescendance. Ils doivent comprendre maintenant la raison de notre conduite. Quant à vous, mes amis, vous nous savez gré aussi de ces sacrifices, vous nous en aimez davantage et vous en travaillez mieux. »

Et M. Martin ajoutait, après cette page où la psychologie du véritable éducateur de la jeunesse est si bien décrite, cette éloquente péroraison :

« Monseigneur, lorsqu'un navire nouvellement construit doit être pour la première fois lancé sur l'Océan profond, tout le monde est inquiet dans le port. Que d'émotion dans le cœur des curieux, témoins de ce magnifique spectacle! Quelle anxiété dans l'âme des constructeurs, des pilotes et des marins! Mais quand l'opération a réussi, quand le vaisseau, semblable à un roi victorieux qui a pris possession de son empire, se balance majestueusement sur l'onde noire qui frémit sous son poids, quand les mâts sont hissés, que les agrès sont attachés, que les voiles se gonflent, et que les banderolles flottent au gré des vents, quel plaisir!

quel bonheur! quels applaudissements dans la foule! L'épreuve cependant n'est pas encore décisive : il faut au navire la victoire sur les flots courroucés, il lui faut le triomphe sur les vents et les orages; il lui faut les vicissitudes d'un voyage au long cours. Ce n'est que lorsqu'il revient au bout d'une ou de deux années et qu'il rentre dans le port, à la joie de tout le monde, ce n'est qu'alors que le vaisseau peut être déclaré bon et qu'on est rassuré sur son avenir.

« Monseigneur, voilà deux ans que notre barque, lancée, non sans inquiétude, a fait la traversée; nous revenons pour la seconde fois dans la patrie. Par leur bienveillant concours, dont nous leur témoignons notre sincère reconnaissance, tous ici présents : prêtres dévoués, magistrats illustres, militaires distingués, pères émus, mères impatientes, nous applaudissent à notre rentrée dans le port; et vous, Monseigneur, vous êtes encore là pour nous bénir comme à notre premier départ. Passagers, pilote et rameurs, nous sommes tous heureux, comme des voyageurs fatigués, mais contents, parce qu'ils reviennent plus instruits et plus expérimentés. Mères et pères impatients de savoir quels présents vous rapportent de leur lointain voyage nos jeunes passagers, dans un instant vos désirs seront satisfaits. Nous sommes

dans le port, l'ancre est jetée, nous débarquons. Puis, dans quelques semaines, nous repartirons pour de nouveaux voyages, plus confiants en l'avenir à cause du passé et pleins de courage pour de nouvelles épreuves. Viennent les orages, viennent les tempêtes, le vaisseau tiendra bon; et toujours, toujours nous nous crierons les uns aux autres : Confiance, confiance, nous arriverons, nous arriverons! »

Ce ton presque triomphal du rapport, les faits le justifiaient, mais l'avenir surtout allait donner raison à celui qui manœuvrait si bien la barre du gouvernail.

* * *

L'événement caractéristique de la troisième année du Collège (1854-55) fut la fondation de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, le 22 novembre. M. Martin l'avait annoncée en ces termes dans le rapport que nous venons de citer : « Mettant le riche en contact avec le pauvre par l'aumône du cœur plus encore que par celle du corps, cette association de bienfaisance (établira) entre eux cette confraternité chrétienne que Dieu est venu inaugurer sur la terre : par là nous habituerons nos jeunes gens au courage de la pratique chrétienne dont la société a tant besoin et qui lui fait trop défaut. » Mais nous reviendrons

plus bas, avec plus de détails, sur l'histoire de la Conférence du Collège libre.

Comme précédemment, il y eut cette troisième année plusieurs séances dramatico-musicales : à l'occasion de la visite de Mgr Ræss, au carnaval, à la fin de l'année. Je remarque que ce sont surtout les élèves Scherb et Schaffner qui en faisaient les frais. Comme toujours aussi, grandes promenades et, innovation qui allait devenir de règle, visite au champ de foire.

Parmi les fêtes *spirituelles* de l'année, il faut citer la solennité de la proclamation de l'Immaculée Conception, célébrée le 6 mai 1855. « Le soir, rapporte le chroniqueur, la maison a été décorée et illuminée : au-dessus de la porte d'entrée se trouvait un transparent fait par M. Schmutz (le maître de dessin), représentant la Reine du Ciel. Aux quatre fenêtres du premier bâtiment donnant dans la rue étaient placés des emblèmes faits par les élèves et dont les sujets étaient tirés des litanies. Les croisées des appartements des professeurs étaient garnies de transparents qui formaient ensemble le nom de Marie. L'autel de la cour a été également illuminé. Le public a été admis à le visiter : jusqu'à 10 heures du soir il y a affluence considérable de curieux. Après le souper, les élèves accompagnés de MM. les professeurs ont

circulé dans la ville pour voir les différentes décorations. La journée leur a laissé à tous une pieuse et salutaire impression. »

Une visite intéressante que note le chroniqueur fut (le 24 mai) celle du P. Théodore Ratisbonne, venu au Collège avec Mgr Ræss.

A la distribution des prix [1]) 8 août, encore présidée par le même prélat, huit jours de plus furent ajoutés aux vacances en souvenir de la prise de Sébastopol : nos maîtres profitaient, comme l'on voit, de toute occasion pour nous inculquer l'*amour sacré de la patrie !*

* * *

Quatrième année, 1855-56. La classe de philosophie vient compléter le cycle des cours, le nombre des élèves grandit : aussi est-il de plus en plus question d'un nouveau local et les projets les plus divers sont mis en avant : les uns proposent l'acquisition d'un vaste terrain, situé entre les routes d'Ingersheim et de Strasbourg (le pré Armand), sur lequel on construirait un édifice d'un

[1]) Le discours d'usage fut prononcé par M. Hanauer, mais n'a pas été conservé.

Dans le palmarès nous remarquons que Félix Korum a un premier prix d'instruction religieuse, — c'est un présage, — et dispute les autres récompenses à F.-Xavier Schœpfer.

seul jet; d'autres conseillent plutôt l'acquisition de l'ancien couvent d'Unterlinden, si célèbre par de grands souvenirs, et des négociations sont, pour cela, commencées avec la ville. Plus tard, on entre en pourparlers avec les propriétaires de l'ancienne commanderie de Saint-Jean, MM. Kiener, Molk et Richart. Tout cela ne devait pas aboutir, comme nous le verrons.

A la séance dramatique du carnaval, on joua le *Déserteur* de Berquin et *Un bon cœur fait pardonner tout.* Les principaux acteurs furent cette fois Eugène Adolph, Martin Ebenrecht, Paul Taron, Auguste Ehrhard. Ce dernier devait, le 15 mars suivant, abjurer le protestantisme dans la chapelle du Collège : ce qui fut la fête religieuse la plus caractéristique de l'année.

Par un joli élan de générosité, dont Mgr Ræss les félicita publiquement, les élèves renoncèrent cette année à leurs prix, au profit des inondés du Rhône et de la Loire. A cette distribution des prix *sans prix*[1]), M. Güthlin, qui avait pour la première fois fait son cours, traita dans

[1]) Les plus souvent couronnés eussent été, comme toujours, J.-B. Wagner, G. Bleicher, F. Korum, X. Schœpfer, P.-P. Brucker, Alex. de Peyerimhoff et en cinquième française Ch. Grad.

Mentionnons aussi les premiers bacheliers du Collège qui furent, pour les lettres, André Scherb et Emile Schaffner; pour les sciences. Joseph Ganter et Eugène Adolph.

son discours de : *L'influence des idées philosophiques sur la vie*[1]), qu'il terminait en adressant aux élèves une belle péroraison : « Chers élèves, si la raison catholique passe dans votre raison, remplit votre mémoire, élève vos sentiments, règle vos désirs, pénètre et unifie vos actes ; si, partout et toujours disciples de cette haute raison, vous savez contempler l'éternelle vérité dans les formules de la science, l'éternelle beauté dans les merveilles de la nature et des arts, l'éternelle justice dans le mouvement des faits et des mœurs ; si, vous élevant au-dessus des rêves d'un jour et des réalités qui meurent, vous savez entrer, par la connaissance et par l'amour, dans l'infini de Dieu, oh ! alors vous serez ce que vous devez être, l'homme ramené à sa grandeur primitive, l'homme qui nourrit, au sein des défaillances, des abaissements et des ruines, une espérance de bonheur et d'immortalité, l'homme qui s'avance, sur les flots qui passent, vers les rivages qui demeurent, et qui se souvient sans cesse, voyageur d'un jour sur une terre d'exil, que dans un monde meilleur l'attend le repos sacré de la Patrie. »

* * *

[1]) Colmar, imp. Hoffmann ; in-8° de 20 pages.

Le grand événement de la dernière année (cinquième depuis la fondation du Collège, 1856-57) passée dans le local primitif, fut le choix définitif de l'ancienne Capucinière de Colmar pour s'y installer dès la rentrée suivante. C'est le 8 janvier 1857 que la chose fut décidée et, le lendemain 9, l'acte de vente signé : Mgr Ræss devenait propriétaire de ce local, moyennant la somme de 140,000 francs, dont 50,000 payables le 1er avril suivant, et les 90,000 autres dans l'espace de dix ans. Le 28 mai les travaux d'appropriation étaient commencés par M. Ignace Wetterlé qui devait, jusqu'à la fin de sa longue carrière, rester l'entrepreneur et l'ami dévoué du Collège.

Séances dramatiques aux dates ordinaires. Les acteurs les plus goûtés furent Ferdinand Oberlend, Richard Brunck, Albert Richard, Georges Spetz.

Grandes promenades l'une aux Trois-Epis, l'autre au Kaiserstuhl.

Distribution des prix le 10 août [1]). M. Martin y prononce son remarquable discours sur *la nécessité*

[1]) J.-B. Wagner ouvre la série des élèves couronnés, avec le premier prix de doctrine chrétienne et le prix d'honneur de rhétorique; celui de seconde est remporté par Pierre Brucker; celui de quatrième par F.-X. Schœpfer, etc., etc.

Quatre bacheliers ès-lettres et autant pour les sciences sortirent cette année du Collège. Nous pourrions y ajouter Léon Lefébure, dont les études étaient dirigées par M. Güthlin.

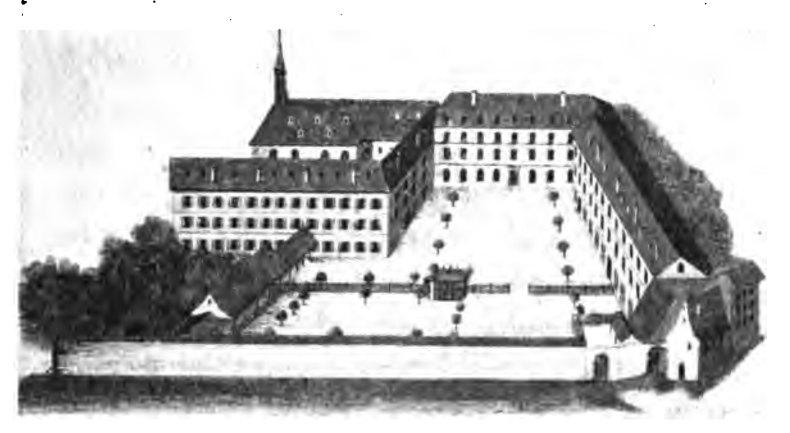
du concours des parents et des maîtres dans l'œuvre de l'éducation, discours dont nous avons cité plus haut quelques fragments. « Tous les cœurs ont tressailli d'allégresse, rapporte la chronique du Collège, quand M. le Directeur a annoncé que la rentrée prochaine se ferait à l'ancien couvent des Capucins. »





PROFESSEURS DE COLMAR : 1863

Munissadjian & Co., Bâle et Zurich.



Le Collège libre en 1865.

DEUXIÈME PARTIE

1857 — 1873

CHAPITRE PREMIER

L'acquisition du couvent des Capucins. — Appropriation des bâtiments. — Développements successifs. — Cérémonie de la bénédiction de la chapelle.

« On se trouvait bien à l'étroit, dit M. Merklen [1]), dans le modeste local qui servait de berceau » au Collège libre. « Il était impossible de s'y développer. Indépendamment de la place qui manquait, l'aspect de ces vieux bâtiments, appropriés tant bien que mal aux besoins d'un collège, perdus dans

[1]) *L'abbé Martin*, p. 162.

un carrefour mal éclairé et pauvrement aéré[1]), n'était guère fait pour gagner la confiance des familles, toujours portées à se laisser prendre aux apparences, alors surtout que l'Université pouvait, dans la même ville, leur montrer avec orgueil les magnifiques constructions, les cours vastes et bien exposées, les salles presque grandioses de l'ancien prieuré de Saint-Pierre, où Louis XIV avait si confortablement établi les Jésuites de la province de Champagne. » Depuis le moment surtout où le Collège libre, qui, nous l'avons vu, avait débuté par les classes de grammaire, était devenu un établissement *de plein exercice*, comprenant tout le cycle des classes latines, et que par suite le chiffre des élèves avait plus que doublé, l'acquisition d'un local plus vaste était devenue indispensable et, après la non-réussite de quelques autres projets, l'ancien couvent des Capucins[2]) avait été acheté.

Ce couvent était la propriété de la famille Eggerlé-Ernst qui l'avait acquis au moment de la Révolution. Depuis le commencement du siècle, les bâtiments qui le composaient avaient subi bien

[1]) Aujourd'hui ce quartier a été bien amélioré par la démolition de plusieurs maisons.

[2]) Les Capucins s'étaient établis à Colmar en 1698, mais ne prirent possession de leur maison qu'en 1700.

Au moment de la Révolution, leur couvent fut estimé 17,800 livres. (Cfr. *Alsatia sacra*, III, 323.)

des transformations : l'ancienne chapelle servait de remise, le logis qui venait à la suite était devenu un pressoir; seul les deux autres côtés de la cour de devant, principaux bâtiments du couvent, parallèles à la chapelle et en angle avec elle, étaient restés à peu près intacts; entre ces bâtiments et le jardin un long passage à voitures conduisait à la cour de derrière sur laquelle se trouvait une très vaste grange et un grenier à foin. Le tout avait une superficie de 6,728 mètres 50, qui furent acquis définitivement, le 18 mai 1857, pour la somme de 140,000 francs, comme nous l'avons dit.

Il y avait, de toute nécessité, de grands travaux d'appropriation à faire. Le devis, demandé à MM. Petiti, architecte de l'évêché, et Bleicher — le père de nos camarades, — s'éleva à la somme de 65,000 francs, dont le directeur et les professeurs, dans un admirable élan de générosité, donnèrent près de la moitié : quand on se rappelle la modicité de leurs traitements, longtemps inférieurs à celui des professeurs des petits-séminaires du diocèse, si peu élevé lui-même cependant [1]), on ne saurait trop admirer le vertueux, on pourrait dire

[1]) *L'abbé Umhang*, par H. Cetty, p. 88. « On n'a jamais connu, à peine deviné, dit notre camarade, les trésors d'abnégation de la première phalange des professeurs du Collège libre. (Ib., p. 51.)

l'héroïque désintéressement de nos maîtres qui, non contents de nous sacrifier la fleur de leur vie, se dépouillaient ainsi, sans arrière-pensée et avec une admirable confiance en l'avenir, de toutes leurs ressources. « C'est ici surtout, ajouterons-nous avec M. Merklen [1]), qu'il faut admirer le zèle de M. Martin et son dévouement incomparable pour l'œuvre à laquelle il s'était donné tout entier. Tant qu'il s'agît d'y poser la moindre pierre, soit que l'on appropriât les bâtiments déjà existants, soit plus tard que l'on ajoutât un étage au corps de logis principal, soit que l'on entreprît les belles et coûteuses constructions de 1865, soit enfin que l'on embellît la chapelle par de pieuses peintures ou par des décorations élégantes, il ne recula devant aucune peine pour élever, si je puis le dire, de ses propres mains la maison qui avait été le constant objet de ses rêves et de ses désirs. Lettres, mémoires, devis, consultations, études, voyages, il mit tout en œuvre pour arriver au terme de ses vœux. Il savait, par l'autorité de son exemple et par la persuasive éloquence de ses discours, comme le prélat lui-même qu'il secondait si vaillamment, inspirer à tous ceux qui l'entouraient, maîtres et amis, l'esprit de sacrifice,

[1]) Op. cit., p. 168.

l'enthousiasme du bien sans lesquels rien de grand et de durable ne peut s'établir sur cette terre. C'est ainsi que, par des privations auxquelles ils se soumirent de bon cœur, par l'abandon d'une partie de leur traitement ou de leurs modestes revenus, les professeurs du Collège libre de Colmar devinrent, dans une certaine mesure, les co-fondateurs de la maison où ils donnèrent désormais libre cours à leur noble ardeur pour l'enseignement. »

Les travaux d'appropriation commencèrent, nous l'avons vu, dès le lendemain de la signature du contrat d'acquisition. Poussés avec une très grande rapidité, ils ne purent cependant être terminés pour le jour fixé et la rentrée dut être reculée jusqu'au 12 octobre. La chapelle, à cette date même, n'était pas restaurée et une salle, qui devint ensuite un dortoir, servit à cet usage en attendant.

A cette date mémorable du 12 octobre 1857, sorte de deuxième fondation du Collège libre, commença l'époque du plein essor de la maison. Un personnel de vingt professeurs, plus trois surveillants, allait s'y dévouer à l'éducation et à l'instruction de près de 200 élèves dès cette première année : on se rappelle qu'on avait débuté cinq ans seulement auparavant avec 73 inscrits.

Bientôt, M. Merklen vient de nous le dire, il fallut songer à surélever d'un étage les bâtiments :

ce qui fut fait en 1860 et coûta 35,000 francs. Enfin, les constructions de 1865 vinrent donner à notre cher Collège son installation définitive telle qu'elle resta jusqu'à la fin. Ces derniers travaux ne coûtèrent pas moins de 116,117 fr. 80, ce qui donne le total de 417,113 fr. 85 pour l'ensemble des dépenses faites successivement pour l'acquisition, l'appropriation et le développement des bâtiments du Collège.

Dans ce chiffre on peut dire qu'en chiffres ronds, le concours personnel de Mgr Ræss entra pour la moitié; l'autre fut laissée à la charge des professeurs et de la caisse du Collège.

Au commencement de décembre on eut enfin terminé l'appropriation de la chapelle que Mgr Ræss vint bénir solennellement le 9. Après la cérémonie de la bénédiction et le sermon de circonstance prêché par M. Meyer, curé de Colmar, « Monseigneur, raconte la chronique [1]), assisté de MM. Meyer, Meyblum, Ganter [2]), Rousselin, Simonis, Jenner, Baur, Hanauer et Wernert, a chanté la grand'messe qui a été exécutée par les élèves avec un entrain et une précision remarquables. Monseigneur, reconduit au parloir, a été accueilli, à

[1]) P. 68.

[2]) Ces deux derniers, vicaires de la paroisse.

sa sortie de la chapelle, par l'excellente musique du 3e cuirassiers, spontanément offerte par son colonel, M. le comte de Drée. »

« Un splendide déjeuner », ajoute le chroniqueur, réunit à la table de Mgr Ræss « les autorités de la ville et du département ». Deux toasts y furent prononcés : l'un par le maire de Colmar, M. de Peyerimhoff, l'autre par M. Chauffour, notaire.

Quelques mois après, en avril-mai 1858, fut faite la construction de la tourelle de pierre qui surmonte la chapelle, dans laquelle M. Martin rêvait de placer une grande statue de la Sainte Vierge : les événements que l'on sait ne devaient pas lui permettre de réaliser ce projet.

CHAPITRE II

Les nouveaux professeurs : MM. Leroy, Fix, Heitzmann, Didio, Wagner, Ungerer, Merklen, Brunck de Freundeck, Grundler, Kuehn.

Dans le local définitif du Collège libre, l'accroissement immédiat du chiffre des élèves nécessita dès la première année une augmentation du nombre des professeurs. De plus, on l'a déjà dit, quelques changements eurent lieu par suite du départ de l'un ou l'autre d'entre eux. Donnons ici quelques renseignements sur le personnel de cette seconde période, nous arrêtant davantage sur ceux de nos anciens maîtres qui ne sont plus de ce monde au moment où nous écrivons.

La première modification du personnel eut lieu dès 1858. M. Rousselin ayant quitté le Collège pour entrer dans la Compagnie de Jésus, dans laquelle il mourut en 1904, comme nous l'avons dit, fut remplacé par M. l'abbé Eugène Leroy, de Dannemarie. Auparavant professeur à Saint-Arbogaste de Strasbourg, M. Leroy fut à Colmar chargé d'abord de la sixième, puis successivement des trois classes suivantes, sauf un intervalle de peu de temps qu'il passa de nouveau à Saint-Arbogaste, puis à Vienne comme aumônier du Sacré-Cœur.

En 1887, son état précaire de santé le décida à se retirer à Thann, auprès de son ami M. Umhang qui lui avait fait partager sa passion pour l'entomologie. Il y mourut le 15 octobre 1892, chargé de l'aumônerie de l'hôpital. Pieux et doux, délicat au physique comme au moral, M. Leroy était bien à sa place au Collège à la tête de la Congrégation des Saints-Anges et des cérémonies de la chapelle. C'était, avec cela, un littérateur distingué, comme le prouvent son discours de la distribution des prix de 1863 sur la *Versification latine* [1]) et celui, rempli d'aperçus judicieux, sur l'*Utilité de l'étude du latin*, de 1887.

L'année suivante un jeune prêtre, qui avait déjà rempli au Collège les fonctions de surveillant et de professeur de la classe élémentaire, en 1857-58, et qui porte encore aujourd'hui vaillamment le poids de ses 77 printemps, comme recteur de l'importante paroisse d'Erstein, où il vient de célébrer (29 décembre 1907) son jubilé sacerdotal de cinquante ans, M. l'abbé Antoine Fix, de Dossenheim, abandonna le poste de vicaire d'Ingersheim pour devenir professeur de troisième française. M. Fix devait ensuite passer en classes latines, puis quitter la maison en 1867 pour remplir les fonctions d'admi-

[1]) Ce discours n'a pas été imprimé, mais il se trouve en mss. dans le recueil de M. Schürrer. Il sera question plus tard de celui de 1887.

nistrateur auprès d'un oncle, curé, vieux et infirme. Il était au Collège, bien que sévère, le confesseur préféré des grands, qui aimaient sa rondeur et sa jovialité. Plusieurs années durant, il accompagna à l'harmonium le chant des élèves pendant les saints offices.

En 1860 l'exemple du P. Rousselin fut suivi par M. Jenner : départ qui amena l'entrée dans le groupe des professeurs de M. l'abbé Rossé, mais qui ne passa qu'une année au Collège et fut remplacé dès 1861 par M. l'abbé Ed. Heitzmann, de Villé. Celui-ci, qui devait rester au Collège de Colmar jusqu'à sa suppression par l'autorité prussienne, fut chargé de la classe française supérieure et du catéchisme de persévérance. A la suppression du Collège il entra dans les rangs du clergé paroissial et fut successivement curé de Gildwiller, de Biesheim et enfin de Masevaux. En 1906, sa santé altérée l'a obligé de donner sa démission et il vit actuellement retiré à Houppach, pèlerinage situé dans son ancienne paroisse, qu'il a généreusement contribué à restaurer.

Les années suivantes deux nouveaux changements : arrivée au Collège de l'abbé Laurent Ruhlmann, d'Uttenheim, chargé d'une cinquième classe française, ajoutée en 1862 aux autres, et de M. Henri Didio pour remplacer M. Simon.

Mais dès 1865, M. Didio alla à Paris préparer sa licence pour revenir ensuite au Collège, comme on le verra en son lieu. Quant au pieux et bon M. Ruhlmann, il devait au bout de six ans quitter le Collège pour entrer chez les Jésuites, où son plus jeune frère, notre camarade, le rejoignit plus tard. Le premier est missionnaire aux Indes anglaises, le second au Canada [1]).

En 1864, après douze années de service, M. l'abbé Simonis quitta le Collège pour aller remplir au Grand-Séminaire de Strasbourg les fonctions de professeur d'exégèse et de trésorier du diocèse [2]). Deux nouvelles recrues vinrent compenser la perte que faisait la maison : MM. Wagner et Merklen. M. Wagner était le premier élève du Collège qui y devenait professeur. Après s'être préparé pendant deux ans à l'Ecole des Carmes, il revint cette année remplacer M. Simonis, et, comme l'on sait, il devait enseigner les sciences pendant vingt-cinq ans, tant à Colmar qu'à Lachapelle. En 1887, M. Wagner devint curé du Bonhomme, d'où, en 1894, il passa à Orbey, pour se retirer, en 1900, à Colmar où il est mort le 12 décembre 1905. Voici l'article que le *Journal de Colmar* du 14 consacra à cette occasion à ce

[1]) Deny, *Elsässer Helden*, II, p. 65 et 67.
[2]) Voir plus haut, p. 29 et suivantes.

bon *Tschampi*, l'un de nos maîtres les plus sympathiques et les plus aimés :

« Hier matin, à 3 heures, mourait à Colmar M. l'abbé J.-B. Wagner, ancien curé d'Orbey. Le défunt était un des hommes les plus distingués du clergé d'Alsace. Né à Colmar en 1840 d'une famille très estimée, il avait fait d'excellentes études qu'il compléta plus tard à l'école des Carmes à Paris, et avait été appelé, peu de temps après son ordination, à enseigner les mathématiques et les sciences physiques au Collège libre, occupant dès la première heure une place de choix parmi la brillante pléiade de professeurs qui entouraient M. Ch. Martin. Tous les anciens élèves de M. Wagner, et ils furent nombreux durant les trente années de son professorat, ont gardé un excellent souvenir du maître, dont la parole était si facile, l'enseignement si sérieux, la sollicitude si constante. Dans la période préparatoire des examens M. Wagner ne se ménageait plus, et partageait toutes les angoisses de ses élèves. Il se tenait d'ailleurs sans cesse au courant de toutes les découvertes nouvelles et prenait plaisir à multiplier les expériences pour en faciliter la compréhension aux jeunes qui entouraient sa chaire. Les lecteurs de l'ancien *Journal de Colmar* ont certainement gardé le souvenir de ses brillantes « Causeries scientifiques » dont

M. Wagner les gratifiait périodiquement et où, avec un talent merveilleux de vulgarisateur, il savait mettre les problèmes les plus ardus à la portée des intelligences les plus humbles. Ses travaux littéraires lui avaient valu les distinctions les plus flatteuses : une médaille offerte par le ministre Paul Bert et les palmes académiques. M. Wagner avait suivi le Collège libre à Lachapelle-sous-Rougemont, où il professa encore quelques années. Il revint ensuite en Alsace où l'évêque lui confia d'abord la paroisse du Bonhomme, puis celle d'Orbey. Partout l'ancien professeur sut se faire aimer, grâce à son accueil bienveillant, à sa chaude éloquence, à son grand zèle apostolique. Une première attaque d'apoplexie devait le terrasser en plein travail. Courageusement M. Wagner sut prendre son parti dès douloureuses infirmités qui en furent la conséquence. Ne pouvant plus se donner, comme il l'eût voulu, à ses paroissiens, il préféra se retirer dans sa famille à Colmar. C'est là qu'après une longue maladie la mort est venue le surprendre, non pas à l'improviste, car il l'attendait en chrétien, mais avec une soudaineté qui a effrayé ses nombreux amis. La levée du corps aura lieu aujourd'hui à 4 heures de l'après-midi. Le cercueil sera ensuite transporté à Orbey, le défunt ayant exprimé le désir formel de reposer

parmi ses chers paroissiens. Que son âme repose en paix! Sa vie avait été bien remplie ».

M. l'abbé Alfred Merklen, de Mulhouse, débuta au Collège comme maître d'étude, en 1864-65, pour devenir l'année d'après professeur de sixième. A Lachapelle il fut professeur de cinquième et, à partir de 1875, de philosophie. En 1887, il quitta le Collège pour aller à Paris, où il fut presque jusqu'à sa mort aumônier d'un externat des Dames de l'Assomption, et un certain temps maître de conférences à l'Université catholique, sous le rectorat de Mgr d'Hulst, son ami. M. Merklen avait parfois, au moins au début de sa carrière, des airs un peu poseurs qui l'avaient fait surnommer *l'embarras*. Au fond cet excellent homme était simple et sans prétentions : bien qu'il fût doué d'une intelligence remarquable et de talents peu communs, il était loin d'être orgueilleux. Chanoine honoraire de Tarbes et d'Auch, il fut sur le point d'être élevé à l'épiscopat, et était prélat romain : ce dont personne ne se douta avant sa mort arrivée le 19 avril 1907. A ses funérailles, où notre Collège était représenté par quatre de nos anciens maîtres et un grand nombre d'anciens élèves, M. Schürrer prononça un touchant discours d'adieux que nos camarades ont trouvé dans le dernier *Bulletin* (1907) de notre Association.

M. Merklen n'était âgé que de 66 ans. La mort prématurée d'un de ses jeunes frères, notre excellent camarade Pierre — il en sera question plus bas, — lui avait porté un coup mortel, dont il ne devait pas se relever.

En 1865, comme nous l'avons dit, M. Leroy fut rappelé au collège Saint-Arbogaste et M. Didio partait pour Paris. Ils furent remplacés par M. l'abbé Ungerer et M. Edmond Brunck de Freundeck : ce dernier était le second élève du Collège qui devenait professeur. Chargé successivement de classes latines, depuis la septième jusqu'à la troisième, tant à Colmar qu'à Lachapelle, M. Brunck quitta en 1885 pour devenir aumônier de Notre-Dame à Strasbourg et prédicateur français de la cathédrale; puis curé de Lapoutroie et enfin chanoine titulaire de Strasbourg.

M. Léon Ungerer était vicaire à Sélestadt lorsqu'il fut envoyé par Mgr Ræss au Collège, en 1865, pour remplacer M. Leroy comme professeur de quatrième. Il remplaça aussi M. Fix à l'harmonium de la tribune, car il était musicien : quelques-uns se rappelleront comme il s'escrimait tous les jours sur son mauvais piano pour arriver à jouer le *Mouvement perpétuel.* En 1871 il quitta le Collège pour devenir curé de Kintzheim, où il eut des difficultés avec les Prussiens : ce qui le

décida à se réfugier en France. Mais il devait revenir mourir chez l'un de ses frères, à ce moment curé de Colmar, en juillet 1887.

M. Henri Didio était allé, en 1865, préparer sa licence à Paris, avons-nous dit plus haut. En 1867 il revint au Collège prendre la place de M. Fix. De la cinquième, par laquelle il débuta, il monta successivement jusqu'en rhétorique. Nous verrons dans la suite de cette histoire que c'est surtout grâce à son admirable dévouement que, lors de la suppression du Collège de Colmar, vinrent les ressources nécessaires pour la translation et l'installation à Lachapelle. En 1886 il quitta le Collège pour devenir vice-recteur de l'Université catholique de Lille, fonctions honorables, mais pénibles, où il acheva de se dévouer et d'épuiser ses forces dans une admirable activité qui finit par détruire sa santé : il mourut prématurément à Baccarat, le 9 novembre 1903 [1]).

Pendant les dernières années de Colmar, 1868-1873, le personnel des professeurs subit encore quelques modifications. En 1869, l'abbé Jean-Baptiste Bœsch, de Soultzmatt, remplaça

[1]) Voir la brochure publiée à Lille sous le titre de : *A la mémoire de M. le chanoine Didio.* Lille, Lefort, 1903.

M. Didio était chanoine de Cambrai, et Mgr Herscher, son ancien élève, s'était honoré en lui donnant le titre de vicaire général de son diocèse.

M. Ruhlmann en cinquième française. Il quitta Lachapelle en 1882 pour occuper divers postes en Alsace, et finit par mourir en 1894 à Marienthal, totalement privé de raison. La même année, 1868, deux autres élèves devinrent professeurs : J.-B. Grundler, d'Isenheim, et Albert Richard. Il a été question de ce dernier plus haut. M. Grundler fut chargé d'une classe de science tant à Colmar qu'à Lachapelle, qu'il quitta en 1876 pour se retirer en France. En 1871 il avait été envoyé temporairement à Zillisheim remplacer M. l'abbé J.-B. Kuehn, d'Ammerschwihr, ancien élève des Carmes, qui resta au Collège jusqu'en 1888, époque où il vint prendre sa retraite à Colmar.

Enfin, le dernier professeur nommé à Colmar fut M. l'abbé Ignace Grünenwald, de Forstheim, qui, vicaire à Colmar, remplaça M. Güthlin, parti pour Orléans, comme on l'a vu. En 1875, M. Grünenwald, d'humeur assez instable, quitta le Collège pour Paris, d'où il revint de nouveau en Alsace où il devait mourir, le 19 mai 1903, curé de Markolsheim, âgé de 62 ans.

CHAPITRE III

Les élèves. — Le clergé séculier : Mgr Herscher et Mgr Gūthlin. — Les religieux : un martyr. — Les laïcs : les morts au champ d'honneur. — Les généraux Kolb, Didio, Franchet d'Espérey. — Le capitaine de vaisseau Joseph Pillot et le colonel Verlynde. — Armand Heisser, Césaire Zuber, Alphonse Lejeune, Pierre Merklen.

Tandis que se modifiait ainsi et s'accroissait le personnel enseignant du Collège, pendant cette seconde période de son existence, les élèves se renouvelaient également, comme de juste, mais aussi leur nombre augmentait constamment.

De 184, 64 internes et 120 externes, qu'il était lors de la translation dans le local de la rue Rapp, ce chiffre allait successivement monter durant les années suivantes, pour arriver, en 1868-69, à 344, dont 200 externes, qui fut son maximum.

En tout il passa au Collège de Colmar, depuis sa fondation jusqu'à sa suppression, près de 5000 élèves[1]) dont la plupart, peut-on dire avec fierté, fournirent, dans les diverses classes de la société, une carrière honorable. Le mot de M. Schürrer : « Plusieurs furent des hommes d'un haut mérite ; quelques-uns sont devenus célèbres », dont nous

[1]) Exactement 4837.



Elèves du Collège libre : Laïques.

Manissadjian & Co., Bâle et Zurich.

avons déjà vérifié l'exactitude pour les élèves les plus anciens du Collège, est également vrai, nous allons le voir, de ceux de cette seconde époque.

* * *

Le Collège n'était pas un petit-séminaire, loin de là. Cependant, s'il avait été fondé dans un autre but, si sa mission avait été autre, s'il fournit d'abord, comme l'a encore écrit le Père Schürrer, « aux carrières civiles et militaires, aux lettres et aux sciences, à l'industrie et à l'agriculture,... ce magnifique contingent d'hommes dont la valeur intellectuelle et morale sera longtemps encore, pour notre cher pays, une précieuse réserve et la meilleure des ressources », il plut à la Providence de faire mûrir, à son bienfaisant soleil, d'autres fruits encore, non moins précieux : ce sont les vocations sacerdotales qu'il a vu naître et qui sont d'autant plus sérieuses et plus fécondes qu'elles étaient plus spontanées et plus libres. « Notre premier fondateur et père, l'inoubliable abbé Martin, continue M. Schürrer, aimait à s'en féliciter comme d'une bénédiction spéciale du Ciel. « Si notre œuvre, nous dit-il un jour, n'avait eu d'autre résultat que de former un seul bon prêtre, sa tâche eût été bien remplie et j'aurais lieu d'être satisfait et content. »

« Or, ce cher Collège en a formé environ 80 à Colmar et plus de 120 à Lachapelle, où, dans les circonstances douloureuses que l'on connaît [1]), il lui a été donné de servir, pendant six ans, de pépinière presque unique au sacerdoce alsacien.

« La plupart sont restés attachés au grand et beau diocèse de Strasbourg où ils forment, à peu de chose près, le dixième du clergé actuel. Il y en a d'autres qui ont choisi pour théâtre de leur activité d'autres diocèses comme ceux de Besançon et de Paris; une trentaine pour le moins sont entrés dans différents ordres religieux; plusieurs enfin se sont voués à l'œuvre si méritoire des Missions en Afrique et en Asie. Mais en quelque lieu que la fortune les ait portés, n'importe le poste que la Providence leur a assigné, partout ils font honneur à leurs maîtres par la distinction de leur esprit, par la dignité de leur vie, par les services qu'ils rendent à l'Eglise et à la société [2]). »

Nous avons déjà parlé plus haut des plus anciens que M. Schürrer énumère d'abord : Mgr Korum et Mgr Schœpfer, le P. Jules Joseph et le P. Eschbach, etc... Ici nous avons de nouveau à mettre en tête, dans le clergé séculier, plusieurs

[1]) La suppression des Petits-Séminaires de Strasbourg et de Zillisheim qui avaient refusé l'inspection prussienne.

[2]) *Journal de Colmar* du 26 septembre 1895.

prélats, dont un évêque: le vaillant chef de l'Eglise de Langres, Mgr Sébastien Herscher, de Hettenschlag, près Neuf-Brisach. Elève à Colmar de 1870 à 1873 — campagnard, comme Mgr Schœpfer, mais ayant à faire, lui, 14 kilomètres pour venir au Collège, — puis à Lachapelle pour les trois dernières classes, Séb. Herscher fut ordonné prêtre à Saint-Sulpice le 7 juin 1879. Vicaire à Bercy, il suivit à Langres son curé devenu évêque de cette ville, et lui succéda en 1895. Dans son blason figure l'éperon de Colmar qui rappelle le Collège. Sa belle devise est : *Dominator* (Herscher) *sit omnium servus*. A son sacre, notre ancien maître, M. Didio, prononça une allocution d'une superbe envolée, pleine de souvenirs d'Alsace et du Collège, et que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici [1]). Mgr Herscher, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1901, est auteur de plusieurs travaux littéraires et aussi de compositions musicales, exécutées à diverses reprises dans sa cathédrale et ailleurs et qui ont été fort appréciées.

Le neveu de M. Güthlin, Joseph, de Volkensberg comme son oncle, mérite également une mention

[1]) On la trouvera dans la brochure publiée à Langres sous ce titre : *La journée du 24 février 1900 à Langres. Sacre de Mgr Herscher.* Voir aussi : *Souvenir du sacre de Mgr Herscher.* Langres ; in-12 de 95 pages.

spéciale dans le Panthéon des célébrités du Collège libre, bien qu'il soit lui aussi, grâces à Dieu, bel et bien vivant. Nommé professeur au Grand-Séminaire de Strasbourg à sa sortie du Collège, il en fut expulsé par le gouvernement prussien; mais par l'influence de Mgr Dupanloup, auprès de qui était son oncle, il fut nommé conseiller canoniste de l'ambassade française près le Saint-Siège, puis, quelques années après, clerc national. Léon XIII le nomma prélat de la Maison pontificale, puis prélat référendaire de la signature papale. Ses services éminents à l'Eglise de France, entr'autres dans l'affaire du protectorat des missions, l'ont fait nommer chevalier de la Légion d'honneur (1903), et il est aussi chanoine de plusieurs diocèses. Depuis la dénonciation du Concordat, Mgr Güthlin, d'abord recteur de Saint-Nicolas-des-Lorrains, a été choisi comme supérieur de Saint-Louis-de-Rome, ce qui est la plus haute situation *française* dans la capitale du monde chrétien. Nous ne pouvons énumérer ici les divers savants travaux sortis de sa plume : le plus important, sur *le Conclave*, est capital en la matière.

Nommons encore le curé de Saint-Joseph de Mulhouse, « Henri Cetty, de Colmar, dont les « Etudes sociales » font autorité dans les graves questions qui sont à l'ordre du jour », et à qui

nous devons aussi les deux beaux volumes sur Ch. Grad et M. Umhang, que nous avons déjà cités et citerons encore; l'abbé Kueny, aussi de Colmar, le si distingué professeur de sciences de Zillisheim et dont le *Journal de Colmar* a publié des causeries scientifiques qui n'ont pas été moins goûtées que celles de M. Wagner; le « spirituel et courageux » rédacteur de ce journal, M. Emile Wetterlé, député au Landesausschuss, député à Berlin. Enfin M. Schürrer, dans le toast de 1895 auquel j'emprunte la plupart des renseignements qui précèdent, veut bien ajouter à ces glorieux noms celui de « l'érudit historien de l'Oratoire, pour lequel, ajoute-t-il, les dépôts de nos manuscrits alsaciens n'auront bientôt plus de secrets » [1]).

* * *

Parmi les religieux, notre Collège a fourni à deux grands ordres deux provinciaux : c'est, chez

[1]) Puisque M. Schürrer a bien voulu mentionner mes travaux, me permettra-t-on de dire que celui-ci est, je crois, le deux-centième ? (Cfr. Autobiographie dans *Les trois statues du cardinal de Bérulle*, p. 13 à 35, et dans les *Miscellanea alsatica* de 1898, p. 33 à 38.) Seulement j'eusse sans doute mieux fait de moins produire et de meilleurs fruits : *non numerentur sed ponderentur*, pourrait-on dire ici aussi.

Quoi qu'il en soit — et je ne parle ici de mon moi haïssable que pour arriver à cette conclusion, — si dans cette masse de productions il y a quelque chose qui vaut... quelque chose, après Dieu, après les exemples et les traditions de mon père, c'est à M. Martin et au Collège libre que je le dois.

les Jésuites, le P. Joseph Heinrich, d'Ammerschwihr, chef de la province de Champagne, et le P. Hauger, de Huningue, ancien provincial de la province des Rédemptoristes d'Alsace. Outre le P. Heinrich et ceux que nous avons nommés plus haut, plusieurs autres de nos camarades sont devenus jésuites : les PP. Etterlé, d'Osenbach, et Xavier Heimburger, d'Oberentzen, celui-ci missionnaire à Ceylan [1]), et ce bon Alexandre de Peyerimhoff, de Colmar, sur lequel le dernier *Bulletin* de l'Association donnait une si intéressante notice à laquelle nous renvoyons; mais surtout l'héroïque Victor Lomüller, notre glorieux martyr. Elève du Collège libre pendant les quelques années qui précédèrent la guerre, V. Lomüller fit sa médecine à Nancy où l'annexion avait chassé son père [2]). Il y fit de brillantes études. « Son caractère droit, la sûreté et le charme de ses relations, la dignité de sa vie, son dévouement à toute épreuve lui avaient attaché ses amis par des liens inaltérables. Aussi était-ce avec des regrets profonds qu'ils l'avaient vu quitter la faculté de Nancy pour le Val-de-Grâce, qui lui ouvrait la carrière de médecin de l'armée. Ils se demandaient, avec une inquiétude qui ne s'est que trop réalisée, si la séparation n'était pas

[1]) Cfr. *Elsässer Helden*, de M. Deny, II, 72.
[2]) Par sa mère V. Lomüller était neveu d'Ignace Spiess.

définitive. V. Lomüller avait soutenu, en 1876, pour l'obtention du grade de docteur, une thèse sur les usages externes du chloral, qui fut très remarquée. Il était médecin-major dans un régiment d'artillerie quand, cédant à une irrésistible vocation, il donna sa démission pour entrer dans la Société de Jésus. Depuis longtemps missionnaire en Chine, il vient d'y subir le martyre [1]. »

C'est au Tché-Ly (sud-ouest de la Chine), qu'il évangélisait depuis 1889, que le P. Lomüller a été massacré en haine de la foi, par les Boxers, le 5 mai 1902. Il était en route pour aller porter secours à un de ses confrères menacé. A peine parti, on le prévint que sa propre mission était attaquée. Il revint aussitôt sur ses pas. Comme on l'avertissait du danger, il répondit héroïquement : « Je vais où le devoir m'appelle. Dieu m'assistera ! » [2].

Quelques autres de nos camarades missionnaires doivent encore figurer au *Livre d'or* du Collège : ce sont le P. Prosper Gœpfert, d'Obermorschwihr, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire en Amérique ; le P. Max Seegmüller, d'Oberhergheim, des Missions étrangères, mort de la peste, le 25 avril 1903, au Siam qu'il habitait depuis quarante ans ; les PP. Roth, Mathieu,

1) *Journal de Colmar.*
2) *Elsässer Helden*, II, p. 46.

sans parler d'Aimé Ræss qui, d'abord missionnaire aux Indes, est, comme on l'a vu, mort récemment curé de Ribeauvillé.

« Tel est, s'écriait M. Schürrer dans cet éloquent toast de 1895 que nous avons déjà cité, tel est le bilan du Collège libre sur le terrain de l'Eglise. Il ne le cède pas en richesse à celui qu'il a laissé aux intérêts de la société laïque. Vous pouvez être fiers de vos camarades en soutane. Vous l'êtes, nous le savons. Bien mieux, vous vous aimez comme s'aiment les fils d'une même famille, et vos cœurs battent à l'unisson pour toutes les grandes et nobles causes.

« Aussi, terminait spirituellement notre cher directeur, ce ne sont pas les archives du Collège libre que devront fouiller les historiens à la recherche de documents sur la querelle du Sacerdoce et de l'Empire. Non! j'en atteste les annales de votre Association amicale : ils n'y trouveraient d'autres témoignages que ceux de cette parfaite entente des esprits et des cœurs, qui, aux jours de lutte, vous réunit tous, clercs et laïcs, sous le même drapeau, celui de l'honneur et de la liberté [1]. »

* * *

[1] Il n'y a parmi nous qu'un seul sentiment — dirai-je en nous appliquant un beau mot cité par M. Thureau-Dangin (*La renaissance catholique en Angleterre,* II, p. 201), — nous avons tous fait nos études au Collège libre!

Dans l'armée, nos camarades de cette époque ne se sont pas moins distingués, on va le voir : les statistiques de M. Schürrer énumèrent avec fierté 64 officiers sortis du Collège libre de 1851 à 1873. A Lachapelle, on le dira plus bas, le nombre fut aussi grand.

Envoyons d'abord un salut fraternel et ému à trois d'entre eux qui ont versé leur sang pour la patrie dans la guerre néfaste de 1870 : Alexandre Gilliot, Célestin Ingold et Robert Didio.

Du premier, originaire d'Andlau, élève au Collège depuis 1858 jusqu'en 1862, année où il passa ses deux baccalauréats ès-sciences et ès-lettres, puis entré à l'Ecole polytechnique, nous n'avons pu trouver d'autres renseignements, sinon qu'il fut tué à l'ennemi pendant la guerre.

Mon cousin Marie-Célestin Ingold, de Soultzmatt, fut élève du Collège de 1865 à 1870, et se préparait aussi à Polytechnique — il avait un goût prononcé pour les mathématiques, — quand la guerre éclata. Engagé volontaire, car il n'avait que 18 ans, il fut incorporé au 1er régiment du génie, prit part aux batailles du Mans, après lesquelles on n'eut plus de lui aucune nouvelle. La dernière lettre qu'il écrivit à ses parents est datée de Tours, du 26 novembre de l'année terrible. « Je ne crains pas la mort, y disait-il, je suis malade

et je souffre. Mais je marcherai au combat et surmonterai toutes les souffrances. Je les offre à N. S. Jésus-Christ pour souffrir avec Lui... J'espère vous revoir au Ciel. Là, n'en doutons pas, nous jouirons du bonheur éternel, nous habiterons la terre promise... » Belles et chrétiennes paroles, bien dignes d'un élève du Collège libre!

Robert Didio, de Munster, était le jeune frère de notre professeur et du général dont il va être question. Elève du Collège libre, puis de Saint-Clément de Metz [1]), il entra à Saint-Cyr quelques mois avant la guerre de 1870, et lorsqu'elle éclata, devançant l'appel, il partit, lui troisième de ses frères, pour l'armée où il fut incorporé, en qualité de sous-lieutenant, au 120e de marche, à Paris. Le 11 septembre, sa famille recevait de lui un billet écrit à la hâte qu'il terminait ainsi : « Ne craignez pas pour moi, chers parents : l'épreuve sera rude, mais je suis prêt. Je remplirai mon devoir en bon chrétien et en bon Français. » Un peu plus d'un mois après, le 21 octobre, au jour anniversaire de son baptême, il succombait glorieusement, à l'âge de 21 ans, au combat de la Malmaison, près Rueil. « Il est mort en brave, écrivait plus tard le capitaine Lewel, tirant sur les Prussiens avec son

[1]) C'est à ce titre qu'il figure dans l'ouvrage du P. Didierjean, *L'Ecole St.-Clément*, I, p. 323, d'où nous tirons cette page.

revolver, et protégeant la retraite des siens. » Et M. Martin terminait ainsi sa lettre de condoléance à l'abbé Didio : « Les premiers chrétiens ne s'affligeaient pas outre mesure quand la persécution faisait des victimes parmi eux. Ils s'en consolaient par la certitude de l'éternelle victoire remportée par leurs généreux enfants. Ils ne considéraient même pas leur trépas comme une mort, mais comme une nouvelle naissance, et la fête de ces glorieux martyrs était appelée *nativitas*. Eh bien! mon cher ami, la mort pour la patrie est la plus sainte après la mort pour la foi. Oui, Robert a succombé pour une sainte cause, et de même que le trépas des martyrs était une source de bénédictions pour leurs familles, ainsi la mort de ce généreux enfant sera pour vous une source de grâce et de bénédictions...

« Dites, s'il vous plaît, à votre bonne mère qu'elle se souvienne de l'héroïque mère des Machabées... »

A l'autre frère de Robert, notre camarade Léon Didio, le futur général dont nous allons parler bientôt, voici en quels termes la nouvelle était annoncée par un frère aîné :

« Munster, le 9 mars 1871.

« *Sursum corda!* Cher et bien-aimé frère. La Providence a des secrets insondables, et il faut

nous soumettre sans murmurer aux épreuves qu'elle nous envoie.

« Chrétiens, nous devons nous résigner à la sainte volonté de Dieu ; Français, nous devons glorifier bien plus encore que pleurer ceux qui versent leur sang pour la patrie.

« Robert est tombé au champ d'honneur : la nouvelle n'en est que trop vraie, hélas ! et si nous te l'avons cachée jusqu'à ce jour, c'était pour t'épargner, au milieu des préoccupations et des soucis de la guerre, la plus douloureuse des émotions.

« Il est mort en brave, je te le jure ! Que cette pensée te soutienne et te fortifie dans cette nouvelle épreuve !

« ...Nous applaudissons des deux mains à tes magnifiques exploits ! Bravo, bien cher Léon, voilà qui s'appelle faire son devoir ! Hâte-toi de venir faire panser à Munster tes glorieuses blessures...

« Adieu... « DÉSIRÉ. »

C'était pour la sixième fois que le capitaine Léon Didio était blessé ! Prisonnier de guerre à Sedan, où il fut atteint à la jambe et au bras, il s'était évadé de Cologne pour revenir se battre dans le corps de Faidherbe. Il se conduisit héroïquement à la sanglante, mais glorieuse affaire de Pont-Noyelles, où il fut laissé pour mort sur le champ

de bataille, le 23 décembre. Il fut à ce moment récompensé de sa bravoure par les épaulettes de capitaine et la croix de la Légion d'honneur.

Général en 1901, il est depuis le 20 août 1906 dans la section de réserve des cadres de l'état-major général de l'armée. Notons à son honneur encore qu'il figure comme clérical dans les fiches du dreyfusard Vadécard, et que son fils, officier aussi, marche sur ses traces.

Son condisciple au Collège et à Saint-Cyr, Victor Kolb, de Markolsheim, s'était également brillamment conduit pendant la guerre, particulièrement à Gravelotte, où il fut nommé capitaine. Général en avril 1900 et commandeur de la Légion d'honneur en 1904, il est aussi aujourd'hui du cadre de réserve. L'anecdote suivante, que nous trouvons dans un journal de l'époque, montre que Kolb, en vrai élève du Collège libre, ne sut jamais forfaire à l'honneur.

« M. Ernest Judet vient de rappeler, dans l'*Eclair*, le rôle joué par le général Peigné dans l'*épuration* de l'armée ; il cite les paroles extraordinaires prononcées par l'ami de Vadécard, le 9 août 1904, devant les chefs de corps et de services des troupes de Poitiers, convoqués par lui à l'Hôtel de Ville, pour « une recommandation à leur faire ».

« Devant tous ses subordonnés réunis, le général

Peigné débute par une diatribe violente contre tous les corps d'officiers dont il accuse le *mauvais esprit*. « Il ne faut pas seulement, dit le général, faire régulièrement son service, il faut encore s'interdire tout acte, toute fréquentation hostiles au gouvernement qui nous paie ; c'est pour avoir oublié cela que les cinq officiers qui viennent d'être arrêtés ont été frappés. Cette mesure a été prise sur mon initiative. Je tiens à le dire devant vous : car il faut que vous sachiez à qui vous avez affaire. »

« L'indignation et le dégoût se manifestèrent sur le visage des auditeurs, et le colonel Baugillot, du 125e d'infanterie, demanda avec émotion au général de lui faire connaître en quoi ses officiers avaient été répréhensibles. « Il me semble, ajouta-t-il, qu'il est nécessaire que je sache quelles fautes ont été commises pour que je puisse, dans l'avenir, éviter une surprise pareille à mon corps d'officiers, que je puisse veiller à ce qu'il ne se produise plus d'infractions nouvelles. »

« Le général Peigné s'en tira par une facétie que des égaux en grade, dit M. Judet, n'auraient pas permise, mais qui passa grâce à ses plumes blanches. Le colonel Baugillot le priant respectueusement de préciser le crime des cinq officiers exilés et la cause de leur exil : « Mais vous le savez bien ; tout le monde le sait. »

« A ce moment, le général Kolb, qui était présent, se leva et prononça ces fermes paroles : Je tiens à vous faire remarquer, mon général, qu'en ma qualité de commandant d'armes, je suis responsable de la conduite de la garnison, aussi bien des officiers que de la troupe, et, qu'en l'espèce, je n'ai été ni consulté ni pressenti.

« Vous avez donc, mon général, des informateurs autres que les informateurs hiérarchiques, des informateurs qui agissent dans l'ombre, et c'est sur ces informations non contrôlées que vous prenez vos décisions, que vous lancez vos plaintes sans avoir pris l'avis des chefs hiérarchiques.

« J'ai quarante-deux ans de services et c'est la première fois que je vois un chef opérer ainsi ; mais je dois dégager ma responsabilité et je le fais devant tous ces messieurs.

« J'ai à me plaindre du préfet qui m'avait promis, alors que je prenais les fonctions de commandant d'armes, de me tenir au courant de toutes les menées délictueuses qui arriveraient à sa connaissance. Depuis quinze mois que je suis en fonctions, j'attends encore la première communication. Il est vrai que pour ce républicain libertaire et égalitaire, moi, général de brigade, je suis trop peu de chose ; sa dignité ne lui permet pas de descendre jusqu'à moi ; il préfère correspondre directement avec

vous. Et pourtant je me suis toujours conformé au second paragraphe de l'article 16 du règlement du 4 octobre 1891 sur le service des places et villes de garnison : cela a été en pure perte.

« En la circonstance, ce n'est pas moi qui ai tenu rigueur à l'autorité civile ; c'est bien cette dernière qui m'a mis en quarantaine.

« J'ai été traité par elle comme par vous, mon général, non seulement de quantité négligeable, mais de personnalité suspecte, moi, un vieux républicain de l'époque où vous serviez dans la garde impériale. »

« Et le général Kolb se rassit...

« Veut-on savoir ce que trouva à répondre le général Peigné ? — Vous auriez dû me dire tout cela en particulier. »

« M. Judet demande, en terminant cet article, au président du conseil, si un commandant de corps qui s'est déshonoré, *disqualifié* à ce point, « peut être retiré de l'inactivité et reprendre une place, même infime, dans l'armée française. »

Sur les traces de Didio et de Kolb [1]) marchait

[1]) Un autre de nos camarades, plus jeune que ces deux glorieux aînés et élève du Collège en 1865-67, figure dans la dernière promotion de généraux, Louis Franchet d'Esperey. Nous l'avons appris trop tard pour pouvoir insérer dans ce livre son portrait et ses états de

d'un pas égal leur camarade de collège et de Saint-Cyr, Eugène Hirn, lorsqu'il fut emporté par une mort subite, le 14 septembre 1900, à Verdun, âgé seulement de 55 ans. Pendant la guerre, il s'était distingué dans plusieurs rencontres. Il était lieutenant-colonel au 150e d'infanterie, commandant le 3e groupe des bataillons de forteresse de Verdun, officier de la Légion d'honneur et en passe d'arriver aux plumes blanches comme ses camarades, lorsqu'il mourut.

On peut en dire autant du capitaine Henri Sandherr, de Colmar. Frère cadet du colonel Conrad Sandherr, le glorieux soldat qui eut le courage de dévoiler la conspiration judéo-franc-maçonne, notre camarade Henri avait étudié le droit et comptait faire sa carrière dans la magistrature, lorsque la guerre éclata. Il s'engagea aussitôt, prit part, en qualité de capitaine des mobiles du Haut-Rhin, à de nombreux combats, notamment à celui de Beaune-la-Rolande où il fut blessé et, pour sa belle conduite, décoré de la Légion d'honneur. Incorporé ensuite dans les régiments de Bourbaki, il fut fait prisonnier et

service. Nous ne pouvons plus qu'ajouter ici en note une phrase d'une lettre qu'il nous écrivait récemment : « J'ai conservé le meilleur souvenir de Colmar où j'ai fait mes classes de huitième, septième et sixième et où je ne désespère de retourner un jour : Dieu fait ce qu'il veut et avec les Français on peut s'attendre à tout. »

interné en Suisse. Après la guerre, il entra dans la légion étrangère et était arrivé au grade de capitaine, lorsqu'il mourut prématurément. Il avait épousé la fille de Gustave Zédé, l'inventeur du Gymnote, nièce du général et de l'amiral de ce nom.

Notre camarade le colonel César Verlynde était, lui aussi, appelé au plus brillant avenir, lorsqu'il fut emporté, tout récemment, le 15 février dernier, par la maladie : déjà très souffrant, il avait voulu quand même présenter aux recrues l'emblème de la patrie et avait à cette occasion prononcé de patriotiques encouragements. Il est donc aussi tombé au champ d'honneur. On lira avec émotion l'un des discours prononcés sur sa tombe, par le général Holtz.

« Mon Général,

« Messieurs,

« Nous venons d'entendre justement glorifier une existence tout entière consacrée au pays et on a rappelé les étapes de la belle carrière, trop tôt arrêtée, hélas ! qui fut celle du colonel Verlynde.

« Dans la douleur qui nous étreint, il sera réconfortant pour nos cœurs de parler des mérites de celui qui nous est si cruellement ravi, de retracer ses vertus et de faire ressortir son beau caractère.

« Les circonstances firent que Verlynde se révéla de bonne heure. Il n'était encore qu'un enfant quand éclata la guerre de 1870. En vacances dans son pays d'adoption, notre belle et chère Alsace, il se mêle, aux premiers bruits de guerre, à des partisans qui entreprennent sur la rive droite du Rhin un téméraire et heureux coup de main. Vous le reconnaissez-là, Messieurs ! Il s'engage ensuite dans la compagnie franche de Colmar et fait avec elle la campagne de l'Est, gagnant sur le champ de bataille les premiers grades et les galons de lieutenant auxiliaire. Il pouvait, comme d'autres, faire confirmer ce titre en entrant directement à Saint-Cyr. Il préféra suivre la voie normale et regagna modestement les bancs du Prytanée en tenue de lieutenant.

« A Saint-Cyr et plus tard à l'Ecole de guerre, il se fait remarquer autant par son intelligence que par l'énergie de son caractère, montrant de remarquables aptitudes militaires.

« Nous le voyons ensuite, dans cette ville de Sedan, à l'Etat-Major de la 4e division de cavalerie, où l'on conserve précieusement des travaux de lui qui témoignent de son ardent et vigilant patriotisme.

« Commandant du 5e bataillon de chasseurs, il donne sa mesure comme chef de corps.

« Nommé colonel, il brigue un commandement

dans l'Est et obtient d'être placé à la tête du 147e. Nul mieux que lui n'était qualifié pour ce poste de choix. Il y déploie la plus louable activité, son action embrassant tous les services, dont il perfectionne le fonctionnement. Il dirige avec autorité et succès l'instruction des cadres ; la condition du soldat est surtout l'objet de son attention et de ses soins : il améliore le casernement et crée des coopératives, où le soldat trouve aux prix les plus modiques des aliments et des vêtements, tout en réalisant des réserves qui seront employées à la création de bibliothèques, à l'achat de livrets de caisse d'épargne. Il rend plus intéressants et plus profitables les exercices en s'entendant avec ses camarades de la cavalerie pour que les deux armes opèrent habituellement en liaison. Avec lui, l'esprit de camaraderie se développe, la discipline est plus forte, les punitions diminuent. — Que de résultats obtenus en un an à peine !

« Son cœur généreux et ses vertus militaires lui eurent vite gagné l'affection et le dévouement de ses subordonnés ; de même que son caractère, d'une droiture absolue, d'une fermeté rigoureuse inspirait à tous la plus grande confiance. Dans cette ville, où il comptait de nombreux amis, son nom est populaire.

« Le colonel Verlynde s'était voué corps et âme

à sa tâche ; il savait communiquer sa passion et son ardeur à ceux qu'il avait charge de conduire.

« Sans souci de sa peine et de ses forces, il comptait avec trop de témérité sur cette robuste constitution que nous admirions en même temps que la belle prestance et la mâle physionomie de ce valeureux soldat.

« Un mal implacable s'attaqua à cette nature d'élite. Le colonel Verlynde était alité depuis deux jours, quand eut lieu la revue des décorations de janvier. Ce jour-là, son chef direct devait recevoir la croix d'officier, distinction pour laquelle il était lui-même proposé, et un de ses capitaines devait être fait chevalier. Notre camarade voulut à toute force assister à cette cérémonie et en rehausser l'éclat par la présentation du drapeau aux jeunes soldats. Ceux-ci garderont dans leur cœur les paroles qu'il leur adressa alors en face du monument consacré par cette ville à la défense nationale.

« Mais le mal qui le minait devait bientôt le terrasser et c'en est fait aujourd'hui ! Il ne reste plus de tant de qualités et de vertus militaires qu'un souvenir que nous garderons pieusement dans nos cœurs et un bel exemple que tous, jeunes officiers, vous aurez la légitime ambition de suivre.

. . . .

« Cher colonel Verlynde, quand, tout à l'heure, votre beau régiment défilera pour la dernière fois devant vous au son de la marche guerrière que vous avez composée pour lui, nos cœurs battront plus fort en vous revoyant par la pensée dans votre belle attitude, le regard brillant d'un noble orgueil et aussi d'espérance.

« Vous, qui fûtes un camarade loyal et dévoué, un chef de si grande valeur,

« Au nom de tous vos compagnons d'armes,

« Au nom de l'Armée, je vous salue en vous adressant un dernier adieu ».

Sans prétendre être prophète, ne peut-on pas prédire les étoiles à plusieurs autres de nos camarades de cette époque : Robert Bourgeois, colonel, officier de la Légion d'honneur, connu par ses expéditions scientifiques à Madagascar et à l'Equateur et actuellement chef du service géodésique de l'armée; le colonel Jules Fritsch, actuellement au feu à Casabianca, où les vœux et les prières de tous ses camarades l'accompagnent; son frère Justin, commandant à Toul; Félix Martin, neveu de M. le directeur, et Paul Brunck, les deux lieutenants-colonels; Georges Wimpfen, chef d'escadron, et le chef de bataillon Paul Petit-Gérard.

A une place d'honneur a encore droit Edgard Bosch, contrôleur général de l'armée au ministère de la guerre : ce qui, si je suis bien informé, équivaut au grade de général de division.

Mentionnons encore les commandants ou capitaines Grieshammer (aussi une victime de Vadécard), Louis Gentil, etc., etc., sans oublier les capitaines G. Bernanos, décédé en 1901, Victor Michels, mort en 1903, et le lieutenant Charles Martin, aussi neveu du directeur, mort au Tonkin en 1904.

A l'Ecole navale, la chose se comprend, n'entrèrent que peu de nos camarades : ce sont Louis Kœnig, de Colmar, actuellement à la tête du service des bateaux de la Seine ; Pierre de Keravel, de Paris ; Gustave de Bury, de Sierentz, mort enseigne de vaisseau en 1883 ; Paul Vivier, de Lunéville. Ce dernier, bachelier ès-sciences du Collège en 1863, alla ensuite à Strasbourg faire ses mathématiques spéciales. Il eut le premier prix au concours général des lycées de France et le n° 1 à son entrée à l'Ecole polytechnique. « Lui aussi fut un vaillant, en Océanie, au Tonkin, à Madagascar. Comme Zuber (dont il sera question plus bas), il devait être terrassé par la maladie loin de la mère-patrie. Paul Vivier était capitaine de frégate, second de l'amiral Bienaimé quand, le

26 décembre 1893, il succomba à l'hôpital de Diego-Suarez. » (*Souvenirs d'Alsace*, d'A. Trombert, p. 97.)

Un sort analogue fut celui de Joseph Pillot, de Mulhouse. Officier de la Légion d'honneur, capitaine de vaisseau, il était sur le point de devenir amiral, quand il mourut également à l'hôpital, le 30 mars 1897, à Saïgon où il commandait le croiseur *Isly*. Voici comment le *Journal de Colmar* de l'ami Wetterlé, du 27 juin 1897, termine l'article consacré à Joseph Pillot :

« Le commandant Pillot était un vaillant chrétien, comme un brave marin. L'aumônier de l'hôpital de Saïgon raconte, dans une lettre datée du 19 mai, la mort courageuse et édifiante de l'officier. « Pendant le séjour que le commandant fit à l'hôpital, je lui disais un jour : « Commandant, vous auriez dû entrer ici de suite, vous eussiez ainsi évité les fatigues de ce voyage au Tonkin, qui vous a mis dans l'état où nous vous voyons. » Voici ce qu'il me répondit en me regardant bien en face et avec un bon sourire sur les lèvres : « Est-ce à moi à vous apprendre à vous, missionnaire en Cochinchine, ce que c'est que le devoir ? » Le commandant reçut plusieurs fois, à sa demande, les secours de la religion. Pas un instant il ne cessa de se montrer courageux et résigné.

Citons encore de lui cette parole à la sœur qui lui parlait de ses enfants : « Me plaindre, me laisser envahir par des appréhensions pour l'avenir de mes enfants, ce serait manquer de confiance en Dieu. Dieu mérite mieux que cela de nous ».

« Ces sentiments honorent grandement celui que Dieu a rappelé à Lui avant l'heure ; mais ils font également honneur aux maîtres qui ont su former cette âme de chrétien et de soldat. A ceux d'entre eux qui vivent encore dans une retraite bien méritée, des éloges, comme ceux qu'a mérités le commandant Pillot, doivent rassurer l'âme et donner un sentiment de légitime orgueil. »

Parmi les lettres de consolation qui furent adressées à la famille du commandant Pillot, il faut citer quelques mots d'une lettre de M. Doumer, à ce moment gouverneur général des possessions françaises en Indo-Chine. Voici ce qu'il écrivait de Saïgon, le 30 novembre 1897, à notre camarade René Pillot :

« Je connaissais monsieur votre frère par la grande réputation qu'il avait acquise dans la marine nationale, et il m'a été donné de faire avec lui sa dernière traversée. J'ai pu apprécier, dans ces quelques jours de vie commune, avec la valeur du marin, le courage et le brave caractère de l'homme. C'était un de ces serviteurs de notre

France comme on voudrait lui en voir beaucoup. Mon patriotisme m'aurait fait regretter amèrement sa perte, même si les liens de sympathie qui nous avaient promptement unis n'avaient ajouté à cela une véritable douleur personnelle. »

Il faut enfin rapporter ici ce que raconte de ce véritable héros que fut Joseph Pillot le même M. Doumer, dans ses *Souvenirs d'Indo-Chine*. C'est une page un peu longue, mais elle est pleine de patriotiques leçons et mérite d'être connue de tous les élèves du Collège libre.

« Le commandant Pillot était le prototype du vieil officier de marine, bon et simple, énergique et courageux, en ayant donné des preuves répétées. Sur cette côte de l'Annam... il avait eu à agir quelque trente années plus tôt, et l'avait fait dans des conditions d'un héroïsme fou. On en conte l'histoire avec force détails dans le pays ; elle se résume à ceci :

« Des chrétiens protégés français avaient été molestés, quelques-uns d'entre eux massacrés, sur un point de la côte. On donna au commandant Pillot, alors simple enseigne de vaisseau, l'ordre de débarquer avec cinq ou six fusiliers du bord et d'aller porter une réclamation des plus vives et une demande de réparation au mandarin de la province.

« Voilà la petite troupe à terre, qui s'enfonce dans l'intérieur, allant vers la résidence mandarinale. Grand émoi dans la population; on court à la ville prévenir de l'invasion, si bien qu'en arrivant, les Français trouvent une foule hostile. Le commandant demande à parler au mandarin. Celui-ci est à son « Yamen », dans la citadelle, une jolie petite citadelle à la Vauban; il n'y laisse pénétrer personne et ne veut pas se déranger. La citadelle se dresse non loin du lieu où les pourparlers sont engagés; elle est fermée et ses murs sont couronnés de soldats rouges. Le commandant doit porter sa réclamation au mandarin; il a ordre de voir le mandarin qui ne veut pas venir... il ira le chercher. Et les six hommes se mettent en marche vers la forteresse! La population est prise de peur et s'enfuit en poussant des cris. Une émotion se manifeste dans la garnison de la citadelle. On voit les soldats aux casaques rouges courir, brandir des armes; la porte est barricadée. A quelque cinquante mètres des murs, un bruit formidable éclate; toutes les vieilles armes de la garnison ont fait feu à la fois. Les canons sans affût, qui reposent sur la terre et ne peuvent faire de mal qu'à ceux qui s'en servent, les gros fusils chinois de rempart que trois hommes manient et qui lancent sans force des balles grosses comme

des boulets, de vieux fusils tenus par des soldats que leur bruit effraie et que la force du recul renverse, tout a donné avec ensemble et avec une précision égale. La charge des canons est tombée au pied de la muraille ; les balles ont passé très loin au dessus de la tête des marins. Devant une pareille démonstration, sinon devant son résultat, une prudente sagesse conseillait de se retirer, de battre en retraite vers le rivage où l'embarcation attendait. Mais alors, c'était un échec ; la mission donnée n'aurait donc pas été remplie et l'insulte qui venait d'être faite, la tentative de massacre que la maladresse des soldats du mandarin avait seule empêchée de réussir, resterait impunie ? Non pas ! C'était la guerre. Eh bien ! on ferait la guerre. En avant ! Les marins ripostent par deux ou trois décharges de leurs fusils qui font moins de bruit, mais plus de besogne que la pétarade de la citadelle ; puis, baïonnette au canon et au pas gymnastique, ils s'élancent sur la porte fermée. Les coups de fusil isolés qui partaient du rempart ne pouvaient plus les atteindre et ils frappaient à coups de crosse contre la massive clôture, essayaient de préparer un pétard pour la disjoindre, avec la poudre des cartouches, sur les indications de leur jeune officier. A l'intérieur la frayeur était grande, les remparts étaient dégarnis ;

que se passait-il ? on devait préparer quelque chose. Quoi ? Le commandant Pillot se tenait sur ses gardes et combinait des plans savants d'attaque de vive force, après qu'il aurait défilé ses hommes pour laisser passer la trombe qui allait certainement venir. Tout à coup des cris se firent entendre de l'intérieur, tout proches de la porte : — Toï ! toï !

« C'étaient les seuls mots que les marins comprenaient; ils signifiaient : *Arrêtez ! arrêtez !* on demandait à parlementer. Par malheur l'interprète, un Annamite de Saïgon, avait disparu dans la bagarre. N'ayant rien à faire quand les fusils parlaient, leur langage se comprenant sans interprète, il avait laissé les marins seuls courir à l'assaut de la citadelle. Mais il suivait les péripéties de l'action derrière un tombeau monumental qui le protégeait. Il comprit qu'on en arrivait aux discussions plus pacifiques et que son rôle reprenait; il accourut. Les voix se faisaient toujours entendre à travers la porte. Il les amena à ne pas parler toutes ensemble et réussit à comprendre ce qu'on voulait. Le mandarin faisait dire qu'il n'avait aucun mauvais dessein contre les Français, qu'il y avait eu erreur, malentendu, et qu'il était prêt à recevoir le commandant et son escorte, s'ils étaient animés d'intentions pacifiques.

M. Pillot fit répondre qu'ils n'en avaient jamais eu d'autres, qu'on avait tiré sur eux de la citadelle, qu'on les avait traités en ennemis et qu'ils étaient prêts à tirer vengeance de l'agression : Mais que, si le mandarin en venait à de meilleurs sentiments, s'il était disposé à faire amende honorable, les Français généreux pardonneraient, oublieraient.

« On lui promit tout ce qu'il voulut; il fit remettre les baïonnettes au fourreau et la porte s'ouvrit. Le jeune enseigne, sabre au clair, l'interprète à ses côtés, ses cinq hommes derrière lui, le fusil sur l'épaule, pénétra dans la citadelle, salué bien bas par les secrétaires et les chefs des soldats avec lesquels les pourparlers s'étaient engagés. Il passa au milieu de deux ou trois cents hommes qui n'avaient de militaire que leur casaque, mais auxquels il aurait suffi de se rapprocher pour écraser la petite troupe française devant laquelle ils avaient capitulé.

« Le mandarin fut aimable, offrit du thé à l'officier, ne voulut rien savoir de ce qui s'était passé aux portes de la citadelle « malgré lui », affirmant que ses petits mandarinaux militaires étaient des barbares qui ne comprenaient rien et étaient toujours disposés à aller aux coups. Bien que l'événement n'ait pas prouvé qu'ils aimassent

à se battre ni beaucoup ni longtemps, le commandant Pillot accepta l'explication ; il ne fut plus parlé que de la réclamation dont il était chargé, on lui concéda aisément tout ce qu'il voulut, avec les garanties qu'il exigea ; des papiers couverts de caractères, signés du mandarin et des scribes, revêtus de nombreux cachets, lui furent remis : ils donnaient aux protégés de la France satisfaction pour le présent, avec des promesses solennelles pour l'avenir.

« L'expédition avait donc pleinement réussi. C'était une de ces actions épiques, destinées à rester ignorées, comme les marins et les soldats coloniaux en accomplissent par centaines. Il faudrait pouvoir les tirer toutes de l'oubli et les raconter en détail, autrement que je ne le fais ici en quelques lignes pour celle dont le commandant Pillot fut le héros. On y verrait que la bravoure, la furia qui ont fait le renom de nos pères, qui ont permis à notre race de vivre et de se développer sur cette terre de Gaule, objet de tant d'envies et de convoitises, ne sont pas mortes en nous. La constatation est rassurante : elle vient en étayer heureusement d'autres semblables faites ailleurs : du jour, en effet, où les fils de France cesseraient d'être de vaillants soldats, ils pourraient s'attendre à voir leur pays rayé de la carte du monde.... »

Ajoutons quelques lignes, extraites du même ouvrage, sur la mort du commandant Pillot : elles complètent bien ce qu'on a lu plus haut.

« La France, la marine française sont les dieux terrestres du commandant Pillot : de tout le reste il parle sans passion. Ses enfants, qu'il aime tendrement, seront de braves gens comme lui, il en est sûr ; il sait aussi qu'ils ont, dans sa famille, appui et affection. Il va les quitter, non sans regrets, mais sans inquiétudes et sans pleurs. Car il est frappé à mort par la maladie, et il voit venir la fin avec sérénité. Il aimerait mourir, faute d'un boulet ennemi pour l'emporter, sur son bateau, exerçant son commandement. Et ce qu'il ne dit que dans les heures d'épanchement intime, c'est que la mort lui est douce, car il entrevoit, par delà le détroit à franchir, — et il le franchira sans hésitation, il en a tant franchis, de plus difficiles, dans sa vie de marin ! — il aperçoit un cher visage qui l'accueille et qui lui sourit. Sa femme qu'il aimait et qui l'aimait, est morte. Depuis longtemps déjà elle l'attend ; il va la rejoindre. Il est chrétien ; il a la foi ; quand il quittera ce monde ce sera l'heure bénie de la réunion. Elle était une sainte femme ; il est un honnête homme qui a toujours fait son devoir, qui a bien servi son pays ; le Ciel ne

peut manquer de les rassembler. Le commandant a l'entière sécurité du croyant.

« Quels que soient les motifs qui donnent la pleine possession de soi, la parfaite tranquillité de la conscience, ce n'est que dans les âmes hautes, les caractères fortement trempés, qu'on trouve ce courage dans la souffrance, ce calme souriant devant la mort, dont j'ai eu pendant quelques jours le spectacle sur l'*Isly*.

« La traversée qu'il me fit faire sur son bateau fut la dernière du commandant Pillot. Il me ramena du Tonkin en Annam et rentra à Saïgon où on dut le débarquer. Je revins moi-même à temps pour le voir à l'hôpital, où il achevait de mourir. On lui dit mon nom ; il ouvrit les yeux, eut son bon sourire que je lui avais vu souvent à bord et me dit avec un accent de reconnaissance et presque de reproche :

« — Oh ! vous êtes venu...

« Je gardai un moment ses mains dans les miennes ; ses yeux se fermèrent. Je le quittai pour le laisser sommeiller. Le lendemain, il était haletant ; ses yeux s'ouvraient par moments, mais ne voyaient plus personne. Il s'éteignit doucement, dans la nuit. Le lendemain, nous l'enterrions dans le cimetière de Saïgon, où tant de braves gens, tant de serviteurs du pays dorment leur dernier

sommeil, frappés sur ce champ de bataille colonial meurtrier entre tous. Le commandant Pillot était à sa place au milieu d'eux : il y pouvait reposer en paix, ayant accompli sa tâche en ce monde, ayant aimé la France de toutes les forces de son être, l'ayant noblement servie jusqu'à son dernier soupir [1]). »

* * *

Des magistrats (un conseiller à la cour de cassation, s. v. plaît! le camarade J. Maillet), des avocats, des notaires, des percepteurs, des médecins, des pharmaciens, des industriels, etc., etc., sortirent en masse du Collège pendant cette seconde période de son existence. Pour ne parler que des morts, signalons Armand Heisser, Césaire Zuber, Alphonse Lejeune, Pierre Merklen.

Le premier, né à Colmar en 1848, était entré au Collège en 1858 et s'y était tout de suite distingué par des aptitudes remarquables autant pour les sciences que pour les belles-lettres. Lorsqu'il eut brillamment terminé ses études, son père, sur le conseil d'amis qui avaient été frappés de la facilité de parole du collégien et de l'aisance avec laquelle il savait discuter, le destina au

1) *L'Indo-Chine française. Souvenirs*, par Paul Doumer.

barreau et l'envoya à Nancy pour y faire son droit. Reçu licencié en 1868 — il avait été plusieurs fois lauréat de la Faculté, — A. Heisser revint à Colmar et se fit aussitôt inscrire au tableau. Tout en plaidant fréquemment, en s'occupant avec ses amis du Collège libre de la fondation de notre Association, A. Heisser préparait encore sa thèse de doctorat qu'il soutint en 1870 et songeait à la licence ès-lettres, lorsqu'éclata la guerre franco-allemande qui le força à renoncer à son projet. Dès lors il ne s'occupa plus que de soigner les intérêts et de défendre la cause de ses concitoyens annexés. Marié et père de famille, il jouissait paisiblement de la belle situation que son travail et ses talents lui avaient acquise, lorsqu'il fut atteint par la maladie qui devait avoir si vite raison de sa robuste constitution. Il mourut à Cannes, le 12 janvier 1878. Quelques jours auparavant, il avait envoyé à Lachapelle, à ses anciens maîtres de Colmar, un petit bouquet de fleurs qu'il était allé cueillir sur la tombe de son ancien directeur, M. Martin [1]).

Césaire Zuber était né à Bruebach, près Mulhouse, le 15 mai 1847, et appartenait à « cette forte race du Sundgau où l'énergie de l'intelligence

[1]) *Sixième Bulletin de l'Association amicale,* 1886, p. 89.

ne le cède en rien à celle du corps [1] ». Il entra au Collège en 1859 et, tout de suite, nos maîtres, frappés de la maturité extraordinairement précoce de son jugement, prédirent la belle carrière qu'il devait parcourir, mais qui fut malheureusement si courte. En 1865 il commença ses études de médecine militaire à Strasbourg, d'où il passa au Val-de-Grâce, en sortit le premier de la promotion comme il y était entré. Envoyé à Metz au début de la guerre, il y passa le temps du siège, y demeura après la capitulation pour soigner encore les malades et les blessés; puis, séduit par l'idée de mieux servir ses compatriotes, entra dans la 2e légion d'Alsace-Lorraine. Mais bientôt survint l'armistice, la paix et, hélas! l'annexion. Zuber, décoré à 23 ans, fut attaché à divers hôpitaux militaires, avançant toujours en grade et finissant par devenir professeur agrégé au Val-de-Grâce où son enseignement eut le plus vif succès « grâce à la netteté de ses idées et à la clarté de son exposition ». Attaché au service de santé du ministère de la guerre, il veut ensuite à ces travaux théoriques joindre la pratique et obtient de partir pour le Tonkin, où il prend part à l'expédition de

[1] *Septième Bulletin*, 1891, p. 69. Ici, comme pour Heisser et les suivants, nous ne faisons que résumer brièvement les notices publiées dans les bulletins de notre Association.

Lang-Son, est nommé médecin en chef de l'hôpital d'Haï-Phong, officier de la Légion d'honneur, et arrive en quelque sorte, n'ayant que 38 ans, « au comble des honneurs et de la gloire ». « Jamais, termine la notice que je ne fais qu'abréger, jamais médecin militaire n'a eu une aussi rapide carrière. Son ambition est satisfaite au-delà de toute espérance : il a, comme il le dit lui-même, le pied à l'étrier et le plus bel avenir lui est assuré désormais... Dès maintenant, ses collègues de l'armée, appréciateurs unanimes de son mérite, le désignent comme le futur directeur au ministère, plus tard comme le chef suprême du service de santé... La fin de son séjour colonial approche, il se réjouit de revoir ses amis, l'Alsace, il brûle de serrer dans ses bras ses vieux parents dont il est la joie et l'orgueil... C'est le moment que la mort choisit pour l'enlever! Lui qui avait bravé impunément les balles prussiennes à Metz, chinoises à Lang-Son, la peste à Astrakan, le choléra à Haï-Phong, succombe enfin à un accès foudroyant de fièvre pernicieuse; il meurt doublement en soldat : en médecin soldat de la patrie, soldat de l'humanité. »

Moins brillante fut la carrière d'Alphonse Lejeune, bien que l'annaliste du Collège puisse la citer également avec fierté. Il était directeur de l'Ecole supérieure de commerce de Marseille

depuis une vingtaine d'années, lorsqu'il mourut en février 1900 des suites de l'influenza. Pendant la guerre il avait bravement fait son devoir de bon Français dans les rangs de l'armée de l'Est [1]).

Pierre Merklen était l'un des médecins les plus justement estimés de la capitale, lorsqu'une mort prématurée l'a enlevé à l'affection des siens et à la nôtre. Le dernier *Bulletin* de l'Association a reproduit un bel article nécrologique sur lui, extrait d'un journal médical de Paris. Nous y renvoyons nos lecteurs et n'en détachons qu'une page sur la carrière médicale de cet excellent ami.

« Merklen fut nommé médecin de l'hôpital Saint-Antoine, le 1er janvier 1890. Il avait songé tout d'abord à se spécialiser dans la dermatologie, mais il se rendit compte qu'il n'arriverait que tardivement à l'hôpital Saint-Louis et il se consacra résolument et sans arrière-pensée au service de médecine générale qui lui incombait. Le 1er janvier 1895, il passait à l'hôpital Laënnec, et c'est à partir de ce moment qu'il s'adonna tout particulièrement à l'étude des maladies du cœur et des vaisseaux, sur lesquelles il a publié de très nombreux et excellents travaux.

« Depuis qu'il était à la tête d'un service d'hôpital,

[1]) *Douzième Bulletin de l'Association*, 1901. pages 9-11.

Merklen ne laissait passer aucune observation intéressante sans la recueillir avec soin. C'est ainsi qu'il réunit cette ample moisson de documents dont il a si généreusement enrichi nos bulletins. Il commençait à rassembler ces éléments épars pour écrire un important ouvrage sur les maladies du cœur, œuvre longtemps mûrie et préparée... La mort est venue interrompre ce travail, mais il est permis d'espérer que ses élèves pourront utiliser les nombreuses notes qu'il a laissées et publier prochainement l'ouvrage qu'il avait entrepris, dont on peut déjà pressentir l'orientation générale.

« Merklen avait l'esprit très large, et personne n'acceptait plus facilement que lui la contradiction, tenant le plus grand compte des objections qui lui étaient présentées. Il ne se faisait pas prier pour revenir sur un diagnostic ou même pour modifier une doctrine qu'il croyait juste, dès qu'un argument décisif avait ébranlé sa conviction...

« Il était avant tout un clinicien sûr, expérimenté, dont l'autorité était justement reconnue. Il faisait sa visite avec un soin minutieux, examinait tous les malades avec la plus scrupuleuse attention et ne manquait pas d'initier lui-même les élèves aux moindres détails de l'observation clinique. Aussi son service était-il très recherché par les étudiants laborieux qui trouvaient à la fois auprès

de lui un maître expérimenté et un véritable éducateur.

« Malgré une certaine froideur, que pouvait seule dissiper une longue fréquentation, son caractère franc et loyal, sa parfaite probité scientifique, son sentiment élevé du devoir impressionnaient vivement ses élèves et leur inspiraient autant d'affection que de respect. Ces mêmes qualités étaient appréciées de tous ceux qui connaissaient Merklen, et les regrets unanimes qui ont accompagné sa mort ne s'adressaient pas seulement au savant consciencieux, au médecin expérimenté, mais à l'homme dont la droiture, la dignité attiraient l'estime et la sympathie.

« Merklen jouissait modestement de ses succès et ne briguait ni les titres, ni les distinctions qui lui étaient dus. Comme il avait mérité la décoration depuis longtemps, elle ne lui fut décernée qu'en 1900, alors qu'il était, depuis seize ans, médecin des hôpitaux. Il avait fait acte de candidature à l'Académie de médecine, et il attendait sans impatience que les suffrages de ses Maîtres et de ses amis lui en ouvrissent les portes.

« Sa vie était simple, entièrement consacrée au travail, exempte de toute agitation, de toute ambition. De pénibles deuils vinrent l'attrister: la perte d'un de ses frères, celle de son ami

Brun, qu'il avait soigné avec une touchante sollicitude.

« Au commencement de 1904, sa santé commença à être sérieusement ébranlée : des troubles digestifs, des accidents nerveux, caractérisés surtout par des phénomènes de dépression, l'obligèrent à cesser tout travail pendant plusieurs mois. Comme la plupart des médecins, il se soigna mal ; souffrant avant tout de l'inaction à laquelle il était condamné, il profitait des moindres accalmies pour reprendre ses consultations et ses visites. De rechute en rechute le mal s'aggrava : un repos absolu, une longue cure climatérique semblaient avoir rétabli l'équilibre dans son organisme. Il recommença à travailler avec précaution... Malgré son teint pâle et sa voix affaiblie, il paraissait en bonne voie de guérison. Une saison thermale suivie d'un séjour qu'il fit en Bretagne avec sa famille eurent sur lui les plus heureux effets. Il rentra dans les premiers jours d'octobre à Paris, plein d'espoir, et il put recevoir des clients pendant quelques jours, sans trop de fatigue. Le 10 octobre, il avait fait sa consultation comme d'habitude, lorsqu'il ressentit un violent malaise qui l'immobilisa le lendemain. Il n'en prit nul souci, et ne fit appeler personne auprès de lui. Le 12 octobre, dans la journée, son maître, Besnier, ayant appris par hasard

qu'il était souffrant, vint prendre de ses nouvelles et fut effrayé de sa pâleur livide, de l'aspect décourageant de sa physionomie; il se hâta de réclamer des secours: Gasne, Chauffard accoururent; ils prodiguèrent en vain leurs soins pendant quelques heures; ils ne purent qu'assister aux derniers moments de Merklen. Il s'éteignit dans la première moitié de la nuit, sans avoir eu un seul instant conscience de son état [1]). »

Enfin ajoutons à cette glorieuse liste la mention spéciale de quelques-uns de nos camarades, qui, à des titres divers, jouissent dans le monde d'une légitime notoriété: Jules Bourgeois, un des vice-présidents de notre Association, que ses découvertes scientifiques ont porté, il y a quelques années, à la présidence de la *Société entomologique de France;* Gaston Romazzotti, de Saint-Apollinaire, ingénieur en chef de la marine, le constructeur si connu de nos sous-marins; Paul Kauffmann, le dessinateur si apprécié des principaux journaux illustrés de France, et qui a bien voulu exécuter pour ce volume sa belle couverture, comme on l'a déjà dit; Martin Feuerstein, de Barr, professeur de peinture à l'Académie de Munich, et notre cher

[1]) Dr Siredey. (*Bulletin médical* du 5 janvier 1907.)

sculpteur colmarien Théophile Klem [1]). Tous, grâces à Dieu, encore bien vivants; ce dont nous les félicitons, mais qui nous empêche de les louer comme ils le mériteraient.

[1]) Les deux jolis encadrements qui entourent les portraits des anciens élèves (pages 49 et 99) ont été exécutés sous la direction de notre camarade Klem par un de ses employés.

Sur la carrière de M. Feuerstein on trouvera quelques renseignements dans la brochure de J. Poppe, *Der hl. Kreuzweg nach den Kompositionen von M. Feuerstein* (Einsiedlen, Benziger, 1899), et le livre de M. Trombert que nous avons cité contient quelques pages charmantes sur Th. Klem.

CHAPITRE IV

La pleine prospérité du Collège libre. — Petits événements des années 1858 à 1870. — Les distributions des prix. — Construction de nouveaux bâtiments.

Les douze années dont nous allons rapporter quelques menus faits, d'après la Chronique, furent les années de pleine prospérité du Collège libre : installé au large dans l'ancien couvent des Capucins, surtout après les constructions de 1865, il put y prendre son entier essor, voyant s'accroître sans cesse le nombre des élèves, « s'affermissant, grandissant et prospérant au point de forcer les plus sceptiques au silence d'abord, puis au respect, sinon à l'admiration [1]) ».

* * *

Nous avons déjà parlé de la bénédiction de la chapelle, qui eut lieu le 9 décembre 1858. Sauf encore, le 31 mars suivant, la visite du maréchal Canrobert, point d'événements très notables à signaler cette année [2]) que la distribution termina le 10 août, sous la présidence de Mgr Ræss et

[1]) Expressions du chroniqueur, p. 173.
[2]) Dont les maîtres d'études furent MM. Fix, Walk, Fehner.
M. Cestre enseignait le dessin linéaire et M. Vogt le chant.

avec un discours de M. Rousselin sur l'enseignement chrétien de l'histoire [1]).

* * *

En 1859-60 [2]), ce discours fut fait par M. Umhang « en termes nobles et brillants », dit le chroniqueur, sur l'*autorité dans les maisons d'éducation*. M. Umhang avait encore à ce moment le titre de préfet de discipline : ce sujet lui convenait donc tout à fait. Comme l'a dit excellemment son biographe, il était bien l'homme de ces fonctions délicates, pour lesquelles « il faut une somme de vertus et de qualités qu'il est rare de trouver réunies et que M. Umhang posséda à un degré supérieur [3]) ». Nous y reviendrons plus tard. Disons seulement encore ici que « la réputation de préfet de discipline de M. Umhang était devenue légendaire [4]). Sa physionomie, à de certains moments, revêtait je ne sais quoi de terrible qui terrassait. On n'avait

[1]) Ce discours n'a pas été conservé. Les lauréats de cette année furent, sans parler des Korum, Schœpfer, Jules Dubois, Albert Richard, toujours à la tête de leurs classes, en cinquième J.-B. Grundler, en sixième Henri Comerson et André Burtz, en septième Camille Bergheaud, etc., etc.

[2]) Maîtres d'études MM. Heinrich, Dietrich et Heilmann.

[3]) Cetty, p. 60.

[4]) On raconte, entre autres traits, que la barrette seule de M. Umhang laissée sur le pupitre de la salle d'études suffisait pour y maintenir le bon ordre et le silence. On se disait sans doute que son propriétaire n'était pas loin.

pas envie de recommencer. Ses yeux, son front, ses lèvres, sa figure trahissaient alors l'émotion profonde de son âme blessée [1]). »

La première communion de l'année suivante (1859-60 [2]) fut signalée par un événement insolite : le père d'un des premiers communiants (M. Schneider) accompagnait son fils à la table sainte ; ils venaient l'un et l'autre d'abjurer le protestantisme.

Cette année le Collège libre dut officiellement changer de nom et s'appela désormais *Gymnase catholique*. A cette époque on avait peur du nom même de la liberté. Hélas! aujourd'hui on l'a toujours à la bouche et on jouit encore moins de la chose, et moins que sous aucun despotisme les prétendus amis de la liberté souffrent la liberté des autres. Décidément l'homme est une vilaine bête! Quoi qu'il en soit, et en dépit de la décision impériale de mars 1860, sauf sur les imprimés officiels, le Collège resta le *Collège libre* [3]).

* * *

1) Cetty, ibid., p. 60.

2) Maîtres d'études MM. Ritter, Baur, Burg, Hecht.

M. Meyer avait remplacé M. Lieb comme professeur de violoncelle.

3) A la distribution des prix du 7 août, M. Simonis fit le discours sur *La grandeur de l'homme prouvée par les sciences*. Strasbourg, imprimerie Le Roux, in-8° de 15 pages.

Parmi les élèves le plus souvent couronnés, nous remarquons, outre

A Noël de l'année scolaire suivante (1860-61 [1]), le P. Spitz célébra sa première messe, « assisté par MM. Simonis et Schürrer. M. le directeur fit à cette occasion un beau discours sur la mission du prêtre catholique, et M. Jules Stockhausen chanta un *Ave verum* de la composition de M. Simon [2]) », raconte le chroniqueur, qui est désormais M. Schürrer, M. Jenner ayant quitté le Collège pour devenir jésuite, comme on l'a dit.

Le 20 février, visite de M. Mechler, le vénéré directeur du Grand-Séminaire de Strasbourg. Lorsque, quelques années après, en 1866, M. Mechler termina prématurément sa pieuse vie, notre chroniqueur consigna l'événement dans ce passage que j'aurais été heureux de citer dans ma notice sur cet homme de Dieu [3]) si je l'avais connu plus tôt: « 28 mai. Nous apprenons la mort de M. Mechler, enlevé par une fluxion de poitrine... C'est un saint de moins sur cette terre et un bienheureux de plus au ciel. Il sera enterré à Wuenheim mardi. M. Martin représentera le Collège à ses funérailles. »

ceux que nous avons déjà nommés, Eugène Hirn, Joseph Pillot, Armand Heisser, Jules Bourgeois, Ch. Jeannin, Joseph Heinrich, Paul Aubertin, etc.

[1]) Maîtres d'études MM. Riss, Brettler, Kœnig et Heitzmann.

[2]) *Chronique*, I, p. 95.

[3]) Publiée en 1906 à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance. — M. Mechler était le grand-oncle maternel de notre camarade C. Oberreiner.

Peu de temps après la visite de cet homme de Dieu, le 3 mars, le Collège perdait Sœur Pélagie (née Joséphine Amann, de Dettwiller), la supérieure des Sœurs de la maison, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connue. «Maîtres et élèves, dit M. Schürrer, l'aimaient pour sa bonté inaltérable et la respectaient pour sa douce gravité qui ne se démentait jamais. La maison à laquelle elle a consacré avec un dévouement admirable neuf années d'une vie trop courte (elle mourut à 33 ans!) et dont elle a partagé les épreuves et les joies, perd en elle une mère bien aimée et une sage directrice. Mais elle était mûre pour le ciel: ne lui envions pas son bonheur[1]).»

Un autre deuil du Collège est consigné par le chroniqueur: le 11 août, quelques jours seulement après la distribution des prix[2]) où son nom avait été proclamé comme double bachelier, mourait d'un anthrax un des plus brillants élèves qui aient passé

[1]) *Chronique*, I, p. 96.

[2]) Elle avait eu lieu le 8 août. Le discours d'usage fut de M. Schürrer, sur *L'Importance de l'étude grammaticale.* « Il fut, dit le chroniqueur, livré à l'impression contre l'attente et à l'insu de l'auteur, alors en voyage. » (Dans la *Revue catholique de l'Alsace*, puis en tirage à part, Strasbourg, Le Roux; in-8° de 13 pages.)

Les plus brillants lauréats de cette année furent en rhétorique Alexandre Gilliot, un de nos camarades tombé en 1870 au champ d'honneur; en seconde Victor Hauger, le futur provincial des Rédemptoristes; en troisième Césaire Zuber; en cinquième les deux frères Jeannin; en huitième Angel Ingold.

sur les bancs du Collège, Jules Dubois. La courte notice qui parut dans le *Journal du Haut-Rhin* était, nous apprend M. Schürrer, de la plume de M. le directeur. Nous la reproduisons ici :

« Mercredi dernier, dans l'après-dîner, un cortège immense accompagnait dans les rues de notre ville un cercueil couvert de fleurs blanches. L'élite des habitants rendait ainsi les derniers devoirs à Jules Dubois, fils unique de l'une des plus honorables familles de Colmar. Il n'avait pas 17 ans. C'était un modèle de toutes les vertus. Il venait de terminer au Collège libre son cours d'études secondaires. Deux fois dans cette dernière année il s'était présenté devant la faculté de Strasbourg pour obtenir successivement les diplômes du baccalauréat ès-lettres et du baccalauréat ès-sciences. Les deux fois il avait réussi avec un plein succès. Il allait se préparer pour l'Ecole polytechnique, lorsqu'une de ces maladies terribles, contre lesquelles échoue la science la plus dévouée, est venue le saisir et briser en 15 jours, par un dénoûment fatal, les plus légitimes joies du passé et les plus brillantes espérances de l'avenir. Cette mort subite et cruelle est devenue, par toutes ces circonstances, un deuil public. Aussi toute la ville a-t-elle voulu prouver à M. le président Dubois combien elle prenait part au malheur qui venait de le frapper.

Les maîtres et les condisciples de la jeune victime ont surtout été douloureusement affectés de cette catastrophe. Ils se sont serrés une dernière fois autour de celui qui, durant sa vie, les avait tant édifiés et qu'ils avaient tant aimé ; et sur sa tombe, l'un de ses condisciples [1]), son ancien rival dans ses succès classiques et son plus intime ami, a prononcé un petit éloge funèbre qui a profondément ému toute l'assistance. — Puissent ces marques de sympathique douleur être pour cette digne famille une consolation dans la cruelle épreuve qui vient de la frapper ! »

* * *

1861-62 [2]). Au début de la dixième année d'existence du Collège, l'annaliste a de nouveau à mentionner un décès dans sa chronique : c'est celui de M. Herzog père. « L'industrie perd en lui un de ses plus illustres et de ses plus dignes représentants. Je mentionne ce fait, ajoute M. Schürrer, parce que M. Herzog était un bienfaiteur de la maison : lorsqu'il s'est agi d'acheter la Capucinière, il a compris les généreuses intentions de Mgr Ræss et lui a avancé, presque sans intérêts, la somme de 30,000 francs. »

[1]) Félix Korum.
[2]) Maîtres d'études MM. Hiltenfink, Bernard, Kieffer et Daul.

Derrière le grand bâtiment de droite en entrant, où logeaient la plupart des professeurs, se trouvait, le long de la rue Rapp, un jardin réservé à leur récréation et aménagé en bonne partie en jardin anglais. Au printemps de cette année, un nouvel agrément y est ajouté. Laissons parler le chroniqueur : « Depuis longtemps nous rêvions des lapins pour animer un peu notre jardin. Mais comment les parquer et les loger? Nous avions bien construit une grotte monumentale, véritable construction cyclopéenne! et nous ne pourrions faire une étable à lapins! nous voilà donc encore une fois transformés en maçons, en charpentiers, en couvreurs, etc... Bientôt l'œuvre est achevée et aujourd'hui même (9 avril) a eu lieu, à la grande joie de tous, l'installation de cinq beaux lapins de garenne, qu'on a baptisés des noms de Sarpédon, Aoriste second, Tristan, Cérès et Proserpine. Plus tard sont venus s'y adjoindre Baldelé et Roxane. Je ne dirai pas les motifs qui ont inspiré le choix de ces noms bizarres : ce serait trop long. Je ne dirai pas non plus l'histoire de leur rapide multiplication, ni les accidents divers qui ont plus d'une fois menacé leur existence. Tout cela nous a valu bien des divertissements et nos récréations du jardin ont eu, tout l'été, des charmes inconnus auparavant. Qu'on peut pourtant s'amuser à peu

de frais! Que serait-ce si nous avions le bonheur de voir paraître un beau matin un lapin bleu! Outre les lapins nous avons une tortue... l'inertie à côté de la pétulance! »

Le 23, visite de Mgr Kobès, évêque missionnaire en Sénégambie, accompagné de deux nègres qu'il comptait laisser à Rome pour y faire leurs études théologiques.

La chapelle, déjà ornée depuis l'an dernier de la peinture principale du fond, la prédication de saint André (le patron de Mgr Ræss et du Collège), est enrichie, grâce à la munificence de quelques bienfaiteurs de la maison, de quatre autres scènes de la vie de saint André. Ces peintures furent achevées à la fin de juillet. Voici ce que rapporte notre chroniqueur à ce propos : « MM. Oster père et fils viennent d'achever, après six semaines de travail, les belles peintures murales (sur cire) du chœur de notre chapelle. Je ne veux point apprécier ici l'œuvre de nos artistes si modestes et pourtant si méritants. On pourra critiquer quelques détails de composition et de couleur, désirer pour certaines figures des poses plus accentuées, une expression plus animée; mais l'ensemble de la conception dénote une grande richesse d'imagination et un sentiment religieux très profond, et l'exécution, pour le dessin et le coloris, a dépassé de beaucoup

l'attente de tous ceux qui connaissent les commencements de M. Oster et sa première manière. Né à Strasbourg au sein du protestantisme, d'une pauvre famille de pêcheurs, il fut dans sa jeunesse peintre en bâtiments. Se sentant irrésistiblement appelé à quelque chose de plus grand, sans autre guide que l'instinct de son génie, il quitta, pour être fidèle à sa noble vocation, sa lucrative position et se voua une deuxième fois à la pauvreté. Sans autre maître que lui-même, il devina, puis étudia sans relâche les lois du dessin et l'art des couleurs. Quittant femme et enfants, il alla enfin en Italie, demanda à la contemplation des œuvres des grands maîtres le secret de donner la vie aux conceptions de sa pensée. Dieu devait récompenser tant de saintes aspirations, tant de généreuse ardeur ! L'idéal de l'art, qui n'atteint sa perfection que s'il est illuminé d'un rayon de la beauté infinie, avait fait entrevoir à M. Oster les splendeurs de la religion : il devint catholique et catholique fervent. Depuis, par reconnaissance et par goût, il consacre ses talents et son temps exclusivement à la peinture religieuse [1]). »

Le *Pieux Paroissien*, œuvre de M. Martin et, pour la partie du chant, de M. Simon, paraît

[1]) *Chronique*, I, p. 126.

pendant les grandes vacances[1]). Que de chers et pieux souvenirs ce livre ne nous rappelle-t-il pas à tous!

* * *

Le grand événement de l'année 1862-63[2]), mais qui laissa naturellement les élèves assez indifférents, fut le transfert au diocèse de la propriété du Collège libre, jusqu'alors propriété personnelle de Mgr Ræss, qui peu auparavant avait remboursé au directeur et aux professeurs les avances de fonds qu'ils avaient faites (à deux pour cent!) pour les premières constructions du Collège. Après une assez longue attente, les vœux généreux de Mgr Ræss furent accomplis et la donation au diocèse autorisée par décret impérial.

1862 fut, on s'en souvient, l'année de la dernière insurrection de la malheureuse Pologne, si cruellement réprimée par la Russie. A cette occasion, M. Güthlin fit paraître dans le *Journal des villes et*

[1]) La distribution, toujours présidée par Mgr Ræss, avait eu lieu le 9 août. Discours sur *Les Réalités de la fable* par M. Baur. (Strasbourg, Le Roux; in-8° de 16 pages.)

Sont le plus souvent couronnés,... toujours les mêmes! Signalons cependant quelques nouveaux noms : Alphonse Lejeune, en quatrième; Henri Cetty et Gustave Chevroton, en sixième; Albert Millet, en huitième. En quatrième française, Albert Trombert et Théophile Klem se disputent les prix. Pour le dessin, Paul Kaufmann remporte le prix : c'était un indice de sa future vocation.

[2]) Maîtres d'études MM. Wiss, Zurbach, Guettelmann, Weihaupt.

des campagnes une série d'articles intitulés *Le Réveil de la Pologne.* Ces pages brillantes et éloquentes, écrites en faveur d'une si noble cause, furent ensuite publiées en brochure [1]). Mgr. Ræss, en félicitant notre cher professeur de philosophie de sa généreuse inspiration, eut un mot charmant : « Si Jean Sobiesky vivait encore, il enverrait ses fils au Collège libre de Colmar! »

Quelques années après ce ne furent pas, en effet, de jeunes Sobiesky que, sur la demande de l'Oeuvre du catholicisme en Pologne, Mgr Ræss envoya au Collège libre, sa maison de prédilection, pour leur servir d'asile et de famille, mais un jeune Georges Sanicki, de Hrubieszow, et un lithuanien, Jean Stankiewicz. Ils passèrent plusieurs années au Collège. « Inutile ou plutôt impossible de dire l'accueil cordial que maîtres et élèves ont fait à ces malheureux et héroïques enfants », marque le chroniqueur. Plus tard un troisième Polonais, Hilaire Rogowski, fut recueilli par le Collège; mais celui-ci devait mal tourner : fixé à Marseille, en 1869, où, grâce à la recommandation de M. Martin et malgré le *sabir* qu'il parlait, il avait su se créer une honorable situation, il se mit à fréquenter d'autres réfugiés polonais, gens de sac

[1]) Paris, Dentu, in-8°.

et de corde, qui le perdirent. La Commune éclate, Rogowski se met à la remorque de Cluseret, organise une légion polonaise dont il se fait le chef, et à la faveur des événements et sous prétexte de faire la guerre aux Prussiens, dévalise les honnêtes gens, à Marseille d'abord, à Lyon ensuite, rejoint Garibaldi, cet autre bandit auquel on élève aujourd'hui des statues! et finit par piller un fourgon de poste qui contenait 270,000 francs. Après cela on perd sa trace [1].

Mais revenons à notre année scolaire 1862-63, sans cependant quitter ce sujet. Peu après la publication du *Réveil de la Pologne*, un de nos camarades de sixième, A. Weinling, dédia à l'auteur un long poème sur la Pologne, dont M. Schürrer parle ainsi dans la Chronique : « Cet essai d'une plume qui ignore les lois de la versification est la révélation d'un talent hors ligne : il dénote une maturité de raison, une hauteur de pensée, un éclat d'imagination, une pureté de goût, un sentiment de la langue française, une vigueur de style qui étonnent quand on songe à l'âge de l'auteur (13 ans). Il s'y trouve des strophes qui rappellent nos plus grands poètes et des pensées que ne désavoueraient pas nos plus graves écrivains. »

[1] *Chronique*, II, p. 188.

Peu de temps après, M. Güthlin faisait paraître sa seconde brochure : *La Pologne et la diplomatie.* Au dîner qui suivit la distribution des prix, qui eut lieu le 11 août[1]), ce même M. Güthlin « improvisa un discours latin — il était coutumier du fait et peu de solennités au Collège se passèrent sans qu'on mît à contribution l'extraordinaire facilité qu'il avait pour improviser dans la langue de Cicéron — où, dit la Chronique[2]), dans un langage élevé, il fit l'éloge de Sa Grandeur Mgr Ræss, comme bienfaiteur du diocèse et en particulier de notre maison. S'inspirant de la circonstance et d'un profond sentiment de reconnaissance, il eut un mouvement sublime lorsqu'il s'écria : *Et tu, venerande præsul, es corona nostra,* etc. Jamais M. Güthlin, qui pourtant parle si bien, n'a mieux parlé. Monseigneur jouissait visiblement du talent et du cœur de son professeur de philosophie; les

[1]) Discours d'usage prononcé par M. Leroy sur *Les avantages de l'étude de la poésie latine.* « Ce discours fut vivement applaudi et méritait de l'être. Il est regrettable, ajoute M. Schürrer, qu'il n'ait pas été reproduit par l'impression. » Le recueil de M. Schürrer en a conservé le manuscrit.

Césaire Zuber, Charles Hoffmann et le bon Théophile Gross (mort curé de Pfastatt) se disputèrent les prix de la première division de catéchisme. En septième Joseph Chavane est neuf fois nommé, Jules Reutinger, huit fois; en neuvième Théodore Laubser sept fois, etc., etc. Notre camarade Lomüller, dont nous sommes si fiers aujourd'hui, n'a qu'un deuxième accessit de... gymnastique !

[2]) I, p. 149.

étrangers admiraient son éloquence, nous-mêmes nous étions fiers du triomphe d'un collègue, l'organe et le digne interprète des sentiments de tous. Cette scène laissera des traces profondes dans toutes les mémoires; le Collège libre y gagnera encore en réputation; c'est aujourd'hui sans contredit l'institution la plus brillante du diocèse. On est heureux et fier d'en être membre [1]). »

* * *

Je note seulement en passant, pour 1863-64 [2]), la séance si intéressante donnée au Collège, le 19 juin, par le jeune improvisateur M. Besse, qui nous a laissé, à tous ceux qui l'ont entendu, un intéressant souvenir [3]), pour arriver à l'événement capital de l'année qui fut sans contredit la visite de l'illustre comte de Montalembert, venu en Alsace pour visiter les ruines de Murbach dans l'intérêt de son ouvrage sur les *Moines d'Occident*. Laissons la plume au chroniqueur [4]) : « Nous devons l'honneur de cette visite aux relations que les brochures de M. Güthlin sur la Pologne ont

[1]) M. Théodore de Bussierre, qui au mois de juillet avait visité le Collège, fit paraître à ce moment dans l'*Alsacien* un feuilleton très élogieux sur la maison. Cet article fut ensuite publie en brochure.

[2]) Maîtres d'études MM. Lutz, Meyer, Kolb et Gentil.

[3]) Consigné dans un feuilleton publié par M. Martin dans l'*Alsacien*.

[4]) I, p. 169.

établies entre lui et cet infatigable champion de toutes les nobles causes. Les appartements de Monseigneur avaient été mis à la disposition de l'illustre hôte du Collège. C'est là que les professeurs lui présentent en corps leurs hommages et boivent à sa bienvenue. Une députation d'élèves lui est ensuite amenée et le jeune Albert Richard, dans un discours presqu'improvisé, exprime au nom de tous l'admiration et la gratitude que la jeunesse catholique professe pour celui auquel nous devons en grande partie la liberté d'enseignement. Parmi les élèves se trouvait le petit Weinling qu'on lui signale comme l'auteur d'une remarquable pièce de vers sur l'infortunée Pologne. A cette nouvelle, le noble comte, transporté d'un mouvement de joie et ému jusqu'aux larmes, dépose un long baiser sur le front radieux du jeune poète. Ce baiser portera peut-être bonheur à celui qui l'a reçu... Quoi qu'il en soit, cet incident fait honneur à M. de Montalembert. Nous en avons été tous touchés, ainsi que de la noble simplicité de sa personne et de la cordialité de son entretien. Cette visite restera comme un souvenir béni dans toutes les mémoires [1]). »

[1]) Mentionnons encore, le 4-6 août, la visite du supérieur de l'École des Carmes, unie par tant de liens au Collège libre, M. Hugonin, mort depuis évêque de Bayeux.

Distribution des prix le 8 août. Le discours d'usage, prononcé par M. Hebenstreit, roulait sur l'*Utilité de l'étude du grec* [1]).

* * *

La rentrée de 1864-65 [2]) fut, dit le chroniqueur, « tout à fait brillante ». Aussi était-on « entassé partout : dans les dortoirs, au réfectoire, dans les études et dans les cours... On dut même, malgré les inconvénients de la porte d'entrée, affecter la cour d'honneur à la récréation des petits ». Aussi songeait-on à s'agrandir, à bâtir, et M. Laubser, architecte — le père de nos camarades, — avait-il été chargé de faire un plan.

En attendant, la maison s'embellissait, la chapelle du moins, où un nouveau maître-autel était inauguré à la messe du Saint-Esprit, dite, comme d'habitude, par Mgr Ræss. « Le dessin de cet autel, en bois de chêne, est l'œuvre gratuite de M. Cestre (le professeur de dessin de la maison), qui en a aussi surveillé l'exécution, confiée à M. Hechinger, menuisier, et à M. Otto, sculpteur

[1]) Imprimerie Hoffmann; in-8° de 16 pages.
Dans le palmarès de cette année, commencent à figurer, parmi les plus souvent nommés, Louis Fréry, mort, comme l'on sait, député de Belfort, six fois nommé; le futur Mgr Jos. Güthlin, onze fois nommé, et deux de nos héros de 1870, Robert Didio et Célestin Ingold.

[2]) Maîtres d'études MM. Holder, Bandsept, Bronner, Merklen.

allemand. Cet autel embellit d'autant mieux notre modeste église qu'il repose sur un magnifique parquet neuf, en bois de différentes espèces, dû à la générosité de M. le Directeur et au travail de M. Krætz, ébéniste (père d'un élève). Ne mêlons pas les observations de la critique, continue avec raison le chroniqueur, au sentiment de plaisir que nous éprouvons tous à la vue de tous ces embellissements; et n'oublions pas d'inscrire ici le nom de M. Umhang, qui a généreusement employé son honoraire comme exécuteur testamentaire de M. le chanoine Erny, à solder le prix de cet autel qui ne coûta pas moins de onze cents francs. Celui du parquet monta à la somme de sept cents francs [1]. »

Ajoutons tout de suite ici que, grâce à d'autres généreux donateurs, les deux autels latéraux allaient bientôt être mis en harmonie avec le maître-autel. « Madame Comerson s'est offerte à faire faire à ses frais l'autel de la Sainte-Vierge, en reconnaissance et en souvenir de l'éducation que son fils Henri a reçue dans la maison. Pour celui de Saint-Joseph, M. l'économe tient en main une somme suffisante provenant de la générosité de M. Hoffmann et de M. Dubois, dont les dons déjà anciens n'ont pas encore trouvé d'emploi [2]. »

[1]) *Chronique*, I, p. 188.
[2]) Ibid., p. 181.

Mais le grand événement de l'année fut la décision prise au sujet des nouvelles constructions du Collège, qui furent commencées dès le début de l'année nouvelle 1865.

Grâce « à la munificence inépuisable de Monseigneur,... à la générosité admirable de M. Simonis [1]) », qui avancèrent chacun une somme considérable à deux pour cent d'intérêt; grâce « à la robuste confiance dans l'avenir de leur œuvre [2]) » de M. Martin et de ses collaborateurs, on put s'arrêter à un vaste plan : le bâtiment des classes devait être surélevé d'un étage, et, entre ce bâtiment et l'ancienne partie du Collège, on édifierait une nouvelle aile pour le réfectoire, la lingerie, le dortoir et, aux mansardes, les salles de dessin. Enfin, agrandissement des cours et construction d'un préau couvert avec la gymnastique au milieu.

Le mardi 14 mars, M. Wetterlé commença les travaux qui furent continués sans interruption jusqu'à leur entier achèvement.

A côté de ce grand événement, tout autre paraîtra bien secondaire. Mentionnons cependant la visite du maréchal Forez (18 mai) que harangua l'élève Desforges, et la distribution des prix,

[1]) *Chronique*, I, p. 213.
[2]) Ibid.

célébrée le 1er août et en plein air, sous le préau, nouvellement construit, de la gymnastique. L'orateur du jour fut M. Wernert qui parla « avec une simplicité charmante du bon La Fontaine considéré comme dramaturge[1]) ».

Pendant les vacances qui suivirent et furent, à cause des constructions nouvelles, prolongées jusqu'au 12 octobre, M. Merklen devait dire sa première messe, célébrée le 17 août, avec beaucoup de solennité, et en souvenir de laquelle la famille du jeune prêtre fit don au Collège de la somme nécessaire pour terminer les peintures murales de la chapelle.

* * *

L'année 1865-66[2]) s'ouvrait sous de favorables auspices : un accroissement considérable d'élèves justifiait dès ce moment la dépense exigée par les nouvelles constructions. « Il s'agissait maintenant, dit le chroniqueur[3]), de réaliser assez de bénéfices pour éteindre la dette énorme qui pèse et pèsera longtemps sur l'établissement. *Hic labor, hic opus*

[1]) *Chronique*, I, p. 235. Le recueil de M. Schürrer renferme le manuscrit de ce discours.

Les deux frères Moreau, d'Ensisheim, qui auraient sans doute fourni une belle carrière s'ils n'étaient morts si prématurément, figurent avec honneur dans le palmarès de cette année.

[2]) Maîtres d'études MM. Stephan, Kleiber, Wagner et Brandstetter.

[3]) I, p. 244.

est. Nous n'avons pour nous soutenir ni la bourse de l'Etat ou de la ville, comme les lycées, ni le produit des quêtes diocésaines, comme les petits-séminaires, ni les ressources de la générosité des grandes familles, comme les jésuites. Abandonnés désormais à nos propres forces, il ne nous reste que l'appui de la Providence qui ne nous a jamais fait défaut jusqu'ici. Travailleurs obscurs, opiniâtres, il nous faut emporter tout à la pointe de l'épée; nous vivons de lutte et de privations, c'est notre sort; d'autres recueilleront plus tard les fruits de notre persévérance et ils en jouiront sans songer peut-être au prix de quels sacrifices nous leur avons préparé un meilleur avenir. Quoi qu'il en soit, continuons à tenir bravement la main à la charrue, à tracer notre sillon, à y jeter notre semence, et que Dieu nous bénisse! »

Belles et fières paroles, n'est-il pas vrai? et qui montrent quels sentiments élevés animaient nos maîtres. Comment s'étonnerait-on après cela des succès du Collège (cette année seize bacheliers sur dix-huit candidats) et de l'amour que nous avions tous et garderons toujours pour des professeurs si dévoués et si désintéressés?

L'ornementation de la chapelle terminée, on songea cette année à organiser, pour les réunions des congrégations et de la société de Saint-Vincent-

de-Paul et la retraite de première communion, un oratoire particulier, dans l'ancienne salle des campagnards, au-dessous de l'infirmerie. Cet oratoire, installé avec goût, fut inauguré le 8 décembre.

Un événement douloureux est consigné quelque temps après par le chroniqueur[1]). « Un de nos meilleurs élèves, celui qui en sixième s'annonçait comme un prodige par un poème sur les malheurs de la Pologne et qu'on avait signalé à M. de Montalembert à son passage au Collège, Auguste Weinling, de Strasbourg, montre tous les symptômes de l'aliénation mentale : maintien stupide, yeux hagards, impuissance radicale d'imagination, gestes ridicules, rires aux éclats sans cause, etc... C'est une preuve vivante de la vérité de cette observation de Montaigne : « Je dirais volontiers que, comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur et les lampes de trop d'huile, ainsi ferait l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière. » Les élèves, avertis de n'avoir pas l'air de remarquer ses excentricités, pour ne pas augmenter le mal, se conduisent admirablement à l'égard de leur malheureux condisciple que nous sommes convenus de laisser agir à sa guise, en attendant les vacances de Pâques. Renvoyé à sa

[1]) I, p. 258.

famille, sa folie devint complète et il fallut le mettre à Stephansfeld. »

Le lundi de Pentecôte, grande promenade sur le Rhin, de Markolsheim à Sasbach, l'une des plus agréables certainement que M. Martin fit jamais faire aux élèves.

Autre initiative de M. le Directeur, mais qui fait un peu grommeler l'économe : « Depuis longtemps M. le Directeur rêvait la création d'une musique militaire. Ce rêve, il vient de le réaliser par l'achat des instruments nécessaires à Strasbourg... (12 juin.) Les leçons se prennent du matin au soir : on n'entend plus que les sons rauques des trombonnes, des cornets, des bugles, etc... Il y a de quoi étourdir tout le voisinage. Espérons que, la première ardeur passée, la discipline interviendra d'une manière énergique pour régler la chose... [1]) »

Cette année 1866 était le vingt-cinquième anniversaire de l'épiscopat de Mgr Ræss, le vénéré fondateur du Collège. D'accord avec les professeurs de Saint-Arbogaste, nos maîtres résolurent de faire frapper à cette occasion une médaille commémorative pour l'offrir au prélat. Cette médaille en or porte d'un côté cette inscription :

[1]) *Chronique*, I, p. 272.

Patri. annum jubileum. sacerdotii quinquagesim. pontificatus vigesimum quintum. celebranti. rectores professoresque. veteres ac hodierni. anno Christi MDCCCLXVI. D. D. D., et de l'autre les armes de l'évêque avec celles des deux collèges libres, entourées de ces mots : *Andreæ Ræss ep. Argentinensi collegiorum liberorum fundatori.* Elle allait être offerte à Mgr Ræss le 11 septembre suivant, lors des grandes fêtes qui furent célébrées à Strasbourg [1]).

La solennité de la Confirmation, 25 juillet, fut doublée par une fête de famille qui laissa dans tous les cœurs un agréable souvenir. « Au dessert du repas de midi, Mgr Ræss passa à M. l'économe un papier en disant : Lisez. C'était la nomination de M. le Directeur comme *chanoine honoraire.* Applaudissements et vivats répétés. La musique joue une fanfare. M. Güthlin improvise et prononce son plus beau discours latin en l'honneur de Monseigneur et du nouveau chanoine [2]). » Sur la demande du chroniqueur, « M. Güthlin voulut bien écrire de mémoire son toast », ce qui fait que nous pouvons le reproduire également ici, pour donner une idée de ces fêtes du Collège et de ce qui en faisait un des principaux agréments.

[1]) Nous donnerons plus bas le fac-simile de cette médaille.
[2]) *Chronique*, I, p. 284.

« Optime et serenissime Domine, prius jam equestri honoris signo illustrate, nuperrime autem ad altiorem honoris gradum provecte, Præsul et Pater.

« Quum ultimis his diebus, in tanto verum discrimine, ubique fœdera rupta, jus contritum, justitiam violatam, exercitus catholicos fusos ac cæsos, magnas calamitates undique impendentes, omnia demum susdeque versa conspexerim, magnus animum meum subiit dolor, magna tenuit tristitia. Hodie vero, cum tot ac tantis muneribus instructus, lætus ac benignus, ad nos, ut Pater ad filios, veneris; cum, hoc ipso momento, dilectum hujus collegii rectorem, ad eminentem canonicatus gradum evexeris; quum gaudium nostrum jucunda tua præsentia plane compleveris, non possum quin intimos mentis meæ sensus aperiam, et paucissima quædam, tam festa die, ad laudem tuam depromem, explanem et explicem.

« Etenim quum, vitæ tuæ decursum rite considero, in ea quoque, ubique certamina — illis vero quæ paucis abhinc diebus in Germania agebantur plane meliora — ubique victorias et triumphas contueor. Sed certamina sine cæde, victorias absque lacrymis, sine luctu triumphos. Et ut de cœteris silentium agam, in ultimo tuo opere quod de errantibus ad veram fidem conversis conscrip-

sisti, novos et magnos ipsius veritatis triumphos egisti. Quot enim in eo verba, tot sententiæ, et quot sententiæ, tot, ut de Tertuliano ferebant, victoriæ.

« Sed et hæc ipsa domus qua tegimur, hoc collegium ubi versamur, hi juvenes optimis scientiæ et religionis documentis enutriti, nos ipsi professores qui tanto munere fungimur, quid nos, quid hæc omnia, a te optime Præsul, fundata, erecta et servata, nisi illustris quædam adversus grassantes impietatis doctrinas nec non depravatos mores victoria? Et quum hoc opus manuum tuarum, tam fortiter susceptum, tam perseveranter sustentum, tam prospere cesserit, nonne jure dicere fas est: *Hæc est victoria quæ vicit mundum fides tua?*

« Prout ergo, apud veteres illos Romanos, militum duces invicti, exactis stipendiis, per viam sacram ad Capitolii arcem ascendentes, laurea caput cingebant corona, ita et tu, qui tot pro Ecclesia, pro fide, pro veritate suscepisti certamina, qui tot et tantos de tot et tantis hostibus retulisti victorias, jure ac merito, his diebus, pro more tuo, capitolicum agis triumphum.

« Paucis enim abhinc diebus, summa omnium lætitia, summo et cleri et populi applausu, lætus nuntius nobis retulit, ipsam Franciæ Imperatricem,

de cujus fide, pietate et caritate tanta prædicantur, pectori tuo honoris, — quid dicam? — *rosam*, seu *crucem*, seu *stellam*, appendisse. Rosa quidem: quippe qui in sacro Ecclesiæ horto quasi rosa semper virens, nescio quem immortalem juventutis florem semper præ te ferens, sanæ doctrinæ, sanæ pietatis, sanæ virtutis, seu potius, ipsius Christi bonum odorem sparsisti, ac in dies magis ac magis diffundis. — Cruce: in hoc enim signo vicisti; hoc instructus bonum certamen certare aggressus es; hoc armatus, varios Ecclesiæ hostes cohibere, propellere ac profligare tibi datum et concessum. — Stella: etenim tanquam stella in medio Ecclesiæ firmamento luces et fulges; tanquam stella lucidos veritatis radios ubique diffundis; tanquam stella in procelloso hujus vitæ mari, inter medias mortalis ævi tempestates cursum nostrum dirigis; tanquam stella nos per tot et tantas tempestates, per tot et tanta discrimina ad æternitatis portum conducis; tanquam stella denique, ut opto et spero, usque in perpetuas æternitates fulgebis.

« Et ideo magnum sane et virtutis, et meriti, et honoris exemplar et documentum inter nos versaris, quid nempe ad omne bonum suscipiendum nec non fortiter perficiendum nos trahis et hortaris.

« Hæc enim rosa nos edocet ut et nos quæ nobis insunt vires, sed et vitam ipsam vero bonoque impendamus. Hæc crux nos admonet ut nullo periculo territi, nulla formidine fracti, bonum certamen ineuntes et cruce tanquam gladio armati, tanquam scuto seu galea tecti, ingruentes undique hostes fortiter impugnemus. Hæc stella demum nos incitat ut et nos, — nisi tanquam stella ast saltem tanquam lampades, — in tanta rerum mortalium caligine luceamus, ut lux illa æterna ab ipso Christo hunc in mundum immissa, ab ipso per Apostolos ad summos Pontifices et Episcopos, nec non per istos ad universum orbem transmissa — ut ista, inquam, lux æterna ab æterno Sole emanans ab unoquoque nostrum, quantulacumque sit illa in qua degimus sphæro, pro posse nostro, ad summum Ecclesiæ bonum irradiet ac magis magisque in dies diffundatur.

« Nunc autem, ut verbis meis finem ponam, inprimis tibi, optime et serenissime Præsul, intimas ex sincero cordis affectu grates rependo pro singulari isto canonicatus honore quo, hac ipsa hora, optimum et dilectissimum nostrum Directorum, et per ipsum, velut omnes nos, donasti. Non enim rector tantum sed et amicus noster vocatur et est. Quidquid tentavimus, quidquid boni egimus, ipso duce aggressi et assecuti sumus. Et prout

tristis bellorum experientia sat superque ostendit nihil seu parum vel optimos et fortissimos milites sine duce valere, ita jure præcipuam tanti operis partem, præcipuum tanti profectus honorem ad ipsum, velut ad incœpti laboris principium referamus necesse est. Quocirca non tantum Collegii liberi Rectorem, sed et Collegium liberum ipsum, sed et nos hujus collegii professores, sed et ipsum nostram studiosam juventutem canonico isto honoris pallio, nescio quo pacto, induisse, decorasse et insignivisse jure mihi videris.

« Oro demum et exopto, venerande Præsul, ut rosæ ad instar usque ad ultimam senectutem, roseus ille tuus flor juventutis permaneat ; ut velut crux ipsa — stat enim crux dum volvitur orbis — illa animi firmitas, indefessus ille virtutis vigor, illa in bono stabilitas incolumes serventur ; ut demum tanquam stella, gloria tua radios suos in dies altius latiusque emittens, velut immortale quoddam honoris indicium unicuique nostrum adsonare videatur.

« Macte nova virtute... sic itur ad astra ! »

Une cinquième fois le Collège devait, cette année, revoir dans ses murs son fondateur, à l'occasion de la distribution des prix qui eut lieu le 8 août et où le discours d'usage sur *Les dialogues*

des morts de *Lucien* fut prononcé par M. Fix[1]), « piquante étude, dit le *Journal du Haut-Rhin*, qui intéressa vivement l'auditoire ».

* * *

1866-67[2]). Treizième année du Collège. Peu d'événements sont consignés dans la chronique. Le 23 octobre, une séance dramatique donnée par le « Trouvère du 19e siècle », comme s'intitulait lui-même un certain M. Jacques Bornet, séance qui eut un succès... de fou rire!

Un meilleur souvenir, resté aux élèves de ce temps-là, est celui de la magnifique conférence du P. Félix, faite en l'église Saint-Martin, le 1er novembre, à laquelle on eut l'heureuse idée de nous conduire.

Le 27 janvier, mort du médecin de la maison, le Dr Jænger, remplacé déjà provisoirement, puis définitivement par M. Ostermeyer, son collègue en *homéopathie*, système dont était entiché notre cher directeur.

1) Strasbourg, Le Roux; in-8° de 15 pages. — Georges Hirn est en tête du palmarès : heureux présage!

En cinquième, le premier prix d'honneur est partagé entre Edgar Bosch et Léger Guthmann, dont le premier est douze fois nommé, le second dix fois.

2) Maîtres d'études MM. Grundler, Wernert, Feltz, Riegert et Burtz.

Distribution des prix de nouveau le 8 août. M. Martin y lut une jolie réfutation de l'*Education homicide* de V. de Laprade [1]).

* * *

1867-68 [2]). « Depuis quelque temps, remarque le chroniqueur [3]), au début de cette année, on ne parle que des affaires de Rome et d'Italie... » Notre collège, qui avait déjà eu son héros de Castelfidardo, Louis d'Andelarre, zouave pontifical, peut enregistrer fièrement dans ses Annales la mort de Fritz de Dietfurt, une des vingt-deux victimes de l'attentat garibaldien de la caserne Serristori (octobre 1867). Un autre de nos camarades, aussi zouave pontifical, Adolphe Lang, le fils du concierge, fut retiré vivant de dessous les décombres, douze heures après l'explosion.

On célèbre les diverses fêtes *more vetusto*. — Sermons d'Avent du P. Félix. — La grande promenade se fait cette fois dans la vallée de Soultzmatt. — Entr'autres récréations extraordinaires procurées

[1]) *Le Collège*. Strasbourg, Le Roux; in-8° de 19 pages. — Henri Cetty a cette fois, à la distribution des prix, la première place, occupée l'an dernier par G. Hirn. Pierre Merklen, nouveau venu, a presque tous les prix de sa classe, la cinquième, sauf ceux de science, que se réserve Célestin Ingold.

[2]) Maîtres d'études MM. Rœsslé, Winter, Scherb, Rœsch et Fuchs, remplacé dans le cours de l'année par M. Hartmann.

[3]) II, p. 343.

aux élèves, notons l'assistance à une conférence, au foyer du théâtre, de M. G. Lambert sur le *Pôle Nord.* Notons encore la visite du maréchal Bazaine, qui depuis!... mais alors c'était un héros!

Peintures murales des deux autels latéraux: la Visitation et la Fuite en Egypte, et, au-dessous, saint Bernard à Spire et Joseph reconnu par ses frères.

Distribution des prix le 6 août, avec un éloquent discours de M. Wagner sur l'*Education dans les collèges ecclésiastiques*, qui était comme une suite de celui de M. Martin de l'année précédente [1]).

Pendant les vacances, fondation de l'*Association des anciens élèves du Collège.* Nous ne faisons que mentionner ici cet événement, nous réservant d'y revenir plus en détail dans un chapitre spécial.

* * *

L'année suivante, 1868-69 [2]), fut attristée par la mort de M. Hebenstreit, arrivée le 25 juillet. Nous en avons déjà parlé. Sauf cet événement,

[1]) Colmar, impr. Decker; in-8° de 26 pages. — Le premier prix d'instruction religieuse est remporté par Angel Ingold.

En algèbre, géométrie et physique, c'est toujours Célestin Ingold qui remporte les prix de sa classe.

En cinquième française, Martin Feuerstein est une des têtes de classe: premier prix de langue française, d'orthographe, de langue allemande, d'histoire et géographie, et, naturellement, prix de dessin.

[2]) Maîtres d'études MM. Hartmann, Gross, Müller, Hans et Behra.

l'année s'écoula sans que le chroniqueur ait eu grand'chose à consigner dans son cahier, et il fait à ce propos cette remarque : « Si cette chronique devient d'année en année moins intéressante et moins nourrie de faits nouveaux, c'est que le Collège n'est plus à sa période d'établissement, d'organisation et de lutte. Quand l'ordre, a dit quelqu'un, est bien établi et règne quelque part, il se maintient sans incidents remarquables, et suit paisiblement son cours, comme le soleil, en laissant le chroniqueur dans une heureuse stérilité. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire. Puisse cette loi du monde moral se réaliser pour notre maison ! [1]) » Hélas ! 1870 était bien proche !

Signalons cependant quelques petits faits de l'année.

Dans le cours de décembre, visite de l'abbé Lehmann, juif converti, qui donne, à la réunion de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, une conférence très remarquable.

Au carnaval, 9 février, cavalcade organisée par les élèves de la *petite cour :* « Enterrement arabe, — Singe Coco, — Charlatan, — Mort et vivant, — Les conscrits ». C'était Alphonse Nandrès le boute-en-train de la chose.

[1]) *Chronique*, II, p. 10.

Le vieux père Kammerer, à la longue barbe blanche, est remplacé, comme professeur de gymnastique, par un Suisse, M. Bassler, « d'une force et d'une adresse extraordinaires », dit la chronique.

Distribution des prix le 10 août, avec un discours de M. Ungerer sur l'*Education complète*, encore comme une suite de ceux des deux années précédentes [1]).

* * *

Nous arrivons à la dernière année *heureuse* du Collège, 1869-70 [2]). Commencée tranquillement, on va voir dans quelles angoisses elle allait se terminer.

Mais auparavant déjà la convocation et la réunion du Concile œcuménique du Vatican vint émouvoir les esprits, avec d'autant plus de raison que le Collège allait y être représenté par un de ses anciens professeurs, M. Simonis, théologien de Mgr Kobès, et par M. Güthlin, choisi en cette même qualité par Mgr Ræss. C'était un

[1]) Colmar, Decker; in-8° de 13 pages. — Quelques extraits du palmarès : Premier prix de catéchisme, Auguste Ingold. En troisième, Théodore Laubser et le pauvre Joseph Ganter; en quatrième, Félix Martin et Théodore Lamy; en cinquième, Louis Léger et Adolphe Lichtlé; en septième, Robert Bourgeois, remportent le plus de prix.

[2]) Maîtres d'études MM. Boog, Eschbach, Schilling, Guyot, Schneider, remplacé dans l'année par J. Güthlin.

grand honneur pour la maison que d'être ainsi représentée aux assises solennelles de l'Eglise catholique. M. Güthlin fut remplacé comme professeur de philosophie par Albert Richard, déjà installé au Collège en qualité de professeur de mathématiques et de langue anglaise.

Une des dernières journées de gaîté fut, pour nos professeurs, la célébration de la fête de... Madame de Sévigné. Citons cette page amusante de notre chroniqueur :

« M. Wernert nous avait annoncé *inter pocula* une fête nouvelle dont il ne devait indiquer l'objet que le jour de sa célébration. M. Wagner (instruit par le dehors du projet de son collègue) paria avec lui qu'il en devinerait le motif. Sa conjecture, déposée en une lettre cachetée entre les mains de M. Umhang, ne devait être vérifiée que le jour de la fête. M. Schürrer paria contre M. Heitzmann que M. Wagner devinerait juste. Tout cela mit beaucoup de gaîté parmi nous.

« La fête annoncée ne se fit pas attendre. M. Wernert servit deux superbes plats doux avec du bourgogne en abondance et, le verre à la main, nous annonça en ces termes l'objet de sa générosité : « Permettez-moi, Messieurs, de vous associer à mes joies intimes. Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de Marie Rabutin de

Chantal, marquise de Sévigné. » Après que l'on eut fait honneur au toast de M. Wernert, M. Umhang ouvrit solennellement la lettre de M. Wagner, et, au milieu d'un profond silence, en lut le contenu que voici: « M. Wernert célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de Mme de Sévigné; il régale à cette occasion ses collègues, comme il les a régalés le jour de la naissance de Lafontaine. » Le pari était gagné, et M. Wagner fut couvert d'applaudissements... Personne ne se doutait de l'indiscrétion de M. E., à qui M. Wernert avait confié le secret de sa régalade. Le samedi suivant, jour de congé, le double pari sera vidé à table [1]). »

Notons encore un salut solennel donné au Collège, en juillet, par une troupe de chanteurs languedociens. Ce fut la dernière fête: à la fin du mois la guerre était déclarée, et le conseil décidait qu'il n'y aurait pas de distribution *solennelle* des prix; les élèves avaient du reste spontanément renoncé à leurs récompenses au profit de la Société de secours aux blessés [2]). A la place de M. Didio, qui avait préparé le discours d'usage sur Quintilien, M. Martin « prononça une allocution tout d'actua-

1) *Chronique*, II, p. 69.

2) Le palmarès fut cependant imprimé et envoyé aux familles pendant les vacances.

lité, sur la guerre, son but providentiel, etc., en exprimant finalement le vœu et l'espérance de nous revoir bientôt après le triomphe de la patrie. »

Hélas! trois fois hélas! comme dit Bossuet.

* * *

On sait ce qui arriva pendant ces vacances de 1870. Malgré les tristes événements qui se précipitaient, malgré les désastres qui accablaient la patrie et se suivaient en quelque sorte sans interruption, malgré l'envahissement de l'Alsace par l'ennemi, la rentrée du Collège avait été décidée et fixée au 28 octobre. Ce jour-là 26 élèves arrivaient au lieu de 150 que l'on comptait avoir [1]). Les professeurs du moins étaient à leur poste [2]), moins M. Batt, dont on n'avait aucune nouvelle, mais qui rejoignit ses collègues au mois de novembre. Cependant petit à petit d'autres élèves arrivèrent, et vers le nouvel-an on arriva à peu près au chiffre prévu.

« Quoique l'on n'ait pas le cœur aux études, écrivait M. Schürrer, et que l'esprit soit accablé sous le poids des événements affreux qui s'accomplissent — le malheur et l'humiliation sont sans mélange,

1) *Chronique*, II, p. 112.
2) Maîtres d'études MM. Jos. Güthlin, Müller et Donteuville.

et le deuil sans consolation, dit autre part le chroniqueur [1]), — il faut se remettre à l'ouvrage. Que Dieu bénisse nos efforts et nous vienne en aide! L'avenir est si sombre et si incertain! Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'après dix-huit ans de travail, de dévouement et de sacrifices, quand nous étions parvenus enfin à établir le Collège sur un pied solide, et que le succès de l'œuvre semblait nous assurer cette satisfaction du cœur et cette jouissance légitime, qui est la récompense méritée du courage et de la persévérance, nous sommes condamnés à recommencer péniblement le lent travail des premières années, et à voir l'existence de l'œuvre mise en péril. Car enfin, si la fortune des armes devait nous être contraire jusqu'à la fin et que l'Alsace fût absorbée par l'ambition prussienne, notre établissement... pourrait-il subsister? Ainsi l'avenir est plein de ténèbres et il se peut que nous soyons réduits à transporter ailleurs nos pénates... Tant il est vrai que tout est instable dans ce monde et que l'on ne peut jamais compter sur rien [2]). »

Il fallait en effet du courage pour se remettre à la besogne: le courage non plus que l'esprit de sacrifice ne firent défaut à nos maîtres. Notons

1) *Chronique*, II, p. 102.
2) Ibid., p. 114.

par exemple ce que rapporte le chroniqueur : « Pour des raisons d'économie et de convenance dans ce deuil de la patrie, les fêtes des professeurs et les collectés sont supprimées. La fête de M. le directeur est ajournée à de meilleurs temps... Un plat de viande est supprimé au dîner...[1]) » La Saint-André est également « fêtée à huis-clos ».

En février, suppression du lycée que les Prussiens avaient laissé subsister comme externat. Notre chroniqueur raconte la fin de cet établissement rival du Collège libre en ces termes : « Le lycée a été brutalement fermé : aujourd'hui, à neuf heures et demie, maîtres et élèves ont été congédiés. Cette mesure odieuse a été prise parce que M. Simonnet, professeur de philosophie et régisseur du lycée[2]), a refusé de se soumettre à l'inspection prussienne. Sa fermeté et sa noble conduite en cette circonstance sont dignes de tout éloge : tôt ou tard le lycée eût été supprimé. De cette manière il a du moins succombé avec les honneurs de la guerre. Tous les maîtres sont proscrits et obligés de quitter le pays[3]). »

[1]) *Chronique*, II, p. 116.

[2]) Le proviseur titulaire avait déjà été expulsé précédemment.

[3]) *Chronique*, II, p. 143. — « Sans attendre que la guerre fût terminée et la paix conclue, devait dire plus tard M. Martin, les vainqueurs mirent la main sur nos administrations et nos institutions. Tout ce qui appartenait à l'Etat fut considéré comme une proie et les divers

« Cette exécution, ajoute M. Schürrer, ne nous présage rien de bon. » En effet, quelques semaines après, visite d'un *Regierungsrath* de Berlin, qui interroge longuement M. Martin. Cependant cette année, qui avait commencé sous de si terribles auspices, s'était continuée à travers des vicissitudes si cruelles et avait été remplie de tant de distractions inquiètes, devait se terminer sans que les nouveaux maîtres de l'Alsace inquiétassent autrement le Collège, et la distribution des prix [1]) se fit, comme d'habitude, au commencement d'août, le 9, mais sans aucune solennité, et au lieu d'un discours sur un sujet littéraire, le directeur parla des difficultés de l'année écoulée et de l'avenir du Collège sous le régime prussien. « Rien ne sera

services publics furent confisqués. Le lycée impérial fut atteint à son tour, et sur le refus des professeurs de reconnaître le nouvel ordre de choses, la maison fut fermée et les maîtres envoyés en exil. De la part d'une nation qui se vante d'être la plus cultivée du monde, ce n'était certes pas traiter les bonnes études et les belles-lettres avec dignité et sympathie. Quoi qu'il en soit, le navire qui depuis tant d'années naviguait de conserve avec le nôtre, fut englouti dans la tempête parce que son pavillon portait les couleurs nationales. Bien des familles alors songèrent au Collège libre, ce loyal et vieux concurrent du lycée, et nous fûmes heureux de recevoir à notre bord tous ces jeunes naufragés, qui devaient y continuer leur voyage. »

[1]) En tête du palmarès figure Gaston Romazzotti. En cinquième, dans les mentions honorables du prix d'honneur (partagé entre Robert Bourgeois et Emile Wetterlé), nous remarquons Sébastien Herrscher, de Hettenschlag. Dans la petite classe, Emile Schwoerer, le futur *roi de la surchauffe,* a le prix d'orthographe.

changé, espérait-il, dans notre programme : on ajoutera seulement l'allemand à partir de la huitième au lieu de la sixième, comme on l'a fait jusqu'ici. » « Les allusions politiques à la patrie perdue, ajoute le chroniqueur, ont été vivement senties et applaudies [1]). »

[1]) *Chronique*, II, p. 189.

CHAPITRE V

La fin du Collège de Colmar, 1871-74. — Préoccupations et incidents qui suivirent l'annexion. — L'option. — Maladie et mort de M. Martin. — Le décret de suppression du Collège. — Les adieux de la paroisse. — La dernière distribution des prix.

« Rien ne sera changé », croyait pouvoir assurer M. Martin dans le discours que nous venons de citer, en se berçant d'illusions, avec la plupart de ses collègues, illusions auxquelles les nouveaux maîtres de l'Alsace allaient bientôt donner un cruel démenti.

Quoi qu'il en soit, la rentrée du 9 octobre 1871 [1]) se fit dans d'assez bonnes conditions. Le Collège avait largement ouvert ses portes, on l'a vu, aux transfuges du lycée supprimé, sans distinction de culte. « Nous avons accueilli franchement, loyalement, disait le directeur [2]), les nouveaux venus, et ils nous rendront ce témoignage que, ni de la part de leurs maîtres, ni de celle de leurs condisciples, la différence de religion n'a jamais pesé dans la balance, et si, à l'avenir, les familles voulaient continuer à faire profiter leurs fils du bienfait

[1]) Maîtres d'études MM. Schermesser, Risser, Lutz et Frœhly.

[2]) Dans son discours de la distribution des prix du 9 août 1871, que nous avons déjà cité plus haut.

de l'instruction secondaire qui se distribue au Gymnase, elles peuvent être assurées de la même impartialité religieuse. Les cours classiques sont distincts des cours de religion et les maîtres n'ont pas mission de transformer leurs chaires de lettres ou de sciences en chaires de controverse ou de propagande. C'est ce qu'ont parfaitement reconnu nos élèves appartenant aux autres cultes. Au Collège libre on a respecté et l'on respectera toujours leurs convictions héréditaires. Sans doute l'on n'attend pas de nous qu'au Gymnase même leur soit distribuée l'instruction religieuse. Ce sera toujours l'affaire des familles elles-mêmes. Mais ce que je demanderais avec instance aux parents de ces élèves, ce serait de veiller avec un soin rigoureux à la culture de leurs enfants. Des jeunes gens élevés sans crainte de Dieu, en libres penseurs, ne seraient pas tolérés chez nous. »

La vérité oblige de noter que, si « les enfants d'Israël », comme dit M. Schürrer, vinrent assez nombreux s'asseoir sur les bancs du Collège libre — dès le premier trimestre une trentaine, plus tard ils furent jusqu'à quarante-cinq, — les protestants ne suivirent pas leur exemple, « par opposition de secte et par manque de patriotisme; — un pasteur des environs de Colmar n'avait-il pas « revendiqué l'honneur ». d'entrer à Neuf-Brisach

à la tête des soldats prussiens ? — Et le fanatique pasteur Schæffer travaille trop contre nous, de parole et d'exemple : son fils a été inscrit un des premiers au lycée prussien [1]). »

. Une première atteinte à la liberté dont jouissait le Collège sous le régime français vint de la Kreisdirection dès le 2 novembre : interdiction de se servir de tels et tels livres classiques qui étaient désignés, et injonction d'indiquer ceux qui étaient en usage dans la maison. C'était un coup d'épée dans l'eau, car on ne s'était jamais servi au Collège des ouvrages proscrits ; mais, comme marque le chroniqueur, « cette communication prouvait que les Prussiens songeaient au Collège plus qu'on ne le pense et qu'on ne le voudrait [2]). »

En avril, enquête des Allemands sur le nombre des élèves. « Pourquoi cette demande et quel usage fera-t-on de ce renseignement ? quel sera

1) *Chronique*, II, p. 197. — Au contraire le grand-rabbin envoyait au Collège des élèves, comme le montre la lettre suivante :

« *Grand-rabbinat de la Haute-Alsace.*

« Colmar, le 28 mai 1873.

« A M. le Directeur du Gymnase catholique.

« Le porteur de la présente est un jeune élève auquel j'ai enseigné depuis quelque temps les éléments de la langue française et latine... Veuillez, M. le Directeur, l'examiner à votre tour et l'accepter dans votre excellente école...

« Recevez, Monsieur, l'hommage de mon plus profond respect.

« Isidore WEIL, grand-rabbin. »

2) Ibid., p. 203.

l'avenir de notre maison? y aura-t-il un avenir pour elle? Redoutables questions dont on a à s'occuper sans y trouver de réponse [1]). »

Quelques jours après, nouvelle alerte. « On a dit à M. le directeur qu'à la prochaine rentrée des classes, les Prussiens exigeraient de tous les chefs d'institution un serment de fidélité au roi de Prusse. Dans ce cas ce serait fait du Gymnase catholique, car qui voudrait prêter un pareil serment? » Et pour la première fois le nom de Lachapelle vient sous la plume du chroniqueur: « Il n'y aurait qu'un moyen d'échapper à nos odieux ennemis : ce serait de transférer le Collège à Lachapelle. Aussi en parle-t-on comme d'une éventualité possible et prochaine [2]). »

Le 21 avril, un incident assez grave met tous les cœurs en émoi. Laissons toujours parler M. Schürrer: « M. le Directeur a reçu une lettre du commissaire central prussien Fuchs, au sujet d'une rixe qui a eu lieu il y a quelques jours entre Bernanos et quelques autres de nos élèves d'une part, et quelques lycéens prussiens avec l'anglais Wood de l'autre. Les nôtres ont battu et mis en déroute les ennemis, qu'ils ont poursuivis jusque dans la maison d'un professeur du lycée... L'affaire

1) *Chronique*, II, p. 218.
2) Ibid., p. 219.

est d'autant plus grave que le drapeau français a été déployé par les nôtres. On demande à M. le Directeur ce qu'il fera pour punir les *coupables*, et pour prévenir désormais ces manifestations. L'un des Prussiens les plus maltraités est fils du procureur général.

« Le lendemain, M. Martin nous a réunis en conseil pour nous donner lecture du *protocole* du commissaire Fuchs et de la réponse qu'il lui a faite. Il lui écrit regretter ce qui est arrivé, mais il n'est responsable que des internes et de ce qui se passe dans l'intérieur du Collège. Pour les affaires de la rue et pour les externes non surveillés, c'est l'affaire des parents et de la police... [1]) »

« A la suite de cet important conseil, continue le chroniqueur, on s'est entretenu plus que jamais de la translation possible à Lachapelle en territoire français. » Cependant l'année scolaire se termina, sans nouvel incident, par la distribution des prix traditionnelle, le 6 août, mais sans aucun apparat [2]).

[1]) *Chronique*, II, p. 220.

[2]) Le discours d'usage sur *Les écoles et les écoliers d'autrefois en Alsace* (Colmar, imp. Jung; in-8° de 43 pages) fut fait par M. Merklen. Extrait du palmarès : en rhétorique, Félix Martin dispute les premiers prix à Charles Heymann. En seconde, c'est Adolphe Lichtlé qui tient la tête; en quatrième, Robert Bourgeois; en cinquième, Albert Wahl, un israélite; en sixième, Xavier Scherb et Joseph Schürrer; en septième, André Martin; en huitième, Georges Wimpfen; en sixième française, Barthélemy Hermann.

La solennité était comme « voilée de tristesse », dit la Chronique.

* * *

Pendant les vacances qui suivirent, différents bruits circulèrent sur le Collège. « Tantôt on affirme qu'il a été ou qu'il sera incessamment fermé par les Prussiens ; tantôt on veut qu'il soit transféré à Lachapelle. Ce dernier bruit est le plus persistant et le plus répandu. Les journaux de Belfort, de Thann, de Guebwiller s'en sont fait l'écho [1]). »

Bientôt arrive le moment de l'option, « avec les incertitudes, sans doute calculées de la part des Prussiens, sur les conséquences de l'option et du billet d'émigration par rapport aux enfants mineurs et aux orphelins. Dans cet état de choses, le cabinet de M. le Directeur est devenu... un véritable cabinet de consultation où parents et élèves viennent demander une solution à leurs doutes et à leur perplexité. M. le Directeur, avec un dévouement et un zèle infatigables et dignes d'admiration, fait tous ses efforts pour répondre à la confiance des familles et pour éclaircir la situation. Fort d'une consultation écrite du jurisconsulte Ignace Chauffour qui invoque le droit

[1]) *Chronique*, II, p. 236.

des gens (comme si pour les Prussiens il y avait un droit des gens [1]), s'appuyant en outre d'une réponse verbale satisfaisante émanée de la préfecture, il croit pouvoir rassurer les familles et retenir les élèves. Pour cela, rien ne lui coûte : du matin au soir il reste à la disposition du public, et il écrit *propria manu* des lettres aux parents de tous nos élèves. Mais voici qu'aux derniers jours qui précèdent le terme fatal du 1er octobre, toutes ces réponses et lettres rassurantes ont perdu leur valeur ! Les autorités ennemies et leurs journaux, sans se soucier de se contredire et de se démentir eux-mêmes, font savoir que les enfants et les pupilles de ceux qui ont opté pour la France et qui y auraient transféré leur domicile, seraient obligés de suivre leurs parents et leurs tuteurs. Quant au billet d'émigration, il ne confère aucun droit certain, à moins d'une émigration réelle et effective. Cette manœuvre de la dernière heure jette une vraie panique au Collège et dans le pays. Les frères de M. le Directeur se décident eux-mêmes à opter et à partir dans l'intérêt de leurs fils. Voilà en quel état d'incertitudes et en

[1]) Ne le voit-on pas de nouveau à l'heure qu'il est en Pologne? ces Allemands du Nord ont-ils jamais été vraiment civilisés? N'est-ce pas leur Nietsche qui a dit que beaucoup de savoir n'est ni un moyen ni un signe de civilisation et se concilie fort bien avec la barbarie.

quels troubles des esprits approche à grands pas le jour de la rentrée des classes [1]). »

Cependant cette rentrée — la dernière à Colmar! — fut moins mauvaise qu'on pouvait s'attendre : le nombre des élèves fut encore de 200, dont 90 internes, et les classes supérieures elles-mêmes conservaient quelques élèves, de sorte que l'organisation du Collège resta complète [2]). Il y eut encore, parmi les nouveaux, une trentaine d'israélites. « On dit, raconte la Chronique, que le lycée prussien ne compte pas un seul juif. Par contre il ne nous reste pas un seul protestant. »

Attristée par le départ pour Orléans de M. Güthlin, que le soir même les professeurs accompagnaient à la gare, la fête de M. Martin se célébra cependant encore avec la pompe accoutumée. « Qui sait, disait le directeur dans son toast aux invités, c'est peut-être la dernière fois que nous sommes réunis dans ce banquet fraternel. Les temps sont mauvais, plus d'un point noir est à l'horizon et le Nord nous menace de nouveaux combats mille fois plus terribles pour la société que les sanglantes batailles qui nous ont si violemment arrachés à la mère-patrie. Le Collège libre

[1]) *Chronique*, II, p. 240.

[2]) Avec tous les professeurs, et comme maîtres d'études MM. G. Hirn, Baur, Würcker et Glath.

peut disparaître dans la tourmente, car nos maîtres ne semblent pas aimer la liberté... [1]) »

Les événements n'allaient pas tarder à confirmer ces tristes prévisions de M. Martin. Dès la fin du mois, l'autorité allemande, au mépris de la loi de 1850, demande communication du plan d'études, des titres et qualités des professeurs, etc... « Tout cela, remarque le chroniqueur [2]), paraît bien être le commencement de la fin. » En effet, on ne tarde pas à connaître le projet de la loi de Bismarck sur l'enseignement : ce n'est ni plus ni moins « qu'un arrêt de mort pour nous et pour toute liberté [3]). » Il faut l'agrément de l'Etat pour la nomination des professeurs, pour le plan d'études et la langue d'enseignement ; l'Etat a l'inspection et la *direction* même des établissements. Bref, plus aucune liberté ! [4])

Malgré cela plusieurs des professeurs, M. Martin lui-même un moment, pensaient qu'il y aurait peut-être à trouver un *modus vivendi* pour sauver l'œuvre. Mgr Dupont des Loges, le saint évêque

[1]) *Chronique*, II, p. 261.
[2]) Ibid., p. 266.
[3]) Ibid., p. 268.
[4]) Et dire que c'est là où va en venir la France, reculant ainsi, par haine pour le catholicisme, de soixante ans en arrière pour imiter l'Allemagne où, il importe de le remarquer, n'est connue à aucun degré la liberté de l'enseignement.

de Metz, dont l'admirable patriotisme n'a jamais pu être mis en suspicion, n'allait-il pas accepter l'inspection prussienne pour sauver ses petits-séminaires? « Afin d'atteindre ce but, aucun sacrifice ne me semble trop pénible », devait-il écrire [1]). Mais on ne tarda pas à se rendre compte, qu'à moins de se plier complètement sous le joug, aucune concession ne saurait sauver le Collège. Après donc ce moment d'hésitation, M. Martin fut chargé d'aller à Strasbourg dire à Mgr Ræss que les professeurs du Collège en très grande majorité étaient décidés à ne pas accepter l'inspection de l'Etat. L'évêque de Strasbourg fit au directeur excellent accueil, et termina l'entretien par ces paroles : « Vous n'avez pas de concession à faire. Vous serez ce que vous êtes ou vous ne serez pas! *Sint ut sunt, aut non sint!* »

« A la bonne heure, ajoute le chroniqueur, voilà ce qui s'appelle parler. Ce mot, qui est aussi le nôtre, tranche la question et met fin à toute hésitation. Cette devise sera notre lumière et notre boussole. Désormais on peut laisser venir les événements : quoi qu'il arrive, l'honneur sera sauf [2]). »

On commença aussitôt à examiner sérieusement

[1]) *Vie*, par l'abbé Klein, p. 362.
[2]) *Chronique*, II, p. 276.

les divers projets de translation du Collège. Il était toujours question de Lachapelle, puis de Paris, — idée de M. Merklen, qui était peut-être la bonne, mais si difficile à réaliser! — enfin de Ferrières près Montargis, qu'offrait Mgr Dupanloup par l'intermédiaire de M. Güthlin [1]).

* * *

Mais bientôt une nouvelle épreuve venait, avec le commencement de la nouvelle année, donner une triste diversion aux préoccupations ordinaires de la maison : M. Martin, dont la santé laissait beaucoup à désirer depuis la rentrée, fut pris, dans la nuit du 1er au 2 janvier, d'un accès d'asthme qui faillit l'étouffer. Et depuis ce moment le mal alla grandissant, les accès devinrent de plus en plus graves. Bientôt même se joignirent à ces accès d'asthme, qui se répétaient toutes les nuits, de véritables hallucinations, effet de la maladie ou des remèdes. A la fin du mois il ne lui fut plus possible de dire la sainte Messe, et il ne parut plus à table. Autre tristesse : M. Spitz, vers le même temps,

1) L'évêque de Bayeux, Mgr Hugonin, offrait aussi une maison dans son diocèse. Bien avant déjà, en mars 1871, un autre collègue de M. Martin aux Carmes, Mgr Foulon, à ce moment évêque de Nancy, avait écrit au directeur qu'il serait heureux de le recevoir dans son diocèse et « de lui rendre un genre de service en rapport avec ses désirs, son mérite et sa haute expérience de l'enseignement. »

se sentit également très grièvement malade, et l'on constata bientôt qu'il était atteint de phtisie galopante.

Mais, tandis que l'état de ce dernier s'aggravait manifestement, celui de M. Martin sembla s'améliorer vers la mi-février. Aussi, sur le conseil d'un ami, se décida-t-il à partir pour Cannes, dont le climat si doux, l'air et le bon soleil pouvaient en effet lui être plus favorables que le printemps, souvent froid et pluvieux, de nos contrées. Le départ fut fixé au 1er mars. Son frère, M. André Martin, devait l'accompagner.

La veille, 28 février, fut le jour des adieux. Retrouvant pour un moment son ardeur d'autrefois, M. Martin se redressa noblement et, à peine les professeurs étaient-ils entrés dans sa chambre, il leur dit : « *Alea jacta est!* je pars demain. On m'a conseillé Cannes, comme étant d'une humeur plus égale que les îles d'Hyères. » — M. Wernert dit alors : « Le climat du midi opérera des miracles; vous nous reviendrez guéri ! » — Le malade reprit : « En mon absence, je vous recommande l'honneur de la maison. C'est à vous à le défendre. Nous avons été, pendant près d'un quart de siècle, les défenseurs, les représentants de l'enseignement libre en Alsace. C'est par la liberté que nous avons vécu, nous saurons mourir pour elle. Ne

cédez rien. Tenez-vous à ce qui a été décidé en dernier lieu : *Sint ut sunt, aut non sint*[1]). » — « Après ces paroles remarquables, qu'il nous a laissées en quelque sorte comme son testament, notre chef tant aimé nous a tous embrassés en sanglotant, puis on s'est séparé…[2]) »

Cette scène déchirante, dans l'intérêt même du malade vénéré, ne pouvait se renouveler. « Aussi le lendemain, raconte l'historien de M. Martin[3]), quand après une nuit agitée, troublée par des hallucinations continuelles, le pauvre malade… dut abandonner ce « cher Collège libre » dont il était l'âme et la vie, l'orgueil et la joie, personne ne fut appelé à seconder M. l'économe dans les dernières et affectueuses dispositions qu'il dut prendre pour emmener notre cher directeur. Mais, derrière les rideaux de plus d'un appartement, l'on pouvait apercevoir des visages baignés de larmes… C'étaient les amis, les collègues, les fils spirituels du voyageur moribond! Quand ils le virent passer[4]), appuyé sur le bras de son plus intime confident[5]),

1) *Vie*, p. 190.
2) *Chronique*, II, p. 293.
3) P. 190.
4) En traversant la cour, M. Martin eut encore un souvenir pour le P. Spitz, et se retournant vers l'infirmerie où il se mourait, il s'écria : « *O du armer Kaporal!…* »
5) Et suivi des sœurs qui pleuraient. « On eût dit un enterrement », observe la *Chronique*, II, p. 293.

se traînant avec peine, cherchant sans le savoir une mort certaine sur de lointains rivages, leur douleur ne put se contenir. Ils le saluèrent une dernière fois, sans qu'ils en fussent remarqués, puis on entendit le roulement d'une voiture... Pour nous, pour nos élèves, il était déjà perdu! »

De Cannes arrivaient naturellement de fréquentes nouvelles. C'étaient, raconte M. Merklen, « des alternatives cruelles d'abattement et de convalescence apparente, d'espérances conçues un matin et démenties le soir ». Malgré « les efforts héroïques tentés par une tendresse fraternelle pour combattre les envahissements de la mort, les soins délicats dont elle entoura le malade, l'affection touchante dont elle l'enveloppa comme d'une atmosphère bien autrement bienfaisante que celle du climat,... l'heure vint rapidement où se dissipa la dernière illusion, où s'éteignit la dernière lueur d'espoir! Muni des sacrements de l'Eglise, M. Martin expira le vendredi 21 mars 1873, à midi, entre les bras de son frère, après une lente agonie durant laquelle, ne pouvant parler, il célébrait silencieusement, par gestes et par signes, le saint sacrifice.

« La veille et les jours précédents, sa conversation avait été tout entière pour son « cher collège » et pour les collaborateurs qu'il y avait laissés. L'on peut dire qu'il mourut dans les saintes

pensées qui avaient inspiré sa vie. Il se souvint, jusqu'à l'heure suprême, de ses nombreux élèves, de ses collègues, de ces murs enfin qu'il avait élevés, et je ne sais quelle douceur tempéra ainsi pour lui l'amertume de la séparation...

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

« Ses obsèques à Cannes furent simples et touchantes : M. André Martin, quatre Petites-Sœurs des pauvres et quelques-uns de leurs vieillards composèrent tout son convoi funèbre.

« Ainsi mourut sur une plage lointaine [1]), inconnu dans une petite ville qui l'avait reçu expirant, le fondateur d'un des plus florissants collèges libres catholiques, le chef vénéré de notre maison, le guide éclairé de tant de jeunes âmes, de tant de jeunes intelligences [2]). »

La fatale nouvelle se répandit bientôt à Colmar et ailleurs. « De tous côtés on prend part à notre deuil par visites, dépêches, lettres [3]). » La ville et le

[1]) Où sont encore ses restes. Mais on peut saluer le jour où notre Association s'entendra avec la famille de M. Martin pour les ramener en Alsace. — En attendant, la tombe de M. Martin est soigneusement entretenue au cimetière de Cannes (Allée du Sud, n° 163) par les Petites-Sœurs des pauvres. Elle est surmontée d'une croix de marbre blanc, avec cette inscription : *Ici repose Messire Charles Martin, chanoine de la cathédrale de Strasbourg (Alsace), né à Turckheim et mort à Cannes.* (V. *Bulletin de l'Association*, 1878, p. 21.)

[2]) Op. cit., p. 192.

[3]) *Chronique*, II, p. 305.

Collège résolurent de rendre un dernier hommage à ce prêtre qui les avait tant aimés. Un service solennel fut célébré, le 27 mars, dans l'église paroissiale. « Je renonce, dit le chroniqueur [1]), à décrire cette grande cérémonie. Plus de cent prêtres, parmi lesquels je signalerai M. Vanson, directeur de la Malgrange de Nancy, et le directeur de Saint-Léopold;... le catafalque magnifiquement orné était entouré des professeurs du Collège; aux quatre coins on avait placé MM. Vanson, Mury, Simonis, Worms; les amis, la famille et les élèves du défunt remplissaient le chœur; la foule, l'église; M. Meyblum, assisté de M. Leroy, directeur du Collège de Saint-Hippolyte, et de M. Uhrin, ancien directeur de Saint-Arbogaste, a chanté la grand'messe. Avant l'absoute, M. Korum a prononcé une magnifique oraison funèbre, qui a fait couler bien des larmes. C'était en même temps l'éloge et l'oraison funèbre du Collège libre. Le passage le plus émouvant fut la scène des adieux, et notre devise : *Sint ut sunt, aut non sint* a retenti trois fois comme le testament du chef vénéré du Collège libre [2]). »

1) II, p. 307.

2) « Que le Collège reste ce qu'il est ou qu'il descende dans la tombe en s'ensevelissant dans les plis de son drapeau. Oui, *potius mori quam fœdari*, plutôt mourir que de ternir sa gloire. Mourir pour une grande cause, c'est encore la défendre et la sauver. » *Oraison funèbre de M. Martin*, p. 18.

Quelques jours après, le 31, un second service funèbre réunit de nouveau, dans l'église de Turckheim, son endroit natal, la famille, les collègues et les élèves de M. Martin.

« Et maintenant que, ajoute la Chronique[1]), les derniers devoirs ont été rendus à notre bon directeur, je termine ces notes douloureuses par cette réflexion qui a été faite par tous les amis du cher défunt et qui nous console pour lui : c'est qu'il repose dans la patrie de son intelligence et de son cœur, dans cette douce terre de France qu'il a tant aimée pendant sa vie. C'est surtout que Dieu a voulu lui épargner la douleur de survivre à l'œuvre capitale de sa vie, à son cher Collège libre que la tempête du jour va emporter avec tant d'autres choses chères à la patrie et à la religion[2]). »

* * *

Après cette douloureuse diversion, il fallait sans tarder revenir à la grande préoccupation du moment : l'avenir du Collège. Autorisé par Mgr Ræss, le nouvel économe, M. Schürrer — M. Umhang

[1]) II, p. 308.

[2]) Sur M. Martin, voir, outre la belle biographie de M. Merklen, un article de la *Revue d'Alsace* de décembre 1873, auquel M. Merklen fit quelques rectifications. (Belfort, 1873.) Il y a aussi une notice et un portrait de M. Martin dans les *Biographies alsaciennes* de 1883.

était devenu directeur à la place de M. Martin — va à Lachapelle avec M. Wetterlé, l'entrepreneur de la maison, examiner les bâtiments et ce qu'il y aurait à faire pour les remettre en état de servir dès la rentrée prochaine. En même temps on commence d'actives démarches, par l'entremise des amis de la maison, MMgrs Dupanloup, Freppel, de Ségur, MM. Keller, Lefébure, Désiré Didio, pour résoudre la question d'argent, auprès des comités alsaciens de Paris. On met à toutes ces démarches, bien accueillies partout, un entrain merveilleux. C'était nécessaire : un mois à peine après l'expédition de ces pétitions, et le jour même des funérailles du bon M. Spitz[1]), 4 juin 1873, le décret de suppression du Collège était envoyé par l'autorité prussienne à M. Umhang. « Le Gymnase catholique, y était-il déclaré, ayant perdu son existence légale par la mort de M. Martin, ne pourra, d'après la loi du 12 février, la seule en vigueur, revivre qu'à la condition d'être autorisé après avoir accepté toutes les exigences de la loi. Si l'autorisation voulue n'est pas obtenue (et elle ne le sera pas, car on se gardera de la demander),

[1]) « *Credite posteri!* avec le tact qui les caractérise, MM. les Prussiens ont choisi le jour des funérailles de notre regretté préfet de discipline pour signifier au Gymnase catholique son arrêt de suppression. Il faut être Poméranien pour se permettre de telles brutalités dans une maison mortuaire! » *Chronique*, II. p. 323.

l'établissement devra être fermé à la fin du semestre courant... Voici le texte de cette pièce... transcrite ici *ad perpetuam rei memoriam*, comme notre plus beau titre de gloire et d'honneur [1]):

« Kaiserliches Bezirks-Präsidium des Ober-Elsass. « Colmar, den 4. Juni 1873.

Cito!

« Herr Abbé!

« Der Herr Bürgermeister von Colmar hat mir angezeigt, dass Sie in Ausführung der Art. 27 und 60 des Gesetzes vom 15. März 1850 sich zur Fortführung des von dem verstorbenen Herrn Abbé Martin bisher geleiteten *Gymnase catholique* angemeldet, und die daselbst vorgeschriebenen Papiere hinterlegt haben.

« Ich beehre mich, Sie darauf aufmerksam zu machen, dass die citirten Gesetzes-Artikel durch das Gesetz vom 12. Februar 1873 ersetzt und aufgehoben sind, und dass demnach zur Eröffnung einer Schule nicht mehr eine blosse Anmeldung genügt, vielmehr förmliche Genehmigung — im vorliegenden Falle diejenige des Herrn Ober-Präsidenten — erforderlich ist.

« Da das katholische Gymnasium mit dem Ableben des Herrn Abbé Martin rechtlich zu

[1]) *Chronique*, II, p. 325.

existiren aufgehört hat, kommt für seine Wiedererrichtung ausschliesslich das neue Gesetz in Betracht.

« Indem ich Ihnen desshalb anheim gebe, die erforderliche Genehmigung zu erwirken, bemerke ich ergebenst, dass andernfalls die Anstalt mit dem Ablauf des gegenwärtigen Semesters geschlossen werden muss. Ich beehre mich hinzuzufügen, dass der Herr Ober-Präsident die Eröffnung einer Schule mit gymnasialem Charakter nur dann genehmigen wird, wenn dieselbe in Bezug auf Unterrichtsplan, Unterrichtssprache und Qualifikation der Lehrer vollständig den Anforderungen entspricht, welche bei der Organisation der Lyceen und bedeutenderen Collegien zur Ausführung gekommen sind.

« Ihre bei dem Herrn Bürgermeister deponirten Personal-Papiere, nämlich Ihr diplôme de bachelier ès-lettres in beglaubigter Abschrift, und die Attestation d'accomplissement de stage, gebe ich Ihnen anliegend ergebenst zurück.

« Der Bezirkspräsident :

« Frhr. VON DER HEYDT.

« An Herrn Abbé Umhang, Hier. »

La nouvelle de la suppression du Collège, répandue en ville, excita partout, on le comprend,

« la plus douloureuse sympathie pour nous et la plus vive colère contre nos oppresseurs. La Commission des écoles se propose de protester en notre faveur. M. Chauffour étudie la question de savoir si nous ne pourrions pas intenter un procès à l'administration prussienne pour trouble de possession et lui demander une indemnité [1]). Les anciens élèves de la ville parlent de nous offrir un banquet d'adieux [2]). Les pauvres secourus par notre Conférence pleurent et prient [3]). Les familles colmariennes, surtout les juifs, gémissent et se désespèrent de voir disparaître ce dernier refuge pour leurs enfants. »

Le plus beau témoignage cependant qui fut donné au Collège des regrets que sa disparition causait à la plupart des habitants de Colmar, fut la touchante cérémonie d'adieux organisée à l'église paroissiale par le clergé, le 1[er] août. Un immense concours de fidèles de tous rangs rem-

[1]) Hélas! que peut le droit contre le plus fort. Il est incontestable cependant qu'il y avait là un préjudice matériel considérable fait à une propriété privée, à comparer à celui que les bombes prussiennes avaient fait à Strasbourg et autre part, et que la justice exigeait une compensation. Mais on comprit bientôt que toute réclamation, si légitime cependant, eût été en pure perte, et la consultation de M. Chauffour resta dans les cartons.

[2]) Cette fête de famille eut lieu à la fin des vacances.

[3]) Voir plus bas l'appendice relatif à la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul du Collège.

plissait la vaste nef de l'antique collégiale. Entouré de tout le clergé de la ville, le chanoine Meyblum célébra l'office, puis monta en chaire pour y lire les simples, mais émouvants adieux dont le texte a sa place ici.

« Messieurs,

« Il y a 21 ans, à la même heure et dans le même sanctuaire qui nous réunit aujourd'hui, se célébrait une fête de joie et d'espérance.

« Un des jeunes prêtres les plus distingués du diocèse, et dont la mémoire restera toujours chère et bénie parmi nous, M. l'abbé Martin, entouré des plus brillants élèves du Grand-Séminaire de Strasbourg, amenait devant notre autel de Saint-Martin, les prémices du Collège libre, qu'il était venu fonder à Colmar, au nom de Monseigneur Ræss.

« La longue et admirable carrière de notre vénéré premier Pasteur laissera plus d'une trace glorieuse dans les annales du diocèse de Strasbourg : mais, parmi les multiples œuvres dues à son zèle d'apôtre et à son inépuisable charité, le gymnase de Saint-André de Colmar sera incontestablement l'un des plus beaux fleurons de sa couronne.

« Parmi les témoins de cette fête, le plus content, le plus heureux fut notre bien-aimé curé Maimbourg, d'immortelle mémoire.

« Par une attention toute digne de lui, il tint à honneur de réunir, en ce beau jour, tout le corps des professeurs à un modeste banquet. Qu'il était beau, le vénérable vieillard, au milieu de cette docte jeunesse à laquelle l'élite de l'adolescence paroissiale allait être confiée : « Quand le vieux « curé de Colmar, disait-il, comparaîtra devant le « Juge de là-haut, trois bons points, je l'espère, lui « vaudront le pardon de bien des fautes. D'abord « j'ai aidé, de mon mieux, et alors que l'instruction « primaire laissait tant à désirer, à doter notre « bonne ville de Colmar des incomparables Frères « de Marie. Plus tard, j'ai usé de mon influence « pour faire arriver, à Kientzheim, les nobles et « pieuses Dames du Sacré-Cœur. Et maintenant, « Vous, jeunes amis, vous allez être l'ornement de « ma paroisse, la joie de mes vieux jours ! » — Ah ! mon bon Curé ! pour vous, pour votre vie, vous avez été prophète !... Mais hélas ! vous ne pressentiez pas, qu'à la distance de 21 ans, votre pauvre successeur viendrait dire, du haut de cette chaire, un douloureux adieu à votre beau Collège libre.

« Non ! aucun genre d'épreuves et de pénibles missions n'aura été épargné au Curé de Colmar. Et les fêtes de joie, auxquelles, dans ce cher sanctuaire, depuis tout à l'heure quarante ans, j'ai

eu le bonheur de participer, ont été successivement traversées, troublées par des deuils, dont rien ne nous console, par des pertes irréparables, par des séparations dont la plaie saignera toujours.

« Pourtant, il ne sera pas dit que je ne serai monté ici que pour faire retentir le sanctuaire des plaintifs accents d'ineffables regrets !

« Ce serait une manifestation trop tardive, trop ingrate, très inopportune peut-être aux yeux des prudents du jour. Le motif principal, prédominant, qui me met en scène, dans cette circonstance délicate, c'est le sentiment de la reconnaissance, sentiment si puissant et si général dans toute notre cité, que le Curé seul peut et doit en être l'interprète autorisé. Devant l'acquit d'une dette aussi sacrée, aucune considération humaine ne saurait me faire reculer : je m'efforcerai d'ailleurs d'éviter certains points, que la prudence pastorale ne me permettrait pas même d'effleurer.

« Laissez-moi donc, bien-aimés et très-honorés professeurs, laissez-moi, dans cette dernière religieuse entrevue, vous offrir l'expression de ma plus profonde gratitude, de ma plus vive admiration, pour tout le bien que vous avez fait dès votre apparition parmi nous. Il y en a hélas ! le bien-aimé fondateur en tête, M. le chanoine Martin, Messieurs Vetter, Hebenstreit, Spitz, que je ne puis remercier

qu'en tournant mes regards vers le séjour des élus. D'autres, Messieurs Güthlin, Simonis, Jenner, Rousselin, Ungerer, Fix, Ruhlmann, ont été appelés, par l'Esprit-Saint, dans une autre partie de la vigne du Seigneur. Mais, ils ont laissé, parmi nous, un souvenir trop honoré, pour qu'ils ne reçoivent pas leur part dans ces tristes adieux.

« Merci d'abord, au nom du sanctuaire de Saint-Martin, aux prêtres de la chapelle de Saint-André. A l'incessant appel du presbytère, vous étiez toujours prêts à venir rehausser nos fêtes, à nous édifier par votre piété, à nous ravir par votre belle et éloquente parole.

« Merci surtout, Messieurs, au nom de nos familles, dans lesquelles le cachet de votre noble influence sera remarqué, à travers plusieurs générations. Parmi leurs fils, formés par vous, les uns sont devenus l'honneur du sanctuaire ; d'autres sont restés la fleur de la paroisse ; à d'autres leur culture distinguée a déjà valu de brillants succès, dans les diverses carrières publiques.

« Le signe d'honneur qui caractérise la conduite de la petite phalange du Collège libre de Colmar, c'est le mépris du respect humain. Vos élèves, Messieurs, sont des chrétiens fidèles, et Colmar a eu la bonne fortune de voir sortir de dessous les ailes de la tutelle *cléricale* des jeunes gens qui,

lancés dans toutes les sphères sociales, y soutiennent leur rang avec honneur. Leur exemple démontre hautement que l'adolescent et la famille n'ont qu'à gagner en acceptant, pour base de l'éducation, la science sérieuse et la pratique virile du Christianisme, catholique, apostolique et romain.

« Messieurs ! vous n'avez pas voulu restreindre votre action, parmi nous, au rôle d'anges gardiens de notre jeunesse studieuse. Par une générosité qui vous honorera à jamais, vous avez associé vos élèves à vos ingénieux essais de soulager la misère, vous les avez conduits jusque dans les plus navrants réduits de la souffrance, pour leur apprendre à aimer le pauvre et à saluer en lui un frère en Jésus-Christ. Merci, mille fois merci, jeunes et bien-aimés élèves, pour les 35,000 francs que, dans le court espace de vingt et un ans, votre société de Saint-Vincent-de-Paul a dépensés pour les déshérités de la fortune. Les pauvres de Colmar vous en remercient par ma voix, et ne cesseront de prier Jésus, le divin Père des pauvres, de vous rendre en trésors de grâces et de lumières tout ce que votre noble cœur vous a suggéré pour eux.

« Et maintenant, mes frères, mon cœur est rempli de la plus douloureuse amertume, et je n'ai plus que la force de dire à ces maîtres vénérés, à

ces aimables et pieux enfants qui vont nous quitter, ces mots : Adieu, jamais Colmar ne vous oubliera, Adieu ! »

* * *

Une cérémonie bien émouvante également fut la dernière distribution des prix du Collège. « Il faudrait un volume pour décrire cette journée », disent les notes de M. Schürrer. « Concours immense de parents et d'anciens élèves ; la salle du réfectoire comble. La solennité est présidée par Monseigneur qui nous devait, dans la circonstance, cette marque de haute estime et de bienveillance. M. le maire de Colmar, l'adjoint protestant Heyland, plusieurs membres du conseil municipal, et tout ce qui reste en ville d'hommes considérables, ont voulu par leur présence nous témoigner de leurs regrets et de leur sympathie. Discours de M. Umhang qui fait couler bien des larmes. » Il faut citer ici quelques pages de cet éloquent morceau. « Quand un homme de bien, après avoir fourni une honorable carrière, est enlevé à l'estime et à l'affection de ses concitoyens, les amis, les connaissances se réunissent une dernière fois autour de sa dépouille mortelle, pour lui rendre les derniers honneurs et bénir sa mémoire. Là on se plaît à rappeler les vertus de celui qui n'est

plus, à louer la noblesse de son caractère, à énumérer ses bienfaits, à regretter les qualités de l'esprit et du cœur qui en faisaient l'ornement de la société et lui avaient conquis, avec l'estime des riches, l'affectueuse sympathie du pauvre et du malheureux. Messieurs, ce n'est pas un homme qui va disparaître de votre sein, c'est une œuvre tout entière. Vous êtes accourus pour donner à cette œuvre une dernière marque d'estime et de reconnaissance. Depuis vingt et un ans, le Collège libre de Colmar s'est dévoué, avec une ardeur infatigable, à l'éducation et à l'instruction de vos enfants, comme au soulagement de vos pauvres. Sa dernière heure a sonné. Autrefois cette solennité était un jour de fête et des plus douces émotions, où parents et maîtres, membres de la même famille, unissaient leurs félicitations et leurs espérances autour des jeunes vainqueurs dans les luttes classiques; en ce moment cette joie est tempérée par le deuil, et si d'un côté vous êtes heureux d'assister aux triomphes de vos enfants, d'un autre côté vos cœurs sont attristés par la pensée de la ruine d'un établissement qui vous est cher. C'est donc moins un discours académique qu'une oraison funèbre que j'ai à prononcer devant vous.

« Avant que ne se ferment les portes de cette maison où se sont abritées tant de jeunes intelli-

gences et où elles ont puisé la science, l'honneur et la vertu, permettez-moi de vous dire ce qu'a été le Collège libre et ce qu'il a fait, quel esprit l'a animé et ce qu'il va devenir dans la suite [1]). » Tel est le plan qu'avec une sobre éloquence développa M. Umhang devant son auditoire aussi ému qu'attentif. Puis, après un bel hommage rendu à son prédécesseur [2]), le nouveau directeur terminait par ces paroles qui portèrent l'émotion de toute l'assistance à son comble: « Messieurs, une tristesse inexprimable envahit mon âme; mon cœur s'emplit de larmes à la pensée que l'heure de la séparation est venue. Noble et généreuse population de

[1]) *Discours prononcé à la distribution des prix*... Colmar, Hoffmann, 1873; in-8° de 16 pages.

[2]) Nous nous reprocherions de ne pas reproduire ce passage ici: aussi bien M. Martin ne sera-t-il jamais trop loué, et jamais on ne l'a fait dans de meilleurs termes : « Caractère ferme et énergique, esprit supérieur, orné de connaissances variées et approfondies, cœur aimant et loyal, ne connaissant que le droit chemin, étranger à l'intrigue, n'ayant d'autre ambition que celle du bien et du devoir, inébranlable dans ses affections, simple dans ses goûts, charitable jusqu'à l'excès, père de ses élèves, ami de ses collègues, M. Martin a conquis l'estime universelle et s'est attaché toutes les personnes qui l'ont connu par des liens indissolubles. Par sa mort, le Collège libre a perdu un chef habile, la jeunesse, un guide expérimenté, l'éducation, un des maîtres les plus savants, l'Alsace, un de ses plus nobles enfants et l'Eglise, un de ses prêtres les plus pieux, un de ses serviteurs les plus dévoués, un de ses défenseurs les plus intrépides. Honneur à sa mémoire! Tant qu'il restera un élève du Collège libre de Colmar son souvenir sera vivant dans les cœurs; et quand le silence se sera fait sur la tombe du dernier survivant, sa mémoire continuera à être en bénédiction dans les splendeurs de l'éternité. »

Colmar, qui nous avez reçus dans votre sein avec une sympathique bienveillance et nous l'avez continuée pendant tant d'années, soyez bénie, et recevez, avec nos derniers adieux, l'expression de notre affectueuse reconnaissance. Nos cœurs se brisent maintenant qu'il faut vous quitter, car vous étiez devenue notre famille d'adoption. Vénérable clergé de Colmar, qui nous avez donné tant de marques d'aimable confraternité, nous ne pourrons plus rehausser vos belles solennités, ni vous aider dans votre sainte mission de sauver les âmes. Magistrats de cette cité, je rends hommage à la courtoisie et à la bienveillance que vous nous avez témoignées, en toutes circonstances, dans tous les rapports que nous avons eus avec l'administration. Vous, pères et mères, qui nous avez confié ce que vous avez de plus cher et de plus précieux, vos enfants, que nous avons aimés du même amour que vous, la séparation ne saurait déchirer les liens qu'une mutuelle estime a noués entre nous. Vous, anciens élèves qui avez reçu avec nos enseignements les premiers épanchements de nos cœurs et qui n'avez cessé de nous entourer de vos respects et de votre affection, recevez nos adieux. Nous avions espéré élever vos enfants comme nous vous avions élevés; cet espoir nous remplissait de joie; un sort cruel nous arrache à

vous. Pauvres de Colmar, que nous avons aimés et consolés, nous ne pourrons plus secourir vos infortunes ; nous prierons le Père des pauvres de nous suppléer auprès de vous. Et vous, murs chéris élevés à la sueur de nos fronts, à l'ombre desquels nous avons travaillé et souffert, et que nous ne pensions plus quitter que pour un monde meilleur, adieu ! vous n'entendrez plus résonner les joyeux ébats de nos enfants ! Sanctuaire de notre Dieu où si souvent nous avons prié pour les âmes qui nous étaient confiées, adieu ! les voix croyantes de nos élèves ne feront plus retentir de saints cantiques sous vos voûtes sacrées.

« Adieu, vous tous qui nous avez aimés. Comme Enée emporta, du milieu des ruines de sa patrie, son trésor le plus cher, son vieux père et ses pénates proscrites, nous emporterons avec nous les beaux exemples et les vertus de notre bien-aimé Directeur, le souvenir du bien que nous avons pu faire, les bénédictions des pauvres et, permettez-moi, Messieurs, de le croire, vos regrets, votre estime et votre affection. »

M. de Peyerimhoff, dominant avec peine son émotion, prononça ensuite d'une voix vibrante les paroles suivantes :

« Monseigneur, au nom de la ville de Colmar que j'ai l'honneur d'administrer et au nom de tous

mes concitoyens, je dépose aux pieds de Votre Grandeur l'expression de notre reconnaissance pour tous les bienfaits qu'a répandus autour de nous ce bel établissement qui, hélas ! va se fermer.

« Messieurs, cet asile tutélaire et religieux, ce palladium de la science, le dernier et le plus précieux qui nous fût resté, était l'honneur de notre cité, la joie et le bonheur de nos enfants, la confiance et la sécurité des parents, le soulagement et la consolation des malheureux. Tous ces bienfaits nous sont ravis ; mais nous en gardons un profond et ineffaçable souvenir.

« Nous réclamons affectueusement le vôtre, Messieurs. Veuillez nous le conserver précieusement. Et maintenant qu'a sonné l'heure d'une séparation aussi regrettable que dure, soyez certains que nos cœurs reconnaissants, que nos vœux les plus ardents et nos sympathies les plus vives vous suivront sur la terre hospitalière où momentanément vous allez planter votre tente. »

Après ces nobles et courageuses paroles, M. de Peyerimhoff et M. Umhang, voulant se serrer la main, par un mouvement spontané et instinctif se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent publiquement en pleurant, au milieu des larmes et des applaudissements de l'assemblée. C'est ainsi que Colmar et le Collège libre se firent

leurs adieux. « Le nom des Prussiens n'a pas été prononcé dans cette solennité finale; mais le spectre abhorré de ces ennemis du pays était présent à tous les esprits, aussi bien que l'image aimée de la patrie perdue, dont une sage prudence et je ne sais quelle haute dignité purent seules empêcher d'acclamer le nom. Mgr Ræss était si ému qu'il ne put répondre aux belles paroles du premier magistrat de la ville [1]). »

Cette scène, d'une beauté antique, on en conviendra, eut encore un saisissant couronnement. Lorsque M. Wagner eut achevé de lire le palmarès [2]) et proclamé le nom du dernier lauréat, il annonça d'une voix haute et sonore que la rentrée des classes était fixée au mardi 14 octobre et *se ferait à* LACHAPELLE-SOUS-ROUGEMONT, *territoire de Belfort*... Une triple salve d'applaudissements salua ces mots, « et l'on se sépara dans une tristesse mêlée de je ne sais quelle confiance et de quelle joie secrète.

« Le dernier jour du Gymnase catholique de

[1]) Extrait du journal de M. le directeur, p. 117.

[2]) Dans ce dernier palmarès de Colmar figurent, outre ceux que nous avons cités de la distribution des prix précédente, avec le plus d'honneur les deux Hüffel de Haguenau, Emile Wetterlé, Léon Roudolphi, etc., etc.

Nous remarquons une classe, la sixième française, où presque tous les lauréats sont israélites.

Colmar avait été... une muette mais énergique protestation contre... les oppresseurs de tout droit et de toute liberté [1]). » Comme l'avait demandé son premier directeur en le quittant pour aller mourir à Cannes, « le Collège succombait pour la grande cause de la liberté d'enseignement, et c'était encore la défendre et la servir [2]) ».

[1]) Extrait du même journal. p. 117.
[2]) Mgr Korum. *Oraison funèbre de M. Martin*, p. 18.

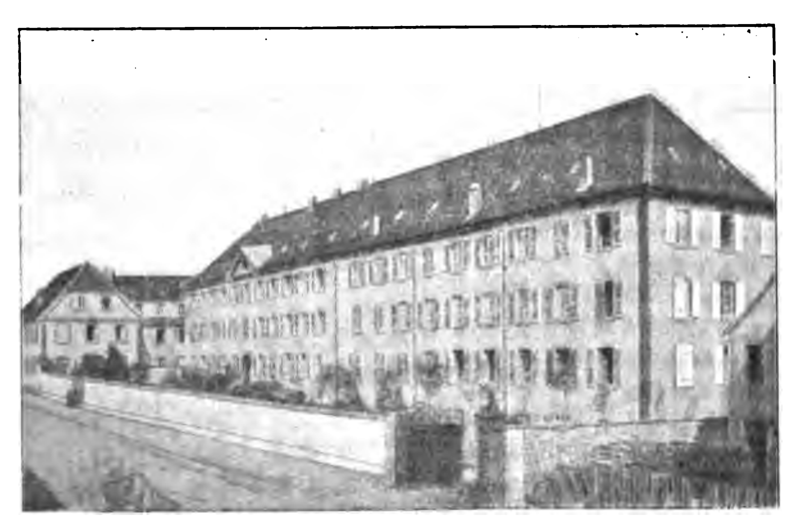


Médaille du jubilé de Mgr Ræss.



LES PROFESSEURS, LA CHAPELLE 1884.

Manissadjian & Co., Bâle et Zurich.



Vue du Collège de Lachapelle après les agrandissements.

TROISIÈME PARTIE[1])

1873—1890

CHAPITRE PREMIER

La translation à Lachapelle. — Constructions nouvelles grâce aux secours venus de France. — La séparation du diocèse de Strasbourg. — Les archevêques de Besançon. — Les années de prospérité. — La décadence et la mort. — La liquidation.

Ce n'était pas chose facile, devait dire plus tard M. Didio, que de transférer à Lachapelle le Collège libre de Colmar. Il fallait vraiment pour cela « un courage extraordinaire et des efforts

[1]) Le groupe des professeurs de Lachapelle, que nous donnons en tête de cette troisième partie, fut fait en 1884. Au milieu, debout, se

surhumains[1]». La divine Providence, qui avait si manifestement secondé dès l'origine l'œuvre de M. Martin et de ses collègues, ne devait pas les abandonner. Mais elle n'aide que ceux qui s'aident, cómme dit le proverbe. Nous allons le voir : les mêmes généreux efforts, les mêmes sacrifices qui caractérisèrent la fondation à Colmar du Collège libre devaient, lors de sa translation dans cet heureux coin de terre d'Alsace resté français, attirer les mêmes bénédictions d'En-haut.

Pour mener à bonne fin la difficile entreprise, il fallait l'union des maîtres, la confiance des parents, la générosité des bienfaiteurs. L'union des maîtres avait fait leur force dans le passé : elle pouvait seule assurer le succès et la durée de leur œuvre dans l'avenir; la confiance des parents : on pouvait espérer que l'Alsace, fidèle à ses traditions

trouve le directeur M. Umhang. Sont assis — de droite à gauche — MM. Kuehn, Wagner, Leroy, Schürrer, Baur, Didio, Merklen. Au premier rang, debout : MM. Metz, Renaud, Leroy junior, Antoine, Claudon, Frœhly, Pannier; au second rang : MM. Cizel, Boileau, Mathis, Brunck, Hirn et Cardot.

Nous avons oublié, page 81, de donner les noms des professeurs de la gravure placée en tête de la deuxième partie. Les voici, de haut en bas et de droite à gauche : MM. Fix et Didio; M. Spitz; MM. Hebenstreit, Güthlin, Hanauer et Wernert; M. Umhang, Mgr Ræss et M. Martin; MM. Leroy, Schürrer, Simonis et Baur; M. Batt; enfin MM. Heitzmann et Ruhlmann.

[1]) Cetty, *Vie de M. Umhang*, p. 106.

chrétiennes, continuerait à envoyer ses enfants dans une maison où on leur apprendrait à les aimer et à les respecter; enfin la France, toujours compatissante au malheur et toujours généreuse, ouvrirait, malgré sa détresse, les trésors de son inépuisable charité.

« Cruellement éprouvés pendant les trois années qui suivirent la guerre, reprend M. Didio [1]), obligés de disputer en quelque sorte à une inévitable ruine chaque pierre de l'édifice qu'ils avaient élevé à la sueur de leur front, privés même de leur directeur bien-aimé dont les lumières et le zèle infatigable n'auraient jamais été plus nécessaires que dans cette crise suprême, les maîtres du Collège libre de Colmar ont voulu donner à leur œuvre la preuve d'un inaltérable amour, en lui restant fidèles dans le malheur et en ne désespérant jamais d'elle. Au lieu de se laisser abattre par les revers qui parfois découragent les âmes les plus vaillantes, ils ont tout tenté pour transférer leur institution dans la partie non annexée de l'Alsace; au lieu de se disperser lorsque l'arrêt de suppression vint frapper leur maison, le jour même où ils avaient rendu les derniers honneurs au second collègue que la mort leur enlevait, ils se sont groupés

[1]) Discours de la première distribution des prix à Lachapelle, p. 5.

avec confiance autour du nouveau chef [1]) que les qualités de son esprit et de son cœur, ainsi qu'une expérience de vingt et un ans passés dans l'enseignement, désignaient tout particulièrement comme le successeur de celui dont il avait été l'ami le plus fidèle, le confident le plus intime. Quelles que soient donc les destinées qui attendent notre Collège, nous pourrons nous rendre le consolant témoignage que nous n'avons reculé devant aucune fatigue, que nous ne nous sommes laissé arrêter par aucune difficulté pour continuer à nos élèves les bienfaits d'une éducation chrétienne, œuvre à laquelle nous avons consacré les plus belles années de notre vie, et plusieurs d'entre nous, leur existence tout entière. Oui, nous pourrons affirmer hautement que ce qui nous a soutenus ce n'est pas une vaine gloriole, ni aucun mobile d'intérêt personnel, mais bien l'amour de la jeunesse catholique de l'Alsace, l'amour de la religion et de la patrie, cet amour qui résiste à tous les désastres, qui survit à toutes les ruines, et qui lui aussi est fort comme la mort : *Fortis est ut mors dilectio.* »

Aux efforts généreux des maîtres répondit l'admirable dévouement des familles... Les rangs

[1]) M. Umhang.

des élèves s'étaient bien éclaircis, pendant les dernières années de Colmar, par suite des événements. A la vue de ce petit nombre, on pouvait se demander, avec de légitimes inquiétudes, quel chiffre serait atteint à la première rentrée de Lachapelle. N'avait-on, du reste, pas dû s'éloigner de la ville hospitalière de Colmar qui, avec ses environs, avait toujours fourni l'immense majorité des élèves? « Ces craintes, dit encore M. Didio [1]), ne furent pas de longue durée : dès la fin du mois d'août (1873), le nombre des inscriptions fit voir que l'on pouvait ouvrir la maison avec honneur » et, le 14 octobre suivant, le village de Lachapelle en fête vit affluer, en groupes compacts, plus de 200 internes et de 50 externes, presque tous alsaciens, qui y firent leur entrée aux cris de : *Vive la France!*

« Restait, ajoute M. Didio [2]), une troisième difficulté à surmonter, et certes elle n'était pas d'une médiocre importance. Comment recueillir dans notre malheureuse Alsace, si découronnée, si décimée par la guerre, les fonds nécessaires pour couvrir les grandes dépenses en face desquelles nous allions nous trouver? A qui s'adresser, puisque les lourdes charges qui pèsent sur le

[1]) Loc. cit., p. 6.
[2]) Ibid., p. 7.

diocèse de Strasbourg ne permettaient plus à Mgr Ræss, qui avait si généreusement fondé et doté le Gymnase catholique de Colmar, de lui continuer les faveurs efficaces de sa libéralité? Le vénéré prélat avait encouragé et béni la translation du Collège à Lachapelle. « J'admire et j'approuve votre dessein, avait-il dit aux professeurs, vous rendrez service à la Religion, à l'Alsace et à la France. » Mais il avait dû ajouter: « Allez et faites, mais faites par vous-mêmes : dans ces temps troublés, le diocèse, accablé de charges, ne peut plus rien pour vous. Je ne puis que vous bénir et vous dire: *Viriliter agite et confortamini* [1]). »

Mais la Providence, « qui avait déjà inspiré aux maîtres la résolution de rester à leur poste et aux familles la pensée de leur continuer leur confiance, nous secourut d'une manière visible. Grâce au concours empressé et à la bienveillante sympathie de trois de nos compatriotes, — Mgr Freppel, évêque d'Angers, M. Keller, député du Haut-Rhin, et M. D. Didio, avocat à la Cour d'appel de Paris [2]), — le comité catholique des Alsaciens-Lorrains, présidé par Mgr de Ségur, examina le but et le

[1]) *Premier mémoire* (de M. Schürrer) *à Mgr Petit, archevêque de Besançon*, page 4.

[2]) Le frère aîné du professeur : nous avons déjà eu à le mentionner plus haut.

dessein de notre œuvre, prit vivement à cœur nos intérêts et nous donna un sérieux subside... De son côté, l'Oeuvre alsacienne du comte d'Haussonville s'engagea à fonder un certain nombre de bourses [1]. » On frappa encore à d'autres portes : M. l'abbé Didio — celui-là même à qui nous empruntons ces détails, — avec l'admirable dévouement dont nous avons déjà parlé [2], parcourut une bonne partie de la France et ramassa la somme de 19,919 fr. 70 [3]. Trois autres professeurs recueillirent 12,000 francs. « Je voudrais dire, proclama M. Didio, avec quelle bonté, avec quelle gracieuse hospitalité nous fûmes accueillis par plusieurs membres de l'épiscopat français [4]. Je voudrais pouvoir vous nommer tous ces cœurs dévoués, toutes ces âmes charitables, qui, dans leur amour pour notre infortunée province, nous sont venus en aide et qui, par leurs deniers, nous ont permis de réaliser le bien que nous cherchons à faire à la jeunesse de l'Alsace. Plus d'une fois des larmes d'attendrissement inondaient nos yeux à la vue de tant de générosité, et nous nous sentions pressés de répéter, du haut de ces chaires

[1] Outre un subside de 20,000 fr., les bourses du comité d'Haussonville s'élevaient à 7000 fr. par an.

[2] Page 96.

[3] *Mémoire à Mgr Petit.*

[4] Mgr Dupanloup seul donna 3000 fr., le cardinal Régnier, 1000.

d'où nous sollicitions la charité en faveur de notre œuvre, ces belles paroles d'un archevêque de Paris, mort glorieusement sur les barricades : « O France, il te sera pardonné beaucoup, parce que tu as donné beaucoup ! [1]) »

Grâce à cet admirable concours de tant de généreuses bonnes volontés, grâce aux ressources ainsi trouvées, non seulement les frais considérables du transport de tout le matériel de Colmar et de l'appropriation du local de Lachapelle [2])

[1]) Et cela reste toujours vrai. Grâce à Dieu, aujourd'hui encore, malgré leur détresse, les catholiques de France sont les premiers du monde entier, en tête de *toutes les œuvres catholiques :* pour n'en citer qu'une, la *Propagation de la foi,* le dernier compte rendu (*Annales* de mai 1908) donne pour la France le chiffre de plus de *trois millions.* Les catholiques allemands, qui ont toujours à la bouche leur dévouement à la bonne cause, leur excellente organisation, etc., n'ont su trouver que 369,174 fr., soit *dix fois moins.* Et encore ils émargent au budget de cette même œuvre pour 118,500 fr., tandis que la France ne redemande pas un sou! (Comptes de 1907. Ceux de 1908 n'ont pas encore paru.)

« Par sa générosité inépuisable, disait récemment le Souverain Pontife glorieusement régnant, par les ressources intarissables de dévouement et de zèle, elle (la France) reste digne de son passé, digne d'en continuer les traditions glorieuses : elle les continuera. »

Et l'auteur de l'article des *Etudes* où sont citées ces paroles (20 mai 1908, p. 520), notre camarade, le P. Pierre Brucker, ajoute (p. 527) avec raison : « (Dans notre pays) la floraison en (des œuvres catholiques) est merveilleuse : elle suppose une somme de dévouement qui est en ce moment le meilleur honneur de la France et qui la maintient au premier rang des nations. »

[2]) Dont les bâtiments, abandonnés en 1869, lors de la translation à Zillisheim du petit-séminaire, avaient servi d'ambulance et de magasin à l'armée prussienne pendant le siège de Belfort, et étaient dans un tel état de délabrement que « sans les travaux de réparation

furent couverts, mais on put aussitôt s'occuper de l'agrandissement des bâtiments existants [1]) et bientôt l'on vit s'élever sur la route qui passe devant le Collège, en prolongement de l'aile principale de l'ancien petit-séminaire, une nouvelle construction [2]) de trente mètres de long sur douze de large, avec rez-de-chaussée, trois étages et mansardes, pour laquelle près de 100,000 francs furent dépensés.

* * *

Ce bâtiment nouveau fut prêt pour la seconde rentrée de Lachapelle, et cela était providentiel, car un nombre inattendu de nouveaux élèves vint cette année s'adjoindre aux précédents. Un événement considérable était dans l'intervalle arrivé en Alsace. Les deux Petits-Séminaires de Strasbourg et de Zillisheim avaient été supprimés, le premier le 24 juin 1874, le second le 17 juillet de la même année, malgré les efforts de Mgr Ræss pour conserver au diocèse ces deux pépinières du sacerdoce : en Allemagne, remarque à ce propos

et d'entretien qu'y devait exécuter le Collège libre, il n'en serait pas resté pierre sur pierre », dit M. Schürrer. (*Premier mémoire à Mgr Petit,* p. 5.)

[1]) On peut voir sur la couverture de ce livre l'ancien état des lieux avant les constructions du Collège libre.

[2]) Voir la vue qui se trouve en tête de ce chapitre.

M. Schürrer, « la liberté d'enseignement est une notion inconnue, le gouvernement y est tout et sa main de fer pèse sur les établissements ecclésiastiques aussi bien que sur les institutions laïques [1]. » Le Collège libre recueillit les épaves de ce double naufrage pour empêcher l'interruption dont était menacé le recrutement du clergé alsacien, et pendant une dizaine d'années il servit de pépinière presqu'unique au sacerdoce de notre pays. Plus de cent vingt prêtres sont ainsi sortis de Lachapelle, formant, comme nous le dirons plus bas, à peu de chose près le dixième du clergé actuel du diocèse de Strasbourg.

* * *

« Hélas! au moment même où les maîtres du Collège libre ouvraient leurs bras et leurs cœurs à la jeunesse cléricale de l'Alsace, ils étaient eux-mêmes détachés du cher diocèse de Strasbourg, de la patrie de leurs âmes [2]. » Le 22 octobre de cette même année 1874, M. Perrin, vicaire général de Besançon, délégué à cet effet, publiait en l'église Saint-Christophe de Belfort la bulle en vertu de

[1]) Etat de choses qui, même à l'heure qu'il est, est en faveur des catholiques de France : ceux d'Allemagne, contents, paraît-il, d'être asservis et ne songeant même pas à revendiquer la liberté d'enseignement, n'ont par conséquent pas à la défendre.

[2]) Cetty, op. cit., p. 109.

laquelle le territoire resté français était séparé du diocèse de Strasbourg et annexé à celui de Besançon. Le grand cardinal Mathieu, comprenant ce que cette nouvelle séparation devait laisser de regrets et soulever de douleurs, tint à venir lui-même, quelques semaines après, visiter le Collège, pour, selon l'heureuse expression de son historien [1]), « envelopper dans les plis de son manteau de pourpre les vingt-deux maîtres et les trois cents élèves de la maison ». Son cœur, toujours si grand et si généreux, trouva des accents qui allèrent droit au cœur des exilés. Dès son entrée sur le seuil du Collège, après les paroles de bienvenue de M. Umhang, il s'écria, les larmes aux yeux : « Vous avez écrit, Messieurs, une des plus belles pages de l'histoire de l'annexion [2]) », et le lendemain, 11 novembre, au toast du directeur il répondait : « Je comprends la blessure faite à vos cœurs ; vous êtes Alsaciens ; eh bien ! Alsaciens vous resterez et au besoin je me fais Alsacien avec vous ! [3]) »

Les effets de la haute protection du cardinal Mathieu ne se firent pas attendre. On était à ce

1) *Vie du cardinal Mathieu,* par Mgr Besson, évêque de Nîmes.

2) Mémoire de M. Schürrer sur *Le Collège libre et les archevêques de Besançon,* p. 2.

3) Ibid., p. 2. — Voir aussi le discours de la distribution des prix de 1889.

moment en négociations avec le gouvernement français pour obtenir un capital de 50,000 francs à affecter à la création d'un certain nombre de bourses. Ces négociations aboutirent au commencement de l'année suivante : le 29 janvier 1875, le cardinal n'hésita pas à engager sa responsabilité et celle de ses successeurs et à signer le traité que ratifia le ministre de l'Intérieur le 1er février.

Mgr Mathieu réservait d'autres faveurs encore à son *Collège alsacien*, comme il aimait à l'appeler, lorsqu'il mourut le 9 juillet de la même année, six mois donc à peine après avoir apposé sa signature à la convention si avantageuse dont on vient de parler. Il eut pour successeur Mgr Paulinier, qui devait hériter, nous le verrons, de son amour de prédilection pour ses enfants d'Alsace et leur donner, lui aussi, de nombreuses preuves du puissant intérêt qu'il portait à cette œuvre que, comme son illustre prédécesseur, il avait fait la sienne.

* * *

Cette œuvre fut à ce moment à son apogée et la mémorable visite du cardinal Mathieu marque pour le Collège libre l'ère de sa plus grande prospérité. « Elle dura cinq ans », dit M. Schürrer [1]).

[1]) Discours de 1889.

Et il ajoute : « Les peuples heureux n'ont point d'histoire. La nôtre, durant cette brillante période, se résume dans le fonctionnement régulier et quelque peu uniforme d'un collège où, sous l'égide d'une discipline ferme et paternelle à la fois, fleurissent les traditions de studieuse activité et d'union cordiale qui font sa force et son honneur.

« L'uniformité de cette vie de travail, continue M. Schürrer, n'était interrompue que par le retour périodique de quelques grandes fêtes, comme celle du directeur, précédée d'une soirée littéraire et musicale, la touchante cérémonie de la première communion, la visite annuelle de l'archevêque, le tirage d'une loterie organisée par la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul au profit des pauvres [1]). Mais il y avait chaque année une fête qui dépassait toutes les autres en éclat et en souvenirs ineffaçables : c'était la solennité de la distribution des prix.

« Ce jour-là, le paisible village de Lachapelle présentait le spectacle animé d'une grande ville; la vaste enceinte de l'église paroissiale, parée pour la circonstance, se trouvait trop étroite pour contenir la foule de parents, d'amis et d'anciens élèves accourus de tous côtés pour témoigner aux

[1]) Nous dirons plus bas quelques mots de toutes ces fêtes.

maîtres du Collège libre l'intérêt et la sympathie qu'ils portaient à leurs personnes et à leur œuvre. Cette solennité scolaire n'était pas, comme ailleurs, une pure fête académique où l'on vient applaudir des discours plus ou moins éloquents, ni une simple fête de famille, où l'on est heureux de couronner les pacifiques vainqueurs de nos luttes classiques. Elle revêtait ici un cachet tout particulier. C'était un rendez-vous émouvant, où nos compatriotes de l'autre côté de la frontière venaient serrer la main de leurs frères restés français et se consoler de leur nationalité perdue par l'effusion de leurs regrets, de leurs vœux et de leurs patriotiques espérances.

« C'est dans une de ces solennités que, par la main de son ami M. l'abbé Anglade, Mgr Paulinier, de douce et sainte mémoire, conféra à M. Umhang les insignes de chanoine honoraire de sa métropole. Cette nomination, faite en présence de notre vaillant député [1]), des notabilités civiles et militaires du territoire, de l'élite du clergé de Belfort et de l'Alsace, fut accueillie par les applaudissements d'une assistance aussi brillante que nombreuse: le directeur du Gymnase catholique recevait

[1]) M. Keller, qui rendit au Collège de Lachapelle de si éminents services et en fut l'ami dévoué et le soutien de la première à la dernière heure.

publiquement la récompense de ses hautes qualités et de ses éminents services; le corps tout entier des professeurs était honoré dans son chef; leur œuvre était glorifiée devant l'Alsace et la France. »

* * *

« Hélas! dit M. Cetty [1]), non loin de ce Thabor se dressait déjà le Calvaire, et déjà on entendait au loin *d'autres cris* et d'autres acclamations. L'exode de l'Alsace vers Lachapelle avait suscité à Strasbourg et à Berlin de vives protestations et provoqué de cruelles mesures. Les écoles allemandes restaient vides et désertes; les élèves des maisons fermées par l'Etat avaient passé la frontière pour suivre leurs maîtres et continuer leurs études sous l'égide de la liberté. Le gouvernement crut de son devoir d'arrêter un mouvement si préjudiciable à la germanisation du pays. Les ordonnances se succédèrent donc toujours plus sévères et plus décisives : défense de porter l'uniforme du Collège en Alsace, obligation pour les élèves au-dessous de 14 ans de passer un examen devant des inspecteurs allemands, et, selon la décision de ces derniers, sommation adressée aux parents, sous peine d'amende, de

[1]) Op. cit., p. 114.

retirer leurs enfants des collèges français; enfin, séjour en Alsace interdit aux collégiens âgés de 17 à 21 ans, dont les parents avaient opté pour la France ou obtenu un certificat d'émigration. »

Il y eut bien dans le principe quelque hésitation dans l'exécution de ces odieux décrets. « Bien des familles, rapporte M. Schürrer [1]), passèrent outre sans se laisser intimider; mais d'autres, moins fermes, reculèrent devant les menaces d'amende ou de prison. A mesure que la domination étrangère se prolongeait, les fatales conséquences de l'annexion se firent sentir davantage et le recrutement des élèves devint d'année en année plus difficile pour les collèges de l'Est et en particulier pour le nôtre.

« C'est ainsi que le nombre des élèves, qui en 1877 dépassait encore le chiffre de trois cents, descendit peu à peu à deux cent vingt. Cette diminution s'accentua encore à partir de 1880, lorsque, pour empêcher les aspirants au sacerdoce de faire leurs études en France, le gouvernement se prêta à la réouverture des petits-séminaires en leur imposant son plan d'études et sa direction. L'exercice suivant ne nous ramena que 180 élèves, dont 130 internes seulement.

1) Discours de 1889, p. 22.

« Malgré les difficultés de cette situation, continue M. Schürrer, nous résolûmes de continuer la mission que nous remplissions depuis huit ans sur la frontière alsacienne. Les encouragements et les secours que nous ne cessions de recevoir de la France, la confiance persévérante et l'attachement d'un bon nombre de familles, l'attente de l'opinion publique, les obscurités même du présent et les incertitudes de l'avenir qui pouvait devenir meilleur d'une année à l'autre, tout nous faisait un devoir de ne pas déposer les armes et de rester au poste où la Providence nous avait placés. »

Pour pouvoir cependant prolonger la lutte avec sécurité, il fallait trouver un moyen de couvrir les déficits qui allaient se produire fatalement par suite des circonstances qu'on vient de signaler. C'est dans ce but que de nouvelles négociations furent entamées avec le gouvernement français pour obtenir la libre disposition des 50,000 francs qu'il avait attribués à cinq bourses en 1875, et pouvoir désormais aliéner ce capital au fur et à mesure des besoins, sans obligation de le rendre jamais. Ces négociations aboutirent heureusement le 10 septembre 1880, et le Collège put ainsi se soutenir de nouveau pendant quelques années, en équilibrant son budget sans trop de perte.

* * *

La confiance des professeurs du Collège en la Providence n'était donc point trompée. En dépit de tous les obstacles, le chiffre des élèves se releva même jusqu'à deux cents et devait se maintenir à peu près à cette hauteur jusqu'en 1887.

Mais cette année eurent lieu les élections, le 20 février, et les provinces annexées en profitèrent pour protester une fois de plus de leur invincible attachement à la France. Cette intrépide explosion de patriotisme, après plus de quinze ans de domination, exaspéra les maîtres de l'Alsace-Lorraine. Pour s'en venger, ils décrétèrent des mesures tellement graves que la plupart des familles alsaciennes, rivées au sol natal par leurs intérêts et les nécessités de la vie, se virent contraintes de retirer leurs enfants des établissements français. Le Collège perdit ainsi la moitié de ses élèves.

Enfin, le décret du 22 mars 1888, concernant les passeports, éleva à quelques pas de Lachapelle une véritable muraille de Chine, et la frontière devint presqu'infranchissable dans l'un et l'autre sens. Ces dernières mesures de rigueur achevèrent de tarir si bien la source du recrutement du Collège que l'année scolaire 1888 ne s'ouvrit qu'avec 30 internes et à peu près autant d'externes.

Aussi dès lors M. Schürrer, le nouveau directeur du Collège — M. Umhang, découragé, avait prématurément pris sa retraite en 1886 comme on le dira en son lieu, — avait-il songé à fermer l'établissement. Néanmoins, sur les instances de plusieurs professeurs, sur celles surtout de l'archevêque de Besançon [1]) qui, dans son intrépide confiance en la Providence et dans son amour pour l'Alsace, s'obstinait à vouloir espérer contre l'espérance même, on se décida à rester encore sur la brèche et à tenter une lutte suprême *pro aris et foris*.

Mais, raconte M. Schürrer [2]), « les faits vinrent bientôt prouver que la solution de la crise n'était qu'ajournée. En effet, le chaleureux appel de l'archevêque aux familles chrétiennes de l'Alsace et du territoire de Belfort en faveur du Collège de Lachapelle resta presque sans écho : la rentrée d'octobre ne nous ramena qu'une trentaine d'internes et à peine vingt externes.

« Ce n'est pas avec d'aussi faibles éléments, continue le directeur, qu'un établissement peut subsister et vivre. Nous avions lutté jusqu'à l'épuisement et jusqu'à la dernière limite de nos forces. Les événements, plus forts que nous, avaient mis

[1]) C'était Mgr Ducellier.
[2]) *Mémoire à Mgr Petit*, p. 14.

fin à notre mission par l'impossibilité de la remplir plus longtemps avec honneur [1]).

« La dernière distribution des prix, présidée, au nom de Mgr l'archevêque, par son vicaire général, l'abbé Touchet [2]), eut lieu le 2 août 1890. Ce jour-là, celui qui fut son dernier directeur eut la douleur d'annoncer publiquement la fermeture du Collège libre de Lachapelle, après dix-sept années d'existence et de bienfaits [3]). »

* * *

La liquidation de la propriété du Collège donna lieu à de longues et épiques contestations entre les diocèses de Strasbourg et de Besançon, qu'il n'entre pas dans mon sujet de raconter ici [4]) longuement.

Disons seulement que Strasbourg, qui n'avait rien fait pour Lachapelle, tout en en bénéficiant pour l'éducation de ses clercs, eut des prétentions inadmissibles, ridicules mêmes peut-on dire, que Besançon, dont M. Schürrer défendit vaillamment le bon droit, ne put accepter. Au mépris de

[1]) La vérité oblige d'ajouter qu'un groupe important de professeurs, à la tête duquel était M. Hirn, eût désiré continuer la lutte. Nous en reparlerons plus bas.

[2]) L'éloquent évêque actuel d'Orléans.

[3]) *Premier mémoire à Mgr Petit,* p. 14.

[4]) Peut-être le ferai-je un jour ou l'autre autre part, car l'histoire en est tout-à-fait curieuse.

toutes les propositions de conciliation faites par M. Schürrer au nom de l'archevêque de Besançon, l'administration épiscopale de Strasbourg, mal conseillée[1]) par M. le chanoine Joder, dont la science canonique qu'on ne veut pas contester ne couvrait pas la totale ignorance des faits qu'il fallait juger, porta le différend à Rome.

Le jugement, rendu le 1er mars 1898, après de laborieuses discussions, qui obligèrent M. Schürrer à se rendre dans la capitale du monde chrétien, fut une sentence arbitrale tranchant la question de fond et de droit en faveur de Besançon et les questions accessoires en faveur de Strasbourg.

[1]) Il faut dire que le sens droit de Mgr Fritzen — dont manquèrent totalement ses conseillers en cette circonstance — lui avait fait d'abord accepter loyalement les propositions de l'archevêque de Besançon.

CHAPITRE II

Les professeurs de Lachapelle. — M. Umhang, directeur. — MM. Cizel, Glath. — Retraite de M. Umhang. — Direction de M. Schürrer. — Dernières modifications du personnel.

La vingt-deuxième année du Collège libre avait donc commencé à Lachapelle, le 14 octobre 1873, sans presqu'aucun changement dans le personnel des derniers temps de Colmar.

M. Umhang, on l'a déjà vu, avait remplacé M. Martin comme directeur et avait eu pour successeur à la tête de l'économat M. Schürrer. Charles Guyot, un ancien élève de la maison, devenait préfet de discipline, et un autre de nos camarades, qui avait déjà été maître d'études pendant la dernière année de Colmar, Georges Hirn, était chargé de la septième. Deux nouvelles recrues, dont il sera question encore plus bas, complétaient le nombre des professeurs : M. l'abbé Laurent Frœhly, de Munster, chargé de la cinquième française, et M. l'abbé Louis Glath, de Haguenau, professeur de dessin et de musique et maître de chapelle.

Le nouveau directeur de la maison, M. l'abbé Jean Umhang, admirablement secondé du reste, comme l'avait été son prédécesseur, par cette

phalange de maîtres expérimentés et dévoués que nous connaissons, se dépensa, corps et âme, à l'exemple de M. Martin, pour assurer le succès du Collège. Ce serait ici le lieu de consacrer quelques pages au bon *Père Jean*, comme on l'appelait, qui sut si bien continuer à Lachapelle les traditions qui avaient fait la gloire et l'honneur du Collège de Colmar. Mais notre *Association* a déjà mis entre les mains de la plupart des anciens élèves la belle biographie de M. Umhang écrite par notre camarade H. Cetty [1]; bornons-nous à y renvoyer le lecteur et à citer ici la belle lettre mise en tête de ce livre par le troisième et dernier directeur, M. Schürrer. Aussi bien est-ce un portrait aussi exact qu'achevé du Père Jean et difficilement saurait-on mieux faire.

« Mon cher ami,

« Lorsque, le jour même de ses magnifiques funérailles, vous m'avez confié votre projet d'écrire la Vie de notre cher et vénéré directeur, M. le chanoine Umhang, j'ai emporté dans mon deuil la consolante pensée que son souvenir béni ne serait point perdu pour ses nombreux amis et admirateurs,

[1]) Et que nous avons déjà citée plusieurs fois.

Rappelons que ce volume, de VIII-345 pages, est en vente à la librairie Sutter, à Rixheim (Haute-Alsace).

ni pour l'Alsace dont il a été et restera une des gloires les plus pures.

« C'est à vous, l'un de ses élèves privilégiés, devenu son ami de cœur et son fidèle confident, qu'il avait légué, avec les secrets de son âme, les précieux documents de sa longue et féconde carrière. Personne mieux que vous ne pouvait élever à sa mémoire le monument qui devra le faire revivre aux yeux de tous ceux qui l'ont connu et aimé. Et vous vous êtes mis à l'œuvre avec cette ardeur que vous apportez à toutes vos entreprises, et voici que la tâche que vous vous étiez imposée comme un devoir de piété filiale, est sur le point d'être heureusement achevée.

« Je viens de lire, avec une émotion facile à comprendre, la plus grande partie de votre travail, dont vous avez bien voulu me faire goûter la primeur. Sans attendre les dernières pages de votre livre, qui, je n'en doute pas, en seront le digne couronnement, j'ai hâte de vous remercier et en même temps de vous féliciter d'avoir su retracer avec tant de fidélité et de si chaudes couleurs la belle et sympathique figure de celui qui a été mon plus ancien et meilleur ami et mon inséparable compagnon d'armes dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune.

« Esprit distingué, intelligence élevée, caractère

ferme, d'une franchise et d'une loyauté sans pareille, M. l'abbé Umhang cachait, sous des dehors un peu rudes, un cœur d'une extrême sensibilité et une âme faite de tendresse et de bonté, et il avait dans l'accueil tant de rondeur et de bonhomie que facilement on était conquis par sa bonne grâce et par sa simplicité. Prêtre zélé et ardent au travail, d'une piété profonde, mais sans ostentation, il était homme d'action autant que d'étude et de prières. Sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, digne et fier en face des grands, prévenant et condescendant envers les humbles et les petits, il avait pour les pauvres et les délaissés un dévouement et une générosité qui ne connaissaient point de limites. La gravité, qui lui était habituelle et comme le fond de son caractère, n'excluait pas chez lui à l'occasion je ne sais quelle gaieté exubérante et communicative, qui faisait un des charmes de sa société. Un autre trait distinctif de cette nature si richement dotée, c'était une exactitude scrupuleuse dans l'accomplissement de tous ses actes et du moindre de ses devoirs : esclave de l'ordre et de ses habitudes, tout chez lui était réglé et arrêté d'avance.

« Admirateur et appréciateur délicat des choses de l'esprit, poète à ses heures, enthousiaste pour toutes les grandes et saintes causes, il portait au

16

cœur un double amour, l'amour de l'Eglise et l'amour de son pays, et tous ses efforts tendaient à inspirer ses sentiments à ceux qui dépendaient de lui.

« Tel était M. l'abbé Umhang. Tel nous l'avons connu, et c'est ainsi que vous nous le montrez dans les chapitres consacrés à sa formation intellectuelle et sacerdotale, à son zèle et à son activité comme conducteur d'âmes, à son amour pour les pauvres et les orphelins. Ceux qui l'ont fréquenté et aimé pour ses services rendus à la science le reconnaîtront aussi avec bonheur aux traits dont vous avez dépeint le collectionneur infatigable, l'entomologiste de premier ordre qu'était ce savant non moins modeste que distingué.

« Pour moi, ce qui me touche le plus, ce sont les souvenirs que vous évoquez dans les chapitres intitulés Colmar et Lachapelle, où vous nous montrez tout ce que M. Umhang a été pour le Collège libre et ce que le Collège libre a été pour lui, et où je le retrouve tel que je l'ai connu pour l'avoir vu à l'œuvre : professeur non moins soigneux que brillant, préfet de discipline vigilant et zélé, économe aussi entreprenant que sage et prudent, directeur digne de remplacer l'incomparable éducateur de la jeunesse que fut l'abbé Martin.

« Colmar et Lachapelle! c'est le Collège libre tout entier dans les deux phases de son existence et de ses glorieuses destinées. Colmar et Lachapelle! c'est là qu'à l'exemple de son illustre prédécesseur, M. Umhang a lutté, lutté jusqu'à extinction de ses forces, pour la cause sacrée de la liberté d'enseignement, hélas! si oubliée et si méconnue de nos jours. Colmar et Lachapelle! c'est à cette œuvre de liberté, fondée et entretenue au prix de tant d'efforts et de sacrifices, qu'il a consacré toutes les forces vives de son esprit, toute la virilité de ses talents, toute l'ardeur de ses convictions, les trente-quatre meilleures années de son existence. Comme M. Martin, il aimait par-dessus tout Dieu et l'Eglise, l'Alsace et la France; mais après l'Alsace et la France, après Dieu et l'Eglise, il n'aimait rien autant que son cher Collège libre.

« Colmar et Lachapelle! c'est là que, avec son précieux concours et sous sa paternelle et ferme direction, l'élite de la jeunesse de notre province, quelques milliers de jeunes Alsaciens ont reçu le bienfait d'une éducation chrétienne. C'est de là que sont sortis les deux cents prêtres qu'il a donnés au grand et beau diocèse de Strasbourg, sans parler de ceux qu'il a fournis au clergé de Besançon, aux Missions et à divers Ordres religieux.

« Colmar et Lachapelle! c'est à cette école, qu'il

a puissamment aidé à former aux lettres et aux sciences les trois cent cinquante bacheliers, qui, soit à l'armée, soit dans les carrières civiles et libérales honorent aujourd'hui leurs maîtres par la dignité de leur conduite, par la fermeté de leurs convictions et par l'ardeur de leur patriotisme.

« C'est ainsi que M. l'abbé Umhang a rempli la mission dont la Providence et les événements l'avaient chargé. Aussi bien l'affection et la reconnaissance lui ont élevé dans le cœur de ses collègues et de ses élèves un monument plus durable que l'airain, sur lequel restera à jamais gravé en lettres d'or, comme son plus beau titre d'honneur et de gloire, son nom de *Père Jean* de Colmar et de directeur de Lachapelle. Vous, mon cher ami, vous lui en avez élevé un autre, non moins magnifique ni moins durable, celui de votre piété filiale. Encore une fois, je vous en félicite et vous remercie du plus profond de mon cœur.

« Gundolsheim, 15 octobre 1901.

« L'ABBÉ SCHÜRRER. »

On en conviendra : M. Martin avait été vraiment dignement remplacé, et l'on pouvait prédire que son œuvre ne péricliterait pas entre les mains de son successeur.

Chaque fois de plus qu'un vide se produisait dans les rangs des professeurs ou que le nombre grandissant des élèves nécessitait l'accroissement du personnel, le directeur, avec la même main heureuse que M. Martin, savait choisir, comme il disait, *the right man in the right place.*

Ainsi en 1874 une nouvelle classe de sciences fut confiée à M. l'abbé J.-B. Grundler, ancien élève et ancien professeur de Colmar, que l'administration épiscopale avait arraché au Collège pour le placer au Petit-Séminaire de Zillisheim et qui, après la fermeture de cet établissement, put revenir à Lachapelle. A Pâques de la même année, M. Frœhly devint préfet de discipline et sut rapidement conquérir, dans ces nouvelles et parfois ingrates fonctions, l'affection de tous, maîtres et élèves : l'amitié qui m'unit à lui m'empêche d'en dire ici tout le bien que je voudrais.

A la rentrée de 1875, M. Merklen, précédemment professeur de sixième, remplaça en philosophie M. Grünenwald, devenu vicaire à Paris, et M. l'abbé Camille Rumpler, d'Obernai, l'année d'avant maître d'étude, fut chargé de la cinquième française [1]).

L'année suivante, 1876, fut celle de la retraite

[1]) M. Rumpler ne resta que deux ans au Collège. En 1878 il le quitta pour devenir précepteur et il est aujourd'hui, si nous sommes bien informé, aumônier de l'hospice de Douai (Nord).

de M. Wernert qui retourna à Colmar rejoindre sa vieille mère qui devait lui survivre[1]). Il fut remplacé par M. l'abbé Finck, du diocèse de Besançon, déjà maître d'étude précédemment, mais qui ne fit que passer au Collège. Cette année aussi fut celle du départ de l'inconstant M. Grundler, remplacé, dans sa classe de sciences, par M. Hirn et celui-ci, en sixième, par M. l'abbé Cizel, un nouveau venu, la plus brillante recrue envoyée au Collège par le diocèse de Besançon.

Auguste Cizel, né à Traves (Haute-Saône), en 1835, avait débuté comme professeur au Collège libre de Saint-François-Xavier de Besançon. Ensuite vicaire à Champlitte, il avait demandé à rentrer dans l'enseignement et avait débuté à Lachapelle comme maître d'études en 1876. Successivement professeur de septième, de sixième et de troisième, il sauta jusqu'en rhétorique en 1886, lors du départ de M. Didio pour Lille, et resta à la tête de cette classe jusqu'à la fin du Collège. A ce moment, chaudement recommandé à l'autorité diocésaine par M. Schürrer, il fut chargé de l'importante paroisse de Navenne près Vesoul, où il mourut prématurément le 29 février 1896, âgé seulement de 51 ans. Esprit distingué,

[1]) Voir plus haut, p. 36.

orateur brillant et original, M. Cizel était de plus un vrai poète, et plusieurs de ses œuvres furent couronnées par les académies de Besançon, de Montauban et par les Jeux floraux [1]). Il sera encore question plusieurs fois de M. Cizel dans ce livre.

En 1877 point de changement dans le personnel. En 1878, trois des maîtres d'études des années précédentes devinrent professeurs : M. Pannier en huitième, M. Renaud en neuvième, et M. Metz en cinquième française. M. Louis Pannier, de Besançon, était du nombre des premiers maîtres d'études fournis en 1875 par le nouveau diocèse auquel Lachapelle avait été rattaché. Professeur de huitième, de septième, de sixième et directeur du chant, il fut, en 1885, nommé vicaire-organiste de la paroisse Saint-Pierre de sa ville natale et il devait y mourir, le 27 décembre 1893, d'une arthrite aiguë, à peine âgé de 42 ans. Le gros M. Pannier, d'un caractère jovial et plein d'entrain, avait su se faire aimer de ses élèves aussi bien que de ses collègues.

M. André Renaud, de Vellexon (Haute-Saône), passa, en qualité de professeur de classe française, une dizaine d'années au Collège, qu'il quitta en 1889 pour occuper diverses cures de son départe-

[1]) On trouvera plus bas un spécimen de son beau talent de poète.

ment. Oiseleur émérite, il fut au Collège le compagnon assidu et l'auxiliaire de M. Umhang dans ses chasses aux papillons et aux coléoptères. M. l'abbé Xavier Metz, de Bischheim (Basse-Alsace), resta neuf ans au Collège, également comme professeur de classes françaises. On sait qu'après avoir été rédacteur à l'*Elsässer* et avoir longtemps dirigé le cercle catholique de Strasbourg, il est aujourd'hui à la tête de l'importante paroisse de Molsheim.

* * *

L'année 1879 fut attristée par la mort de M. Glath qui, depuis la dernière année de Colmar, enseignait au Collège la musique et le dessin, et remplissait les fonctions d'organiste. C'était un bien excellent maître que l'on perdait prématurément. Né à Haguenau en 1850, Louis Glath avait à un haut degré, comme devait le dire M. Umhang lors de ses funérailles, « le culte du beau parce qu'il en avait le sentiment, et c'est pourquoi il savait communiquer à ses élèves l'enthousiasme dont il était animé lui-même [1]) ». Pendant les sept années qu'il passa au Collège, il en avait rehaussé, par les accents de sa splendide voix de basse, les

[1]) *A la mémoire de l'abbé Louis Glath.* Brochure autographiée de 26 pages. (Wesserling, lithographie Knabé.)

fêtes religieuses et les réunions littéraires. « Son histoire, a dit en termes émus son compatriote et ami M. Hirn [1]), est plus courte encore que sa trop courte vie : c'est celle de la fleur qui s'épanouit le matin, embaume pendant quelques heures l'air qui l'environne pour tomber dans tout son éclat sous la faux du moissonneur ; c'est celle de l'oiseau harmonieux qui traverse le ciel d'un vol rapide, jetant dans l'espace son chant d'allégresse, qui charme et ravit en passant ceux qui l'entendent. » Ce que devait redire en termes non moins éloquents M. Cizel dans un discours adressé aux élèves du Collège [2]) et surtout dans une poésie, d'une superbe envolée, que nous croyons devoir reproduire ici. Même ceux d'entre nous qui n'ont connu ni l'abbé Glath, ni l'abbé Cizel, ne la liront pas sans émotion.

A la mémoire de mon cher collègue et ami,
Monsieur l'abbé Louis Glath.

Mort ! Mais il est donc vrai qu'on meurt à ton âge ?
Il est donc vrai qu'on peut au début du voyage
Tomber, et rester là pour jamais abattu... !
Tu marchais avec nous du même pas rapide,
Et voilà qu'en nos rangs ta place est soudain vide...
O frère ! O frère ! où donc es-tu ?

[1]) *L'abbé Louis Glath.* Brochure in-8° de 21 pages. Montbéliard, impr. Hoffmann, 1879.

[2]) Il se trouve dans la brochure lithographiée que nous avons citée.

Mort! Mais on ne meurt pas à ton âge...! Sans doute
Tu vis se balancer sur le bord de la route
Un lys dont la blancheur t'a tout à coup charmé...
Et tu voulus rester un instant en arrière,
Afin de moissonner en sa fraîcheur première,
La fleur au calice embaumé...

Mort! Mais on ne meurt pas au printemps de la vie!
Ton oreille a peut-être été soudain ravie
Par un lointain concert semblant venir des Cieux.
Et t'arrêtant, ému, tu nous laisses poursuivre
Notre marche, tandis que ton âme s'enivre
De ces accords mystérieux...!

Mort! Mais la faulx du temps n'est pas aussi barbare!
Séduit par la splendeur de quelque horizon rare,
Pour le mieux contempler tu ralentis le pas...,
Et, tirant tes pinceaux, tu t'es mis à peindre,
Et nous sommes allés en avant, sans rien craindre
Pour toi qui ne nous suivais pas.

Et tu nous rejoindras, j'en suis sûr, tout à l'heure...
Ce n'est pas un espoir insensé qui me leurre :
Tu nous a tant aimés tous, et nous t'aimons tant!
Mais c'est trop prolonger ta douloureuse absence.
Viens, reviens au plus tôt, pour calmer la souffrance
Du groupe d'amis qui t'attend...!

Il n'est pas revenu...! Grand Dieu! C'est donc possible.
La mort est à ce point inhumaine et terrible

Qu'elle aiguise sa flèche et qu'elle frappe au cœur
La vie, en la saison de ses plus riches sèves,
Quand elle aime à se perdre au pays bleu des rêves,
A la poursuite du bonheur...!

Il ne reviendra pas! Sa tombe est là, béante...
Déjà l'airain sacré, d'une voix gémissante,
O frère! nous appelle à conduire ton deuil...
Et tandis que le glas remplit l'air de sa plainte,
Voilà que nous pleurons sur ta jeunesse éteinte
Et couchée au fond d'un cercueil...!

Oui, ce front ombragé de longs cheveux d'ébène;
Cet œil si franc, miroir d'une âme si sereine;
Ce cœur chaud, qu'enfiévrait le mal de l'infini;
Ces lèvres où la joie étincelait si belle;
Ces doigts formés pour le pinceau d'Apelle
Ou l'archet de Paganini.

Tous ces trésors sont là, sous ce linceul funèbre...
Tous ces dons, qui déjà t'avaient rendu célèbre,
Dans la nuit du néant sont perdus sans retour.
Ainsi passe la fleur si fraîche à son aurore,
Le soleil de ses feux l'éteint et la dévore;
Elle vit et meurt en un jour.

C'en est fait... Tu n'es plus, ô frère, et tu nous laisses
Ici-bas, seuls, en proie aux plus sombres tristesses,
Dans le rude chemin qui mène à l'avenir...
Mais nous aurons un culte ardent pour ta mémoire;
Le Collège écrira ton nom dans son histoire
Et gardera ton souvenir!

Nous n'oublierons jamais que, pendant sept années,
Les plus belles que Dieu, cher ami, t'ait données,
Dans nos rangs glorieux tu fus un fier soldat...,
Et que tu t'es servi bravement de tes armes,
Avec nous dans la joie, avec nous dans les larmes,
Toujours prêt à livrer combat.

Car ceux qui, comme nous, ont reçu charge d'âmes,
Ceux dont la mission est d'attiser les flammes
Du Vrai, du Beau, du Bien dans le cœur de l'enfant,
Ceux-là doivent lutter sans trêve, et sans rien craindre,
Pour que du souffle impur qui travaille à l'éteindre
Le feu sacré soit triomphant!...

Tu conduisais ces cœurs de quinze ans sur les cimes
Où les Muses de l'Art ont leurs temples sublimes,
Aux pieds de l'Idéal, debout sur leurs autels...
Et, les baignant là-haut dans des mers d'harmonies,
Ta voix se perdait dans les sphères infinies,
Séjour des concerts éternels!

Ah! comme tu savais nous soulever de terre!...
Quel secours que ta joie en notre tâche austère,
Où l'on est si souvent, hélas! triste et blessé...
Tu chantais, et tes chants nous rendaient le courage,
Et nous nous sentions forts pour reprendre l'ouvrage
Au point où nous l'avions laissé...

Et nous voilà privés de ce puissant remède...
Nous voilà condamnés à travailler sans l'aide

Qui nous facilitait notre rude labeur...
Et les jours qui coulaient avec toi si rapides,
Comme ils vont désormais être sombres et vides
De tout plaisir, de tout bonheur!...

Mais non! Tu n'es pas mort tout entier... Ta pensée
Dans l'ombre du trépas ne s'est point éclipsée...
Je la vois rayonner ainsi qu'un astre d'or...
La tombe à notre amour n'a ravi que l'argile
Qui lui servait ici d'enveloppe fragile...
Mais ta pensée est libre encore!

Elle a monté vers Dieu dont la splendeur sacrée,
Irrésistible aimant, l'a toujours attirée,
Vers Dieu le Vrai, vers Dieu le Bien, vers Dieu le Beau.
Elle est là, plongée en d'ineffables ivresses,
Tandis que nous versons l'urne de nos tristesses
Sur le marbre froid d'un tombeau...!

Ah! si tu peux parfois arracher à l'extase
Ce cœur, malgré les feux de l'amour qui l'embrase,
Songe du haut des Cieux à ta famille en pleurs...
A ton père, à ta mère, à ta sœur, à ton frère,
A ce bel enfant blond qui mêle, joie amère,
Son gai sourire à nos douleurs...!

Songe à celle qui fut ton ange d'agonie,
Et qui, pendant sept mois, a, de sa main bénie,
Pansé ta chair blessée et tes membres perclus.
Elle savait si bien endormir ta souffrance,
En y versant à flots le miel de l'espérance,
Quand même elle n'espérait plus...!

Songe à nous, tes amis ; songe à ce grand Collège
Dont chaque écho redit encore ta voix ; allège
Le fardeau qui sur nous pèse si lourdement...
Pour ne pas succomber sous ce poids redoutable,
Nous avons tous besoin d'un zèle infatigable
Et du plus entier dévouement...

O toi, qui fus toujours sensible aux chants des lyres,
Prête l'oreille au mien, car c'est toi qui l'inspire ;
Et puisque les trésors de Dieu sont tes trésors,
Nous t'en prions, répands-les sur nous à mains pleines ;
Verse sur nos douleurs les grâces souveraines
Qui font les heureux et les forts.

AUG. CIZEL.

* * *

La mort de M. Glath coïncidait avec de grands changements amenés au Collège par la diminution des élèves, causée, on l'a vu, par les tracasseries allemandes et surtout par la réouverture du Petit-Séminaire de Zillisheim. C'était le déclin qui commençait. Dès lors on prévoyait la fin ; dès lors chaque année qui en séparait voyait diminuer aussi le nombre des professeurs. *Il faut vivre,* hélas ! *avant de philosopher.* Beaucoup d'entre nos maîtres étaient obligés d'assurer l'avenir, par stricte nécessité, n'y ayant jamais songé auparavant dans leur vie de dévouement désintéressé. Il le fallait bien, maintenant que les jours du Collège étaient comptés.

Le premier qui s'en alla ainsi fut M. Batt. Puis ce fut le tour, en 1881, de l'abbé Bœsch, et l'année d'après, de M. Hanauer [1]).

En 1885, changement encore plus important : M. Umhang, perdant courage, résigna ses fonctions de directeur. Tourmenté depuis longtemps, dit son historien [2]), par le désir de revenir à Thann pour y passer les dernières années de sa vie, il prit cette année cette grave décision, au grand regret de tous, comme le lui écrivit le vicaire général de Besançon. « Assurément, lui disait-il, vous avez gagné et bien gagné le repos que vous allez prendre, mais beaucoup regretteront que vous ne soyez pas resté jusqu'au bout à ce poste qui était un poste de combat et un poste d'honneur. Mais ces regrets seront pour vous la plus glorieuse et la meilleure consolation dans votre retraite. » De son côté, Mgr Korum lui adressait une belle lettre qu'il faut citer ici : « Si d'une part je regrette vivement pour le Collège libre votre détermination arrêtée et mûrie depuis si longtemps, je ne puis m'empêcher de vous féliciter d'autre part du repos que vous avez si noblement mérité. Toute votre vie a été consacrée à l'éducation de la jeunesse, et Dieu seul sait combien de jeunes gens ont

[1]) Il a été question d'eux plus haut.

[2]) Op. cit., p. 173.

été maintenus dans la voie de la vertu par votre dévouement paternel, vos leçons et votre exemple! Que d'âmes sont unies à la vôtre par les liens de la plus vive gratitude et d'une filiale affection! Je sais que plusieurs de vos élèves vous doivent, comme moi, d'avoir gardé leur vocation au milieu du monde, et s'ils ont suivi l'appel de la grâce, c'est que le Seigneur avait placé à côté d'eux une âme vraiment sacerdotale, heureuse de se dévouer et de faire le bien dans l'ombre, un guide éclairé, un vrai père spirituel. Pardonnez-moi, cher et vénéré Maître, ces paroles. Mon cœur s'attendrit en pensant que la famille du Collège libre va subir une seconde perte et que le cœur fort et doux qui la dirigeait ne sera plus là pour veiller constamment sur elle [1]). »

M. Umhang, qui depuis longtemps croyait mourir chaque année — il n'assistait à aucune des fêtes de notre *Association* sans y faire d'un ton lugubre ses adieux, — et c'est ce qui explique le mieux sa détermination, devait cependant vivre jusqu'en mars 1901. Il fut remplacé par l'économe, M. Schürrer, troisième et dernier directeur du Collège, à qui devait échoir, quelques années plus tard, nous l'avons vu, le triste honneur de présider à son enterrement.

1) Citée par H. Cetty, p. 173.

Nos lecteurs ont déjà bien des fois rencontré dans ces pages le nom de ce maître vénéré. Tous savent, sans qu'il soit besoin d'y insister, ce qu'il a été pour le Collège libre, ce qu'il est toujours aujourd'hui, en incarnant, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'idée. N'est-il pas l'âme de toutes nos réunions où il soulève l'enthousiasme de tous les cœurs par ses vibrantes allocutions? A chaque tombe ouverte, d'un maître ou d'un élève, ne le voit-on pas accourir pour rappeler les grands souvenirs du passé de notre cher Collège? N'est-ce pas enfin à lui que nous devons surtout ce volume que jamais, sans le patient amour avec lequel il en a réuni les éléments, nous n'aurions pu écrire? Aussi, dans la mémoire reconnaissante de tous les élèves du Collège, le nom de M. Schürrer restera toujours associé à ceux de MM. Umhang et Martin.

* * *

La retraite de M. Umhang fut comme le signal de plus nombreux départs que précédemment. MM. Brunck de Freundeck, Pannier et Metz [1]) quittèrent les premiers. Puis ce fut le tour de MM. Frœhly, Merklen, Leroy et Wagner [2]). Enfin

[1]) Le premier devint curé de Lapoutroie et est aujourd'hui chanoine titulaire de Strasbourg. Nous avons parlé des deux autres.

[2]) M. Frœhly, d'abord curé de Zimmerbach, est actuellement curé

MM. Kuehn et Schott[1]) quittèrent en 1888 et, fait significatif, n'étaient pas remplacés : on dut réunir sous un seul professeur les élèves de plusieurs classes. Chacun de ces départs avait été comme un coup de cloche de la dernière heure qui ne devait, hélas ! plus tarder à sonner.

d'Ammerschwihr. M. Merklen est mort à Paris, comme on l'a dit, M. Leroy à Thann et M. Wagner à Colmar.

[1]) M. Kuehn est retiré à Colmar. — Antoine Schott, ancien élève de la maison, y avait remplacé pour un an seulement (1887), à la tête de la classe de philosophie, M. Merklen. Il mourut en 1890 à Strasbourg, sa ville natale.

CHAPITRE III

Les élèves de Lachapelle : Le P. Wehinger, apôtre des lépreux. — Missionnaires et religieux. — Le clergé séculier : Mgr Kannengieser. L'armée. — Diverses autres carrières.

Dans la seconde phase de son existence et jusqu'à son dernier jour, pendant les dix-sept années que dura Lachapelle, le Collège libre resta ce qu'il avait été vingt-deux ans à Colmar sous la direction de M. Martin, « non seulement une école de lettres et de sciences, mais encore et surtout une pépinière d'hommes de foi et de caractère, un foyer de patriotisme et d'amour de la liberté [1]) ».

Nous allons donner dans ce chapitre la preuve de la vérité de cette parole du dernier directeur du Collège. Qu'on veuille bien se souvenir cependant que nos camarades de Lachapelle sont nos frères cadets, à nous autres anciens de Colmar, et que beaucoup d'entre eux ne sont qu'aux débuts de leur carrière. Pour ne parler que de ceux qui sont à l'armée, on peut, sans être prophète, prévoir que, parmi ces cinquante-trois jeunes officiers [2]), plusieurs seront un jour les émules de leurs aînés Kolb, Didio, Franchet d'Esperey, Bosch, Bourgeois.

1) Toast de M. Schürrer à la réunion de 1901.

2) Chiffre donné par M. Schürrer.

* * *

Tout d'abord il faut inscrire fièrement, en tête du *Livre d'or* de Lachapelle, le nom d'un martyr de la charité, émule du P. Damien, l'apôtre des lépreux, dont, il y a quelques années, le monde entier a célébré l'héroïsme. Comme lui, notre camarade Jean Wehinger vécut et mourut au service des lépreux, remplissant au milieu d'eux non seulement les devoirs du saint ministère, mais leur donnant les soins matériels les plus rebutants; ne se contentant pas de les aller voir de temps en temps, mais demeurant au milieu d'eux, mangeant et buvant avec eux; que dis-je, n'ayant même au début, pour apprêter ses repas, qu'un misérable lépreux; enfin succombant à 39 ans d'une mort qui n'a pas grand'chose à envier au martyre le plus sanglant.

Jean Wehinger était tyrolien d'origine [1]). Entré aux *Missions étrangères* de Paris à sa sortie du Collège libre, il fut envoyé en Birmanie [2]) et aussitôt y employa la fortune considérable, dont il venait d'hériter d'un oncle, à fonder la léproserie de Saint-Jean-de-Mandaley. « A peine installé — en

[1]) Il était né à Dornbirn près Brixen, le 24 novembre 1864.

[2]) Ce pays qui par la maladresse et la sottise d'un ancien élève du Collège, dont nous ne voulons pas citer le nom, était passé de l'influence de la France sous le protectorat anglais.

décembre 1892 — avec deux lépreux pour commencer, l'hôpital fut rempli. Il fallut en bâtir un plus grand, à son tour occupé... Puis un troisième pour les femmes. En avril l'établissement comptait quatre-vingts pensionnaires [1]). » Sauf une courte réapparition en Europe où il revint chercher « de quoi nourrir sa nombreuse famille de cent cinquante lépreux », comme il l'écrivait à M. Schürrer le 11 juin 1895, et où il ramassa, dit-on [2]), *un million*, grâce auquel il allait pouvoir donner asile à trois cents lépreux, c'est dans cet hôpital de misérables « couverts d'horribles plaies et d'ulcères affreux [3]) » que le P. Wehinger passa toute sa vie, admirablement secondé dans cette œuvre incomparable par une riche dame française de Limoges, avec le concours de laquelle fut organisée une communauté de religieuses uniquement consacrée au service des lépreux.

Le gouvernement anglais favorisa l'œuvre du P. Wehinger, que le vice-roi des Indes, lord Curzon, vint lui-même inaugurer, donnant ainsi à l'héroïque missionnaire, auquel il conféra l'ordre de Kaiser-I-Hind, un témoignage public de son admiration.

1) Lettre du P. Wehinger, cité dans les *Elsässer Helden*, II, p. 173.
2) *Kurier* de Colmar, du 7 septembre 1903.
3) Lettre de Mgr Simon, cité dans les *Elsässer Helden*, ibid.

Mais on ne saurait vivre impunément au milieu de la contagion, et bientôt le sublime dévouement du P. Wehinger allait recevoir son couronnement : le 6 septembre 1903, terrassé par la fièvre contractée au service des malades qui l'entouraient, notre camarade alla recevoir au Ciel la récompense méritée.

Ajoutons que l'œuvre admirable du P. Wehinger n'est pas morte avec lui : à peine le drapeau de la charité était-il tombé de ses mains défaillantes qu'un autre héros le ressaisissait vaillamment, et il en sera ainsi aussi longtemps que n'aura pas été vaincu l'horrible fléau qui décime la malheureuse population birmane.

* * *

D'autres élèves ont, à l'exemple de l'admirable P. Wehinger, consacré leur vie aux Missions étrangères et dans la même Congrégation : c'est le P. Jean-Chrysostome Schultz, de Niedermorschwiller, entré au séminaire de la rue du Bac le 17 septembre 1886 et envoyé en 1890 au Su-tschuen (Chine) où il est mort le 4 juillet 1899, âgé seulement de 33 ans. C'est le P. Charles Kammerer, de Masevaux, entré aux Missions étrangères le même jour que son camarade Schultz et envoyé en 1889 au Kouang-Tong qu'il continue aujourd'hui

d'évangéliser [1]). C'est le P. Xavier Ringenbach, de Dollern, qui, depuis 1893, lutte pour la propagation de la Foi dans cette dangereuse mission du Yunnan, si souvent arrosée par le sang des martyrs [2]). C'est enfin le P. René Perros, né à Guewenheim en 1870, qui évangélise le Siam depuis décembre 1893 [3]). — Obscurs héros, sur lesquels nous aurions bien voulu donner à leurs anciens camarades plus de renseignements.

Dans les ordres religieux figurent aussi avec honneur quelques élèves de Lachapelle. Citons le P. Eck, de la Compagnie de Jésus, et les deux frères Richard, également jésuites; le P. Victor Kraft, liguorien; le P. Emile Macker, marianiste, sous-directeur d'un collège à Fribourg (Suisse); Dom Herpierre, bénédictin de la Congrégation brésilienne; enfin le P. Adolphe Vaudion, « docteur en philosophie, en théologie, en droit civil et canonique » et avec cela modeste missionnaire de Dom Bosco en Belgique.

* * *

Le clergé séculier d'Alsace, comme le disait M. Schürrer dans son toast de 1895, fut pres-

[1]) *Elsässer Helden*, II, p. 185 et 186.
[2]) Ibid., p. 218.
[3]) Ibid., p. 219.

qu'exclusivement recruté au Collège libre pendant quelques années « dans les circonstances douloureuses » que l'on sait. Cent vingt prêtres sont ainsi sortis de Lachapelle : « quelques-uns ont choisi pour théâtre de leur activité les diocèses de Besançon, de Saint-Dié, de Paris ; la plupart sont restés attachés à celui de Strasbourg, dont ils forment à peu de chose près le dixième du clergé actuel [1]) ».

Quelques noms doivent être cités ici. Nous avons déjà vu que, à l'exemple de plusieurs de leurs aînés de Colmar, quelques élèves de Lachapelle passèrent du banc de l'écolier dans la chaire du professeur : MM. Auguste Leroy (neveu de M. G. Leroy), devenu, après la fermeture du Collège, aumônier de marine et actuellement curé d'Hippone ; Antoine Jehl, aujourd'hui curé d'Osenbach ; Joseph Mercier, d'Auxelles-le-Haut ; Tony Schott, Francis Sanner et L. Rudinger. Ces trois derniers sont déjà allés rejoindre la famille du Collège libre qui se reconstitue, nombreuse, nous l'espérons, dans le Paradis du bon Dieu.

Après ceux-ci a droit à une mention toute spéciale un élève de Lachapelle honoré de la prélature, Mgr Alphonse Kannengieser. Après ses

[1]) Toast de 1895.

études théologiques précepteur dans plusieurs familles, Mgr Kannengieser s'est en même temps consacré à l'étude de l'Allemagne catholique contemporaine, dans plusieurs ouvrages qui ont eu un succès retentissant. Loués à la fois par les Souverains Pontifes Léon XIII et Pie X, et couronnés par l'Académie française, ils ont eu cette bonne fortune, digne d'un élève du Collège libre, d'être exaltés par les catholiques allemands lorsqu'il avait à faire leur éloge, et peu après d'être amèrement critiqués quand il eut à leur dire quelques vérités. C'est que le *Deutschthum* est une chose sacro-sainte! gare à qui y touche! grand homme la veille, on n'est plus le jour d'après qu'un piètre monsieur.

Nommons encore — toujours en nous félicitant de les voir tous en vie et par conséquent de ne pouvoir les louer plus longuement — « les dignes doyens », comme dit le Père Schürrer, installés dans les paroisses de Kaysersberg (M. Bacher), de Lapoutroie (M. Rein), de Habsheim (M. Lucien Schmitt); et encore les curés des importantes localités de Pfastatt (M. J. Wagner[1]), de Krüth (M. Freudenreich), d'Ostheim (M. Deny), etc., etc.

Saluons, dans l'enseignement, le supérieur du

[1]) En même temps écrivain de mérite, comme l'on sait.

gymnase de Zillisheim, M. le chanoine Holtzmann; l'aumônier du lycée de Strasbourg, M. Muth, et sur les bords du lac Léman, où, en bon élève du Collège libre, il fait aimer l'Alsace et la France, M. Laurent Weinsteffer, directeur du Collège de Champittet-Lausanne.

« Honneur enfin à ceux qui se sont fait un nom dans les lettres », termine M. Schürrer, et il nomme, outre ceux dont nous avons déjà parlé, « le jeune abbé Riehl qui essaie avec tant de succès sa plume de poète et de littérateur dans l'excellente *Revue catholique d'Alsace*[1]) », auquel nous joindrons, pour terminer, Léonard Fischer — le *Cherfis* du *Journal de Colmar*, — auquel il a envoyé, comme le disait M. Schürrer dans son toast de 1907, « de la Corne d'Or qu'il a longtemps habitée, des articles si intéressants sur les Echelles du Levant, sur la terre classique du Père de la poésie, mon vieil Homère toujours jeune de gloire et d'immortalité. »

* * *

L'armée, on le devine sans peine, a vu aussi entrer dans ses rangs une phalange serrée d'élèves de Lachapelle. Rappelons d'abord que, par une

[1]) Notre bon M. Schürrer a oublié de dire que la sœur aînée de la Revue de M. Delsor, l'ancienne *Revue d'Alsace*, est aujourd'hui sous la direction de trois anciens élèves du Collège libre : Auguste Gasser, Angel Ingold, et celui qui écrit ces lignes.

patriotique innovation, aux exercices de gymnastique fut, dès la première année de Lachapelle, ajouté le maniement des armes de guerre : le commandant de place de Belfort avait, dans ce but, prêté au Collège un certain nombre de fusils, de sabres et baïonnettes que l'on ne rendit à l'arsenal que lors de la suppression.

Un souvenir de regrets d'abord à nos camarades soldats que la mort a fauchés prématurément et qui eussent préféré verser leur sang sur quelque champ de bataille : Nicolas Meistermann, officier dans la Légion étrangère; les capitaines Victor Michels et J.-B. Phetter, Ringeisen, Risser et J.-B. Hugon. Mais c'est, grâces à Dieu, le petit nombre, et l'armée française compte à l'heure qu'il est dans ses rangs, outre ceux que nous avons déjà nommés, le commandant Meyer, les capitaines Cestre, les deux Rondot, Stœcklé, Wœhrling, le chef d'escadron André Romazotti, les lieutenants Demangeont, Charlot, sans parler des majors Adam, Baur, Kopp, Onimus, Ravenez, du professeur de l'Ecole de guerre Thomann, etc., etc... Nous en oublions, et des meilleurs. Rangeons seulement encore à leur suite les forestiers — car en temps de guerre ils sont assimilés à l'armée — Hubert Ingold, inspecteur à Saint-Dié, et Jeannerat, inspecteur à Saint-Germain-en-Laye.

* * *

L'enseignement a recruté de même, pour ses fonctions les plus élevées, plusieurs élèves de Lachapelle. Nommons Paul Fietta, professeur de droit à l'université de Fribourg (Suisse), où il maintient noblement, contre la poussée allemande qui menace de tout envahir, le bon renom de la science française; à la faculté de médecine de Nancy, les professeurs Frœhlich et Rohmer; à l'école de pharmacie de la même ville, Timothée Klopp; à l'Ecole forestière, Gustave Hüffel. Mentionnons encore au lycée Janson de Sailly M. Graff, et trois licenciés ès-lettres Clarac, Fehner et Oberreiner, tous trois aussi professeurs à Paris.

* * *

Les magistrats, les notaires, les médecins, les pharmaciens ne peuvent se compter; non plus que les ingénieurs, les industriels. Tous, ou du moins la très grande majorité, font honneur au Collège libre. « J'ai fait le relevé, disait M. Schürrer au banquet de l'Association de 1894, des nombreuses générations qui, à Colmar et à Lachapelle, sont venues successivement puiser sur nos bancs, avec le culte des Lettres et des Sciences, celui de l'honneur et du devoir que notre immortel fondateur et Père, l'abbé Martin, nous a légué à tous

comme un héritage de famille. Or, savez-vous à quel chiffre se monte cette légion d'élèves recrutés parmi l'élite de notre catholique Alsace? Il dépasse celui de 4000, dont plus de 400 ont couronné leurs études classiques par les palmes de l'un ou l'autre baccalauréat. » Et il ajoute : « Aussi bien je ne finirais pas si je voulais énumérer les noms de tous ceux qui occupent aujourd'hui une position distinguée dans les diverses carrières administratives, dans l'industrie, dans le commerce, l'agriculture et les finances. Un bon nombre d'autres se sont fait un nom dans les beaux-arts, dans les lettres et les sciences, dans l'enseignement et la presse.

« Toute la frontière de l'Est est garnie de notaires sortis de vos rangs, sans que pas un d'eux ait jamais trahi les intérêts confiés à son honnêteté.

« Une centaine de médecins et de pharmaciens, dont une dizaine à Paris même et dans son rayon, répondent de notre santé et de notre vie.

« Plusieurs enfin honorent la magistrature et le barreau par la dignité de leur vie et par l'éclat de leurs talents et des services rendus. »

Et le P. Schürrer terminait par ces vibrantes paroles, qui sont la meilleure conclusion de ce chapitre : « Le Collège libre n'est pas mort... il

vit et il continuera à vivre dans le cœur de ses 4000 élèves. Vétérans de Colmar, camarades plus jeunes de Lachapelle, c'est là que votre affection pour vos vieux maîtres lui a érigé un monument plus durable que l'airain. Groupés autour d'eux comme aujourd'hui ou dispersés aux quatre coins de l'horizon, n'importe le poste que la Providence vous a assigné, partout vous tiendrez à cœur d'être fidèles aux leçons de dévouement à toutes les nobles causes qu'ils vous ont données jusqu'au dernier jour, et aux traditions de généreuse liberté qui ont fait le caractère distinctif et la gloire de leur maison. Cet esprit qui vous anime tous, vous le transmettrez avec votre sang aux générations à venir, et c'est ainsi que par vous et par les enfants de vos enfants, le Collège libre continuera à vivre et à faire le bien. »

CHAPITRE IV

La vie du Collège à Lachapelle. — 400 élèves, la seconde année. — Le *decrescendo*. — Mort de Mgr Ræss, fondateur du Collège libre. Le commencement de la fin. — La fin.

Trop occupé par les absorbantes fonctions d'économe, puis par celles de directeur du Collège, le chroniqueur qui nous a servi de guide pour les deux premières parties de ce livre, n'eut pas le temps à Lachapelle de tenir un journal des événements quotidiens de la maison. Quelques notes cependant ont été prises par lui. Grâce à ce secours et à d'autres sources de renseignements, nous allons donner, comme pour Colmar, année par année, quelques détails sur la vie de la maison.

1873-74. On a vu plus haut [1]) ce que fut cette première année de la translation et de la réorganisation à Lachapelle du Collège libre.

Maîtres et élèves avaient été cordialement accueillis dans ce coin d'Alsace resté français. « Si quelque chose a pu, disait M. Didio [2]), combler le vide que l'absence de tous nos amis laissait

[1]) Troisième partie, chapitre premier.

[2]) Discours du 6 août 1894, p. 13.

dans nos cœurs, c'est assurément les nombreux témoignages de sympathie qu'on nous a donnés et qui relevaient et rassérénaient notre âme, comme les rayons de soleil raniment et redressent sur sa tige la fleur courbée et abattue par l'orage. Nous nous présentions comme de pauvres exilés, on nous a reçus comme d'anciens amis : chaque fois que nous avons eu besoin du concours des autorités de Belfort et de Lachapelle, on est allé au-devant de nos désirs, on a aplani les difficultés qui auraient pu retarder notre installation. »

Une mention spéciale doit être faite du vénérable curé de l'endroit, M. l'abbé Marion, « qui, dit encore M. Didio [1]), avec une bienveillance et une délicatesse que nous n'oublierons jamais, mit à notre disposition sa belle église, dont les charmantes peintures nous rappellent si bien notre sanctuaire chéri de Colmar [2]). Nous étions fiers de devenir les paroissiens de ce noble vieillard, de ce vétéran du sacerdoce [3]), qui a assisté, il y a plus d'un demi-siècle, à la fondation de cet établissement, où il a fait lui-même ses premières armes, et à côté duquel il édifie, depuis cinquante-

[1]) Ibid.

[2]) A cause du nombre des élèves, on avait dû convertir en dortoir la salle qui servait anciennement de chapelle aux élèves du petit-séminaire.

[3]) Il devait mourir subitement, le 10 mars 1875.

sept ans, par la dignité et la sainteté de sa vie, le troupeau confié à ses soins [1]). »

L'année se passa avec un élan d'ardeur pour le travail qui rappelait les plus beaux jours de Colmar. Beaucoup d'élèves renonçaient aux avantages dont ils jouissaient autrefois : séparés de leurs parents par une plus grande distance, ils ne les voyaient plus aussi souvent auprès d'eux, ils ne pouvaient plus passer leurs jours de sortie au sein de leurs familles. Par contre, il est vrai, en retour de ces sacrifices, le séjour de la campagne offrait de réelles compensations. De plus, par le fait même qu'ils ne pouvaient plus communiquer aussi fréquemment avec leurs parents et les amis du dehors, se resserraient davantage les liens qui les unissaient à leurs maîtres et aux condisciples, et la vie de famille du Collège devenait plus étroite et plus intime. « Eloigné de tout bruit, dit encore M. Didio dans ce même discours [2]), de toutes ces mille distractions qui, dans une grande ville, franchissent, malgré la plus active surveillance, le seuil du Collège », on trouvait à Lachapelle « le calme et la tranquillité si favorables à des études sérieuses et continues. Et dans les promenades,

[1]) Il y a, dans les archives du Collège, d'intéressantes notes manuscrites extraites du registre de paroisse du vénéré M. Marion.

[2]) Page 14.

d'autant plus agréables à la campagne qu'elles sont plus variées, à la vue de ces verdoyantes prairies, de ces bois qui couronnent si gracieusement les collines, en présence de cette belle nature qui nous révèle la puissance et la gloire de Dieu, avec non moins de magnificence que les globes célestes qui roulent dans l'espace, l'âme s'élève plus facilement vers le Créateur du monde, le cœur s'ouvre sans peine aux plus nobles, aux plus pieux sentiments. »

Le chiffre des élèves de cette première année [1]) fut de 288, dont 82 externes, soit en tout vingt de plus que la dernière année de Colmar.

La distribution des prix eut lieu le 6 août. Le palmarès nous apprend diverses innovations dans l'organisation de la maison : la plus notable consiste en ce que les cours d'instruction religieuse se faisaient dans chaque classe. En outre, il y eut désormais aussi des prix pour la philosophie.

[1]) On a vu plus haut que le personnel enseignant tout entier s'était exilé à Lachapelle.

Les six maîtres d'études furent M. Clair, M. Dufour (ancien élève), M. Gérard (qui mourut dans l'année et fut remplacé par M. Rinckenbach), M. Guenot, M. Larger et M. Rumpler.

M. Théodore Sieg continua à donner des leçons de piano. Le maître de gymnastique était M. Mehlen, et celui d'escrime M. Fischer.

Huit sœurs de Niederbronn, dont la sœur Prudence, supérieure, la sœur Véronique à la cuisine, la sœur Paul à la lingerie, etc., etc.

Douze domestiques et cinq servantes.

Remarquons encore la multiplication des classes de gymnastique : six divisions, et pour chacune deux prix et cinq ou six accessits, soit donc en tout une cinquantaine de lauréats, le cinquième des élèves ! [1])

Pendant l'année suivante, *1874-75* [2]), qui fut celle où le chiffre des élèves atteignit son maximum (403, dont 110 externes [3]), se fit la séparation du diocèse de Strasbourg. Nous en avons déjà parlé, ainsi que de la visite que le cardinal Mathieu fit à cette occasion au Collège et qui fut le grand événement de l'année.

Au mois de mai suivant, la ville et le diocèse de Besançon célébrèrent avec joie et éclat le quarantième anniversaire du glorieux épiscopat de Mgr Mathieu, lequel, raconte M. Schürrer [4]), « se plut à distinguer la députation du Collège de Lachapelle et en faire publiquement l'éloge, avec la prédilection d'un père pour les enfants de sa vieillesse ».

1) Parmi les élèves les plus souvent couronnés, relevons aux chiffres totaux de la fin Louis Schwindenhammer, Joseph Schürrer, Louis et Albert Hiller, Victor Baur, Emile Wetterlé, Mathieu Merklen, Gustave Hüffel, etc., etc.

2) Les maîtres d'études de cette seconde année furent MM. Rumpler, Clair, Rinckenbach, Frick, Lotter, Million (ancien élève), Thuet, Tresch.

3) Parmi lesquels, comme à Colmar, on admit encore des israélites.

4) *Le Collège libre du Haut-Rhin et les archevêques de Besançon*, p. 3.

Quinze jours avant sa mort, le cardinal, de Luxeuil où les médecins l'avaient envoyé faire une cure, écrivait ces mots à M. Umhang : « Je ferai les derniers efforts pour aller présider votre distribution des prix. » Hélas ! cette lettre était la dernière marque de bonté qu'il donnait au Collège : le 9 juillet le cardinal mourait à Besançon, plein de jours et de mérites. A l'extraordinaire pompe de ses funérailles, le 15 juillet, le Collège libre était représenté par le directeur et plusieurs de ses maîtres.

La distribution des prix [1]), le 5 août, fut présidée, à sa place, par le chanoine Besson, supérieur du Collège de Saint-François-Xavier de Besançon, qui venait d'être élevé sur le siège épiscopal de Nîmes. Le discours d'usage, sur *L'Enfant*, fut prononcé par M. Brunck de Freundeck, professeur de sixième [2]).

En *1875-76* le nombre des élèves diminua un peu, mais atteignit encore le beau chiffre de 380, dont 128 externes [3]).

[1]) Lauréats principaux, Paul Fietta, qui remporte, avec un bon nombre d'autres prix, celui qu'offrit M. Keller, et Constant Hans, son constant émule ; en seconde, L. Holtzmann ; en troisième, Alphonse Kannengieser, etc., etc.

[2]) Montbéliard, impr. Hoffmann : in-8° de 16 pages.

[3]) Maîtres d'études MM. Cizel, Joseph Guthmann (ancien élève), Gaillat, Marsor, Pannier et Finck.

Le cardinal Mathieu avait été remplacé par Mgr Paulinier, évêque de Grenoble, qui, héritier de l'amour de son illustre prédécesseur, devait toujours témoigner au Collège l'intérêt le plus vif et la plus cordiale sympathie. « Sa première visite, dit M. Schürrer [1]), fut pour Belfort et Lachapelle. Il avait bravé pour cela les rigueurs d'un hiver exceptionnel. C'est le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, qu'il fut reçu dans la chapelle encore incomplètement restaurée, et qu'il tint maîtres et élèves sous le charme de son éloquente et affectueuse parole. » Puis il revint, le 18 juin suivant, confirmer plus de 150 élèves. A cette occasion et pendant qu'il rayonnait dans le canton de Fontaines pour sa tournée pastorale, il résida au Collège trois jours de suite. « Ce long séjour parmi nous lui rappelait, dit M. Schürrer [2]), ses années de professorat au Petit-Séminaire de Saint-Pons, qu'il estimait comme les plus heureuses de sa vie. Cœur d'or et âme sympathique s'il en fut jamais, il se mêlait avec une noble et douce familiarité aux élèves pendant les récréations, s'intéressant à leurs jeux, émerveillé de leurs tours de force et d'adresse en gymnastique, charmé de leur air martial aux exercices militaires. Aussi bien

1) Loc. cit., p. 4.
2) Ibid., p. 5.

ils étaient enthousiastes de leur bon archevêque et, quand il quitta le Collège, il fallut permettre à une compagnie d'élite de l'escorter, fusils sur l'épaule et tambours battant, jusque sur la route de Belfort. »

Mgr Paulinier ne put cependant revenir une troisième fois pour la distribution des prix[1]), comme il l'avait promis. Empêché au dernier moment, il dut envoyer un délégué, M. le vicaire général Anglade, qu'il chargea de lire publiquement, à cette cérémonie, la lettre élogieuse par laquelle il conférait à M. Umhang le camail de chanoine honoraire de sa cathédrale en témoignage de sa haute estime et de sa paternelle affection[2]).

1876-77[3]). Chiffre des élèves 319, dont 101 externes.

Distribution des prix[4]) le 9 août — à laquelle

1) Dont les principaux lauréats furent encore les concurrents de l'année précédente, Fietta et Hans, et dans les autres classes Kannengieser (9 nominations), J. Schürrer et Paul Heymann (14), Eug. Bacher et Em. Wetterlé (12), etc.

En gymnastique dix divisions avec 60 lauréats! On ne dira pas que les exercices corporels manquaient de faveur à Lachapelle.

2) Le discours d'usage par M. Grundler sur *Le jeune homme* n'a pas été imprimé.

3) Maîtres d'études MM. Finck, Schnœbelen, Schemmel, Pannier, Gasser, Gehendez, Jeannenot et Renaud.

4) Lauréats : Eug. Bacher (14 nominations); J. Burget (15); L. Weinsteffer (9), etc., etc.

assistaient le préfet M. Lebleu et le général Négrier, — présidée par Mgr Paulinier qui, jusqu'à sa mort, revint désormais au Collège en cette circonstance, où il était chaque fois acclamé avec enthousiasme par les Alsaciens, heureux d'être bénis par un évêque français.

M. G. Hirn prit pour thème de son discours, charmant de poésie et d'enthousiasme patriotique, *l'Alsace, ses beautés naturelles et artistiques* [1]).

En *1877-78* [2]), 300 élèves, dont 99 externes.

A l'occasion de la mort de Pie IX (7 février), service solennel (le 19) avec éloquent discours de M. Didio.

En juillet, notre camarade Joseph Güthlin, professeur au Grand-Séminaire de Strasbourg, est brutalement expulsé par les Prussiens. Son oncle, qui devait un mois après mourir si prématurément, comme nous l'avons dit, put heureusement lui procurer la belle situation *romaine* qu'il a occupée si honorablement jusqu'à ces temps derniers.

A la distribution des prix [3]) du 8 août, toujours

[1]) Impr. Hoffmann; in-8° de 15 pages.

[2]) Maîtres d'études MM. Finck, Pannier, Metz, Schach, Renaud et Schemmel.

[3]) Les plus souvent couronnés sont encore E. Bacher, H. Ingold et Frédéric Moritz avec 10 nominations; A. Vaudion et Edmond Hartemann avec 11, etc., etc.

présidée par Mgr Paulinier, pour faire comme un pendant au discours de l'année précédente de M. Hirn, M. Cizel parla éloquemment et en vrai poète qu'il était, de la *Franche-Comté*[1]). « C'est en vain, s'adressa-t-il en terminant aux Alsaciens qui l'écoutaient et qui applaudirent frénétiquement, c'est en vain que la conquête a élevé entre votre pays et le nôtre une barrière sanglante : par-dessus cette barrière les mains se serrent affectueusement. La Franche-Comté et l'Alsace n'en resteront pas moins deux sœurs qui s'aiment et que toutes les politiques du monde ne réussiront pas à désunir. »

1878-79[2]). 262 élèves, dont 81 externes.

Le 30 octobre, service funèbre de M. Güthlin, mort le 23 août précédent (Mgr Dupanloup l'avait suivi dans la tombe le 13 de ce mois). Son neveu — accusé de haute-trahison à Strasbourg, — M. Lefébure et Charles Grad assistent à la cérémonie, où M. Merklen prononça l'oraison funèbre du vénéré défunt.

L'année, attristée par la mort de M. Glath[3]), se termine le 7 août par la distribution des prix

[1]) Impr. Hoffmann; in-8° de 20 pages.

[2]) Maîtres d'études MM. Pannier, Metz, Vogelweid, Feltz, Lacreuze (ancien élève) et Bouillet.

[3]) Voir plus haut, p. 248.

célébrée en présence de Mgr Paulinier [1]). Le discours sur *La discipline dans les écoles d'autrefois* [2]) est, on le devine, l'œuvre de celui qui est chargé de l'appliquer aujourd'hui, mais sans les rigoureuses sanctions des temps passés, M. Frœhly.

1879-80 [3]). 219 élèves, dont 67 externes : le *decrescendo* s'accentue.

Parmi les visiteurs du Collège durant cette septième année de Lachapelle, M. Schürrer note le bénédictin Dom Lamey, dont j'ai écrit la biographie [4]).

Au mois de décembre, le froid est si rigoureux et la neige si abondante, que les communications avec Belfort sont interrompues. La houille et le coke viennent à manquer au Collège : on est obligé d'en emprunter à la brasserie Grisez.

Au mois de mars 1880, Zillisheim rouvre ses portes. Aussitôt le contre-coup s'en fait ressentir et les élèves diminuent.

A la solennité des prix [5]), M. Merklen, professeur

[1]) Mêmes lauréats principaux. Remarquons seulement dans le palmarès le nom de Jean Wehinger, qui apparaît pour la première fois.

[2]) Montbéliard, Hoffmann; in-8° de 16 pages.

[3]) Maîtres d'études MM. Renaud, Metz, Ducray, Parisot et Lacreuze.

[4]) Dans ma collection de *Moines et religieuses d'Alsace*, dont elle forme le neuvième volume.

[5]) Ph. Riehl est en tête du palmarès (8 nom.). Dans les classes

de philosophie, pérore éloquemment sur *L'éducation attrayante et utilitaire*[1]), essayant de défendre, comme il le dit, « les principes de la pédagogie traditionnelle du Collège libre ». Quelles que puissent être « les rigueurs du sort ou la marche des événements, terminait-il avec un triste regard sur l'avenir, nous avons confiance dans la protection de Dieu et dans la justice des hommes ; car notre œuvre représente, sur la terre de France, plus excellemment qu'aucune autre, la liberté patriotique et chrétienne de l'enseignement. »

On ne pouvait mieux caractériser ce qu'avait toujours voulu être, ce qu'était véritablement notre Collège.

Mgr Paulinier avait présidé la cérémonie, hélas! pour la dernière fois[2]).

1880-81[3]). Le chiffre des élèves descend au-dessous de deux cents (187, dont 56 externes).

suivantes gardent respectivement la tête, Vaudion et Runner; Hartemann et Furstoss; Rhein et H. Ingold; Th. Heimburger et Ed. Wagner; J. Wehinger et René Frœhlich.

1) Montbéliard, impr. Hoffmann ; in-8° de 22 pages.

2) Cette cérémonie fut dénoncée comme une manifestation anti-allemande par la *Gazette d'Augsbourg*, vendue, comme l'on sait au gouvernement prussien. MM. Winterer et Grad, qui y avaient assisté, sont particulièrement attaqués par la feuille judéo-franc-maçonnique.

3) Maîtres d'études MM. Lacreuze, Triponey et Barthélemy. Plus que trois !

A la fête de la Loterie (27 février), on joue le *Malade imaginaire*, comme d'habitude en présence d'une foule d'assistants accourus des deux côtés de la frontière.

La distribution des prix [1]), le 9 août, ne fut plus présidée par le si sympathique Mgr Paulinier : atteint d'une grave maladie, qui allait l'emporter trois mois après, au grand regret de tous, l'archevêque de Besançon avait délégué, pour le remplacer, Mgr Lachat, le vénérable évêque de Bâle, bien connu en Alsace [2]). Le discours fut fait par M. Hanauer sur un sujet qui lui était bien familier et où il put donner des conseils d'expérience : *L'étude de l'histoire locale* [3]).

En *1881-82* [4]), nous constatons une petite remontée : 197 élèves (55 externes), soit dix de plus que l'année précédente.

1) Nous ne donnerons pas cette fois le nom du lauréat du prix de philosophie : c'est un des rares élèves du Collège, le seul peut-être, qui ait trahi notre drapeau !

Parmi les chiffres totaux de la fin du palmarès, relevons les suivants : Paul Henner, 10 nominations ; Edmond Hartemann, 12 ; François Baur, 11 ; Th. Heimburger, 14 ; J. Wehinger et René Frœhlich, 12 ; Paul Hartemann et E. Beck, 12 ; Léon Runner et Paul André, 12, etc., etc.

2) M. Hanauer le rappela éloquemment dans son discours.

3) Montbéliard, impr. Hoffmann ; in-8° de 20 pages. — M. Hanauer donne en exemple dans son discours le P. Batt et fait de lui, à propos de ses études historiques sur son endroit natal Haguenau, un bien bel éloge. (P. 17 et seq.) M. Batt était mort le 20 avril précédent.

4) Maîtres d'études MM. Lacreuze, Simon, Wimmer et Messin

A Mgr Paulinier, de douce mémoire, avait succédé, sur le siège de Besançon, Mgr Foulon, évêque de Nancy. « Sous les dehors corrects, mais un peu froids du Parisien, il cachait, dit M. Schürrer[1]), un bon cœur et les meilleurs sentiments pour son Collège alsacien... Des souvenirs anciens le rattachaient à l'établissement de Lachapelle : élève de l'Ecole des Carmes, dont il avait été le premier licencié, il avait eu pour collègue et ami notre premier directeur, M. Martin, et c'est à cette école célèbre qu'il avait puisé ce goût des lettres et des choses de l'esprit qui le distinguait à un si haut degré...

« Durant les sept années que Mgr Foulon occupa le siège de Besançon[2]), il ne laissa passer aucune occasion de nous témoigner sa haute bienveillance, et, comme pour Mgr Paulinier, c'était pour lui une fête de présider personnellement à nos distributions des prix. »

C'est ainsi qu'il vint, dès la première année, le 1er août 1882[3]), et il y eut le très grand plaisir d'entendre M. Schürrer faire dans le discours

1) Op. cit., p. 9.

2) D'où il passa, comme l'on sait, sur celui de Lyon où il devait mourir cardinal.

3) C'est Edmond Hartemann qui ouvre le palmarès avec le prix Keller de philosophie, et Adolphe Vaudion avec celui de rhétorique. En voilà qui ont tenu les promesses de leurs jeunes ans.

d'usage l'histoire de la maison comme petit-séminaire [1]).

1882-83. Le Collège est encore en progrès, avec 216 élèves, dont 63 externes [2]).

Le discours de la distribution des prix [3]), 2 août — qui fut présidée par Mgr Foulon, — fut fait par M. Wagner sur *Un physicien au 19e siècle* (Ampère [4]).

1883-84 [5]). Le chiffre des élèves continue à dépasser les deux cents. (Exactement 203, dont 58 externes.)

Pour la fête de la Loterie, on joue *La fille de Roland.*

A la distribution des prix [6]) du 4 août, c'est de

1) Montbéliard, impr. Hoffmann; in-8° de 32 pages. — A la suite du discours, M. Schürrer a fait imprimer d'importantes notes et pièces justificatives, notamment la liste des supérieurs, celle des professeurs, etc., etc.

2) Maîtres d'études MM. Chapoy, Boileau, Bermond et, à partir de Pâques, A. Leroy, ancien élève.

3) Le prix d'honneur de philosophie, offert cette fois par l'Association des anciens élèves, fut remporté par Albert Heymann (actuellement vicaire à Levallois-Perret près Paris) et celui de rhétorique par le futur missionnaire Th. Heimburger.

4) In-8° de 20 pages.

5) Maîtres d'études MM. Jehl, Soignard, Dupont et Hecht.

6) Une innovation dans le palmarès : il y a cinq prix décernés par l'Association et deux par M. Keller.

Remarquons aussi cette singularité que les premiers prix de

nouveau de sciences qu'il est question dans le discours de M. Kühn sur *L'étude des mathématiques* [1]).

1884-85 [2]). On redescend au-dessous de la double centaine avec 186 élèves, dont 43 externes.

Le 29 mai, visite pastorale de Mgr Foulon. On avait ménagé, à cette occasion, une surprise qui fut bien agréable au prélat. Laissons parler M. Schürrer : « Etant professeur de rhétorique au Petit-Séminaire de N.-D.-des-Champs de Paris, il avait composé jadis avec ses élèves un drame sacré sous le titre de *Divi Sebastiani martyris tragœdia.* Cette tragédie fut traduite en vers français par M. Cizel et représentée à Lachapelle devant l'archevêque. Ce fut pour lui une surprise et une joie sans égale de voir l'œuvre de sa jeunesse si bien appréciée et rendue d'une manière si remarquable par notre professeur poète [3]). »

Ajoutons que les jeunes acteurs avaient mis leur point d'honneur à bien s'acquitter de leurs rôles : G. Froberger (aujourd'hui curé de Sonders-

philosophie (Heimburger), de rhétorique (Kammerer), de troisième (Ast), de quatrième (Perros), de cinquième (Ringenbach) sont remportés cette année par de futurs ecclésiastiques ou missionnaires.

1) In-8° de 16 pages.

2) Maîtres d'études MM. Antoine, Boileau, Cardot et Mathis.

3) Le texte en a été imprimé à Montbéliard, P. Hoffmann ; in-8° de 76 pages.

dorf) dans celui de saint Sébastien; Emile Macker (le futur marianite) dans celui de Tiburce, etc., etc...

Le prélat revint, comme d'habitude, présider le 4 août la distribution des prix [1]), où le discours fut prononcé par M. Didio sur *La puissance de la parole* [2]).

1885-86 [3]). 192 élèves, dont 51 externes.

A la fête de bienfaisance du 7 mars, organisée à propos du tirage de la loterie de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, outre une pièce enfantine *Le Petit Poucet*, jouée par les plus jeunes élèves, et plusieurs chansonnettes comiques et morceaux de musique et de chant, on donne plusieurs scènes du *Cid*, rien que cela! avec même une Chimène, dont le rôle est rempli par J. Marzloff.

Distribution des prix le 4 août [4]), avec un discours de M. Baur sur *Quelques odes d'Horace* [5]).

[1]) Prix des anciens élèves: R. Frœhlich, J. Pommier, Louis Perros, G. During.

Notons encore que J. Wehinger remporte le premier prix de dissertation religieuse de philosophie. Le futur apôtre des lépreux ayant ainsi terminé brillamment ses études secondaires allait entrer aux Missions étrangères.

[2]) In-8° de 20 pages.

[3]) Maîtres d'études MM. Grisez, Marchall, Viennet, Mercier (ancien élève) et Ditner.

[4]) Les prix des anciens élèves sont décernés aux élèves Félix Wetterwald, Jean Iltis, Paul Gœpfert et Emile Runser.

[5]) In-8° de 19 pages.

Ce fut la dernière distribution à laquelle présida comme directeur M. Umhang. Comme nous l'avons déjà rapporté, le bon *P. Jean*, attristé par le départ de ses plus anciens collègues, par la diminution croissante des élèves, hanté par l'idée de sa fin prochaine, sentant aussi le poids des ans, voyant peut-être un peu trop les choses toujours en noir et prenant tout au tragique, s'était, malgré toutes les instances, tant de l'archevêque que des professeurs, décidé à se retirer à Thann, son endroit natal, où il devait, nous l'avons vu, vivre encore quelques années.

1886-87 [1]). 180 élèves, dont 54 externes.

La brillante prospérité du Collège n'était plus qu'un souvenir. Les événements ne lui étaient plus favorables, et, comme on le voit par la diminution progressive des élèves, la situation d'année en année devenait moins rassurante.

L'archevêque de Besançon, prenant une vive part aux préoccupations des maîtres du Collège, ne cessait cependant de les encourager dans les efforts qu'ils faisaient pour maintenir leur œuvre patriotique debout et à sa hauteur. Lorsque, après le départ de M. Umhang, la crise fut devenue

[1]) Maîtres d'études MM. Morel, Portmann et Ditner.

plus aiguë : « *Pour l'Alsace et la France!* » dit-il au nouveau directeur qui lui avait exposé les difficultés du présent et les menaces de l'avenir. « *Pour l'Alsace et la France!* voilà votre devise. Qu'elle soutienne votre courage et vos forces et Dieu vous viendra en aide [1]). »

Le tirage de la loterie eut lieu cette année le 20 février. Avec divers entr'actes musicaux et autres (même un tableau vivant: *La musique sacrée* d'après Bouguereau et chœurs de Gounod) on donne *Le voyage de M. Perrichon*, de Labiche.

A la distribution des prix [2]), le 2 août, M. Leroy fait un joli et judicieux discours sur *L'utilité du latin dans l'enseignement classique* [3]). C'était comme son chant du cygne : après vingt-trois années consacrées au Collège, M. Leroy allait le quitter pour rejoindre à Thann M. Umhang. Nous avons aussi déjà dit que cette année fut la dernière de MM. Wagner (25 ans de professorat), Merklen (23 ans), Frœhly (15 ans), Mercier (2 ans). C'était presqu'une débandade.

A la rentrée de *1887-88* [4]) ne reviennent que

[1]) Loc. cit., p. 10.

[2]) Prix des anciens élèves : René Lacour, Emile Hincky, Félix Wetterwald et Auguste Kohler.

[3]) Montbéliard, impr. Hoffmann ; in-8° de 23 pages.

[4]) Maîtres d'études MM. Viennet, Renaudin et Rudinger.

120 élèves, dont 44 externes. C'était, hélas! la dernière fois que la centaine était dépassée!

A cette première tristesse que mettait au cœur de tous ce signal de mort que rien ne devait plus arrêter, vint s'ajouter, le 17 novembre, celle du décès de Mgr Ræss, évêque de Strasbourg, fondateur du Collège [1]). Le vénéré prélat, arrivé aux extrêmes limites de la vieillesse, n'était plus, on l'a dit plus-haut, l'évêque de Lachapelle; mais il avait gardé toute son affection pour le Collège, l'une des plus belles œuvres de son glorieux épiscopat. Le directeur, M. Schürrer, représenta le Collège à ses funérailles, le 22, et le surlendemain un service solennel fut célébré à Lachapelle.

Le nouvel archevêque de Besançon — Mgr Foulon avait été nommé archevêque de Lyon — venait de Bayonne. « Mgr Ducellier était, dit M. Schürrer, un prélat d'une profonde piété, d'un abord facile, mais d'un esprit moins élevé que ses illustres prédécesseurs. Heureusement il avait, pour le seconder et en quelque sorte le compléter, son neveu, l'abbé Touchet, homme d'action et d'une grande valeur intellectuelle, qui devait plus tard [2]) illustrer le siège épiscopal d'Orléans par l'éclat de

[1]) C'est à ce titre — j'ai oublié de le dire plus haut — que les armoiries de Mgr Ræss figurent au frontispice de ce livre.

[2]) Et encore aujourd'hui.

ses talents, par l'ardeur de son zèle et par son attitude courageuse en face d'un gouvernement impie et persécuteur. Quand l'archevêque était empêché, c'était lui qui présidait nos distributions des prix qu'il relevait par son éloquence imagée et originale [1]). »

Le *clou* de la séance littéraire du 12 février fut moins la comédie de Labiche (*Les vivacités du capitaine Tic*) avec ses intéressants entr'actes musicaux et autres, qu'une belle pièce de vers de M. Cizel, intitulée *Charité* (récitée par Léon Dacheux), et, du même fécond auteur, quelques scènes lyriques sur *Jeanne d'Arc*, avec tableaux vivants et chœurs de Gounod et Massenet. Ce fut une des plus belles séances qui fût jamais organisée au Collège.

Comme aussi les discours de la distribution des prix [2]) de cette année, 2 août, doivent compter parmi les plus beaux qui furent jamais prononcés au Collège en pareille circonstance. Ce fut d'abord celui de M. Hirn sur *L'influence de la charité sur l'éducation* [3]), où l'orateur sut habilement faire entrer dans la trame de sa composition, de beaux

[1]) Op. cit., p. 11.
[2]) Lauréats des anciens élèves : Victor Richert, Louis Gauchel, Julien Jeannerat et Antoine Hatz.
[3]) In-8° de 26 pages.

extraits des procès-verbaux rédigés par les élèves membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. On en jugera tout à l'heure [1]).

Puis surtout l'admirable réponse de M. Touchet, qui est, sans contredit, une des plus belles pages qui aient été écrites sur notre cher Collège libre, et dont on ne lira pas sans émotion quelques fragments.

« ...Enfin je me tourne vers vous. Quelle belle et touchante histoire que la vôtre, professeurs et jeunes gens du Collège de Lachapelle, car l'histoire de cette maison est bien la vôtre, n'est-ce pas? Votre Gymnase est l'un des premiers nés de la loi de 1850; il s'est développé dans la confiance des familles de la forte et industrieuse Alsace; quand les saintes images de la Patrie y ont été voilées, il s'est fermé là-bas, mais pour se rouvrir ici... Ah! il nous souvient encore de l'émotion qui nous saisit, lorsque les journaux nous apportèrent les adieux de M. Umhang à la ville de Colmar. On dit que les larmes avaient étouffé sa voix à lui, je le crois aisément : elles obscurcirent nos yeux à nous, en lisant cette page dans laquelle il déclarait que, préférant l'exil au joug, il s'éloignerait et des murailles où il avait passé sa vie, et des amitiés

[1]) Dans l'appendice sur la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

qu'il avait conquises, et des pauvres que ses élèves avaient secourus, et de la chère Alsace deux fois sacrée pour lui, depuis qu'elle était malheureuse. Il partit, ainsi qu'il l'avait décidé, mais il emportait plus qu'il n'avait annoncé. Dans un beau mouvement littéraire, tout embaumé de parfums classiques, « comme Enée, disait-il, emporta des ruines de sa patrie son trésor le plus cher, son vieux père et ses pénates proscrites, nous emporterons avec nous les beaux exemples de ceux qui sont morts ici, le souvenir du bien que nous avons pu y faire, les bénédictions de vos pauvres et, permettez-moi, Messieurs, de le croire, votre estime et votre affection ». Oui, il emporta tout cela, M. Umhang; mais il emporta plus que cela aussi, car il vous emporta, vous, cher Monsieur le directeur, vous, Messieurs les professeurs, et avec vous trois cents élèves, la fleur de la jeunesse alsacienne, résolue à demeurer jeunesse française. La France entière préleva, sur ses ressources épuisées, l'obole nécessaire à votre œuvre. Depuis lors, vous êtes passés par des phases bien diverses. Une législation assez tolérante d'abord, mais qui va se faisant toujours plus lourde dans le pays où vos élèves se recrutent principalement, a éclairci vos rangs : vous tenez bon et vous continuerez longtemps encore la défense, j'en ai la conviction;

mais si, par suite des coups de force que nous savons, votre Collège devait se fermer, l'Ange du Droit et de la Liberté, qui s'inclina sur son berceau, s'inclinerait encore sur sa tombe. Sur son berceau il répandait des sourires, sur sa tombe il verserait des larmes !

« Messieurs, et vous tous qui m'écoutez, répondez : Connaissez-vous beaucoup de collèges dont la seule vue, la seule atmosphère fasse lever de telles pensées, de tels souvenirs au fond de l'âme ?...

« M. Hirn vous disait tout à l'heure : « La charité est puissante dans l'éducation, dans l'intime du cœur ». Laissez-moi ajouter qu'elle est puissante dans la société, autour de vous. Certes, l'Eglise est beaucoup aimée aujourd'hui : elle a de bons fils, de grands fils. Sans porter vos regards bien loin, sur cette estrade vous en verriez qu'elle montre avec orgueil [1]). Ils lui ont gardé toutes les sincérités, toutes les fraîcheurs de leur dévouement; ils prouvent qu'on peut être un chrétien convaincu, sans rien abdiquer ni des fiertés de l'orateur, ni des énergies du soldat, ni des ardeurs du patriote.

« Mais si l'Eglise est bien aimée, elle est bien attaquée aussi. On hait presque tout d'elle : on hait ses dogmes, on hait ses sacrements, on hait sa

[1]) M. Keller, député; plusieurs officiers de la garnison de Belfort; (M. Viellard, involontairement absent).

morale, sa hiérarchie. Il ne faut pas trop accuser ceux qui haïssent ainsi : ils haïssent souvent parce qu'ils ignorent, souvent parce qu'ils sont trompés, et leur ignorance comme leurs erreurs ne sont pas toujours volontaires. Mais, savez-vous ? il est une chose qu'on ne peut haïr de l'Eglise : c'est sa charité. Soyons charitables, charitables à nos amis, charitables, je ne dis pas à nos ennemis — chrétiens que nous sommes, nous ne nous connaissons pas d'ennemis, nous connaissons seulement des adversaires, — soyons toujours charitables à nos adversaires. La charité est la démonstration de notre foi. Soyez charitables et l'on vous croira chrétiens ; soyez de véritables fils de saint Vincent de Paul et vous deviendrez de véritables apôtres de Jésus-Christ. Tel qui ne se laisserait pas vaincre par les démonstrations du raisonnement, se laissera persuader par les manifestations de la charité. Nous vous confions cet enseignement : vous le comprenez, vous le pratiquerez, nous en sommes certain.

« Messieurs, je viens d'évoquer des souvenirs qui réjouissent, mais aussi des souvenirs qui écrasent. Je voudrais terminer par un mot qui résumât tout, mais qui ne fût que fortifiant. Eh bien ! voici :

« Il paraît qu'au soir de la bataille de Crécy, alors que nos escadrons, atteints de loin par les

flèches aiguës des archers gallois, tombaient trahis par la victoire, Jean de Bohême, les comtes de Blois, de Flandre, de Savoie, les ducs de Lorraine et de Bourbon, d'autres encore, se serrèrent autour de Philippe VI pour une charge suprême... « Le mot de ralliement », demanda quelqu'un. Le roi, dressé sur ses étriers, le regard fixe et comme perdu dans cette interminable plaine de la Somme détrempée par la pluie fine qui tomba la journée entière et aussi par le sang de ses hommes, se taisait. « Le mot de ralliement », insista-t-on... *Espérance !* fit une voix.

« Ce grand pays a connu, étrangement entremêlées, des heures d'adversités et de prospérités, de défaites et de triomphes, de jours glorieux et de jours onéreux. L'histoire de votre Collège à elle seule en ferait foi. Si le présent vous paraît mauvais, réfugiez-vous dans l'avenir : *Espérance !*

« Le droit succombe parfois ici-bas, primé par la force, mais le droit finit toujours par prendre ses revanches de la force : *Espérance !*

« L'Eglise a besoin de jeunes soldats qui viennent grossir l'effectif de ses défenseurs : vous serez ces soldats : *Espérance !*

« Quelle que soit votre destinée, vous garderez les pures amours qu'on vous a enseignées ici, l'amour des lettres, l'amour des pauvres, l'amour

des vôtres, l'amour de l'Eglise, l'amour du pays. Demeurant semblables à vous-mêmes, vous demeurerez dignes du Gymnase catholique de Lachapelle : *Espérance! Espérance! Espérance!* »

1888-89 [1]). Plus que 71 élèves : c'est le commencement de la fin!

Pour la séance de la loterie de charité, 10 mars, on est obligé d'avoir recours aux jeunes gens du Cercle catholique de Belfort, qui jouent un drame: *Le Proscrit.*

Mais bientôt allait venir la crise suprême du Collège.

Quelques semaines avant la fin de l'année scolaire, M. le directeur [2]) s'était rendu à Besançon pour rendre compte à l'archevêque de la situation critique du Collège et le prier de fixer le jour de la distribution des prix qui, à son avis, devait être la dernière. Après cet exposé, Mgr Ducellier exprima vivement son regret de voir disparaître une institution qui avait si bien mérité de l'Alsace et de la France et qui comptait de si belles pages dans son histoire; mais, tout pesé, il inclina lui aussi à croire que, dans les conditions qui lui étaient faites par les événements, la fermeture de

[1]) Maîtres d'études MM. Roy et Rudinger.
[2]) Dont nous allons suivre pas à pas le récit.

l'établissement s'imposait par la force des choses. On convint donc que la dernière distribution des prix aurait lieu le 29 juillet et qu'il viendrait la présider lui-même pour assister et couvrir le directeur dans cette douloureuse circonstance, en donnant en même temps au Collège une dernière preuve de sa paternelle sympathie.

A son retour à Lachapelle, M. Schürrer réunit le conseil des professeurs et leur communiqua le résultat de son voyage. A sa grande surprise, la moitié des maîtres protestèrent contre la décision prise à Besançon : à leur avis, la situation n'était pas aussi mauvaise que la dépeignait le directeur et on pouvait espérer, en faisant une propagande énergique pour le recrutement des élèves, pouvoir continuer et maintenir le Collège. Deux des professeurs qui étaient de cet avis, MM. Leroy et Antoine, se rendirent à Besançon où ils furent bien reçus par l'archevêque qui leur demanda un mémoire sur la question. Une nouvelle entrevue eut ensuite lieu entre Mgr Ducellier et M. Schürrer, et un nouveau mémoire, plus complet et plus précis, fut réclamé de ceux qui espéraient pouvoir continuer l'œuvre du Collège. Et c'est ainsi que le temps passa sans qu'aucune résolution fût prise, lorsque la date fixée pour la distribution des prix arriva.

La veille, 28 juillet, Mgr Ducellier était au

Collège et faisait part à M. Schürrer d'une lettre qu'il venait de recevoir de l'évêque de Strasbourg, Mgr Stumpf, le priant de surseoir à la fermeture du Collège, et cela dans l'intérêt de l'Alsace et du diocèse de Strasbourg... « Sa mission, y était-il dit, n'est pas encore accomplie... De meilleurs temps peuvent survenir. Il faut attendre les événements et ne pas anticiper sur l'heure de la Providence... Un personnel capable et dévoué est prêt à continuer l'œuvre et à prendre au besoin la succession de M. Schürrer... etc., etc. »

Après la lecture de cette lettre de Mgr Stumpf, M. Schürrer déclara à l'archevêque qu'il n'en persistait pas moins dans sa manière de voir, et dans sa résolution de ne plus rester à la tête du Collège, si celui-ci n'était pas fermé. Le lendemain cependant, Mgr Ducellier lui ayant demandé, au nom de l'obéissance, de revenir sur sa décision, M. Schürrer s'inclina, et séance tenante modifia la conclusion de son discours qui se terminait par l'annonce de la fermeture du Collège et qui fut au contraire ainsi libellée, d'un commun accord :

« Quand une œuvre produit de tels fruits — tout le discours roulait sur ce qu'avait fait le Collège libre et les diverses phases de son existence, — sa mémoire restera en bénédiction devant Dieu et devant les hommes, et elle ne mourra pas tout

entière. Si, faute d'éléments suffisants, le Gymnase catholique risque de ne plus être un collège de plein exercice et s'il clôt aujourd'hui sa période de gloire, Mgr l'archevêque se réserve de le réorganiser suivant les circonstances et il statuera dans sa sagesse sous quelle forme il pourra encore rendre d'utiles services à l'Eglise, à l'Alsace et à la France. »

Ce passage du discours de M. Schürrer fut accueilli par de vifs applaudissements. Mais ce fut bien autre chose lorsque l'archevêque se leva pour prendre la parole : on commença par lui faire une longue ovation, puis, quand il annonça qu'il avait décidé que *le Collège continuerait à vivre*, « ce fut, dit M. Schürrer, une explosion de joie sans pareille et des applaudissements qui se succédèrent sans interruption pendant plusieurs minutes. »

Le Collège était maintenu! le Collège était sauvé! Quand l'émotion causée par cette certitude inespérée fut calmée, on procéda à la distribution des prix [1]).

Mais ce n'était pas la fin de cette émouvante et mémorable solennité.

La foule des assistants était sur le point de se disperser, lorsque l'archevêque se leva de son siège

[1]) Les deux lauréats des prix des anciens élèves furent Auguste George, pour la philosophie, et Paul Ostermeyer, pour la rhétorique.

et, d'un geste de la main, fit signe de rester. Il se fit aussitôt un grand silence et, tandis que, dans l'attente de ce qu'il allait communiquer, tous les regards s'étaient fixés sur lui, il prononça le discours suivant qui contient un trop bel éloge du Collège pour que nous ne le donnions pas ici en entier[1]) :

« Messieurs,

« Je ne viens pas vous apporter ici des paroles de consolation. Il est des douleurs qu'il faut respecter par le silence et que la langue humaine est impuissante à calmer aussi bien qu'à exprimer. Dans les circonstances difficiles que nous traversons, si je ne puis faire que ce qui a été soit encore, je veux du moins vous dire mon affection pour la cause si catholique et si française de l'Alsace, la communauté d'idées de notre clergé avec le vôtre, qui a fait son possible et qui est encore prêt à le faire, j'en suis sûr, pour assurer le succès de la cause dont vous êtes les défenseurs. J'aime voir les familles alsaciennes, dociles à sa voix et non oublieuses du passé, confier, malgré des difficultés sans nombre, leurs enfants à votre dévouement. Elles savent que vous continuez dans l'Alsace d'au-delà les traditions de l'Alsace d'en deçà.

[1]) D'autant plus qu'il n'a pas encore été imprimé, ni même du reste écrit par le vénéré prélat, mais seulement reproduit de mémoire par un élève.

« Pour nous, Messieurs, pas plus que vous, nous ne faillirons à l'héritage sacré que nous ont légué nos prédécesseurs, et en disant ces paroles, je me hâte de répondre à la provocation de M. le directeur [1]). Je le fais avec la simplicité que comporte une réunion de famille, avec la modestie que m'inspirent les circonstances graves dans lesquelles nous nous trouvons.

« Certes, et je ne crains pas de l'avouer, Messieurs, en considérant la situation actuelle du Collège, en la comparant avec la période de splendeur et d'éclat dont nous parlait M. le directeur, je me suis trouvé aux prises avec des angoisses telles qu'on en éprouve rarement. Il m'était impossible de fermer les yeux sur la terrible réalité qui m'apparaissait, mais aussi de méconnaître les indications que la Providence m'offrait. Lorsque les premiers fondateurs de cette maison faisaient, il y a quelque 70 ans, de généreux sacrifices pour en assurer les débuts, ils avaient l'intention d'y établir une pépinière d'hommes dévoués à leur

[1]) Allusion à ce passage du discours de M. Schürrer où, s'adressant à l'archevêque, il lui dit : « Vous êtes l'héritier de l'affection paternelle dont vos illustres prédécesseurs ont daigné nous favoriser. Comme eux, vous portez un amour de prédilection aux exilés d'Alsace devenus vos enfants. Plus que personne vous vous intéressez au récit de leurs succès et de leurs épreuves, car votre cœur de père, nous le savons, partage leurs tristesses aussi bien que leurs joies. »

pays et à leur religion; mais ils ignoraient que la Providence réservait à ces murs de devenir un asile pour des douleurs non prévues alors, un refuge suprême pour une grande infortune. A l'heure marquée par Dieu, les vieux bâtiments étaient là. Aurait-elle sonné de nouveau, cette heure, pour annoncer que cette maison avait rendu ses derniers services? Au jugement humain, on ne peut répondre qu'affirmativement. Mais il n'appartient pas à la raison humaine de juger en dernier ressort sur des événements de cette importance; nous en avons appelé à Dieu : de lui vient la décision suprême.

« En réponse aux éloquentes paroles de M. le directeur je dirai à mon tour : Je lui permets de maintenir la phrase qui exprime tout le but de son discours, mais à la condition qu'il me permette de maintenir mon autorité sur lui, en le priant de rester à son poste de directeur du Collège libre.

« Voilà une parole imprévue pour lui et pour moi, et je ne me suis décidé à la prononcer qu'après de longues journées de réflexion. A présent que ma décision est prise et comme je compte sur lui pour mener à bien l'œuvre de ses prédécesseurs, M. l'abbé Schürrer restera à son poste, telle est la volonté de Dieu, que j'ai encore

consulté ce matin en célébrant la Sainte Messe. Le navire, il est vrai, est agité par la tempête, mais le capitaine n'en doit pas moins rester à son bord. L'équipage, sous sa direction, saura modifier ses efforts suivant les exigences de la tempête. S'il reste des nuages à l'horizon, gros de dangers imprévus, Dieu saura ramener la sérénité.

« Je vous demande donc que vous restiez tous à votre place, à votre poste d'honneur. Dieu n'est jamais si près de nous que lorsque nous sommes affligés et tourmentés ; maintenant, moins que jamais, sa main ne nous abandonnera. Si elle se fait parfois sentir lourdement, ce n'est que pour mieux nous relever ensuite. Le Collège libre continuera à vivre, tel qu'il a été et avec son même personnel de professeurs. Confiant dans l'avenir, j'ose vous assigner, à vous, maîtres, et à vous, parents, le 3 octobre pour la rentrée des élèves. Combien seront-ils ? Personne ne saurait le dire, mais j'ai la confiance que tous ceux qui ont souci des grands intérêts que ce collège représente, travailleront dans leur mesure et leur influence à procurer à la maison une nombreuse rentrée. Ils prouveront ainsi que nous avons eu raison de compter sur la Providence. De prospérité nous n'en attendons pas pour le moment : les hommes et les événements semblent se conjurer pour

entraver nos efforts; mais, avec l'aide de Dieu et secondés par notre propre énergie, nous espérons trouver les moyens de continuer honorablement à garder les traditions communes à la France et à l'Alsace.

« Je termine en m'adressant à vous, chers enfants : c'est avec bonheur que j'ai entendu votre vénéré directeur résumer l'œuvre du Collège, énumérant le nombre de prêtres, de soldats, d'hommes utiles qu'il a donnés à la France et à l'Eglise. Toute institution a une double histoire : l'une, celle des événements journaliers qui s'y accomplissent, l'autre qui est la vie des hommes sortis de son sein. Cette dernière a été jusqu'ici glorieuse pour le Collège libre; elle le sera encore, malgré votre petit nombre. Soyez pendant les vacances les dignes enfants du Collège que vous représentez. Comme l'a si bien dit votre directeur, vous n'en serez pas la moindre réclame. Gardez le culte de la vérité, de l'honnêteté, de la liberté, ce bien, le premier entre tous, qui a son asile au fond du cœur. Que rien ne vous empêche d'être ce que vous voulez être. L'ère des persécutions est ouverte. On s'est arrogé le droit de vous enlever tous les biens : celui-là on ne vous l'enlèvera jamais ! »

Un tonnerre d'applaudissements répondit à ces

nobles paroles de l'archevêque, rapporte un témoin de cette inoubliable scène. Puis le vénéré prélat reprit :

« Les quelques paroles que je viens de prononcer ne m'ont pas été dictées par l'angoisse : elles sont la pure expression de ce que je pense. Elles contiennent la glorification du Collège libre tel qu'il a été, la reconnaissance et le maintien du Collège libre tel qu'il restera; la sympathie et l'estime que j'éprouve pour le personnel dévoué de ses maîtres. Un général ne se contente pas de féliciter ses soldats, il les décore; mais je ne puis vous décorer tous. Laissez-moi donc le faire en la personne de votre directeur, M. l'abbé Schürrer, que je nomme chanoine honoraire du diocèse de Besançon. Le camail que je place aujourd'hui sur ses épaules, vous couvre tous. C'est une marque de mon égale estime pour tous et de l'intérêt que je porte au Collège libre et à tous ses professeurs. »

Une triple salve d'appplaudissements accueillit cette conclusion inattendue des paroles de Mgr Ducellier, et l'on se sépara, le cœur plein d'espoirs qui, hélas! ne devaient pas se réaliser.

Malgré les efforts faits pendant les vacances pour remonter le Collège en détresse, la rentrée

d'octobre n'amena que 14 élèves nouveaux dont cinq seulement du Territoire et neuf Vieux-Alsaciens âgés de plus de 14 ans. « C'était un peu plus qu'il ne fallait pour combler les vides laissés par les partants; mais la population scolaire du Collège n'en était pas sensiblement augmentée, et le nouvel exercice, *1889-90*, commença avec trente et quelques pensionnaires et une vingtaine d'externes [1]. »

Malgré ces tristes conditions, malgré aussi le dissentiment dont nous avons parlé et qui se prolongeait entre la direction et une partie des professeurs, tout marchait son train ordinaire. Bien que les élèves, *rari nantes in gurgite vasto*, fussent comme perdus dans les grandes salles d'études et de classe, ils s'étaient mis courageusement au travail, comme le prouvèrent les examens de baccalauréat de fin d'année, que les trois quarts des candidats subirent avec succès.

Le 2 mars, séance habituelle du tirage de la loterie avec le concours de la fanfare de Rougemont. On y donne le *Pater*, de Coppée, et M. l'abbé Cizel y déclame un nouveau poème de sa façon : *Le catéchisme de la charité*.

Dans le cours de juin, Mgr Ducellier vint à

[1]) Les derniers maîtres d'études du Collège furent MM. Motemps et Fady.

Lachapelle en cours de tournée pastorale. On le mit au courant de la situation : la dernière portion du capital-réserve de 50,000 francs allait être épuisée! L'archevêque jugea que l'essai de ranimer le Collège avait échoué et que les événements, plus forts que la meilleure volonté du monde, ne permettaient pas de prolonger plus longtemps son existence. Il fut donc décidé, malgré l'avis contraire de quelques professeurs, que la prochaine distribution des prix serait la dernière.

Cette cérémonie, bien différente cette fois de ce qu'était ordinairement ce grand jour de fête, eut lieu le 2 août, sous la présidence de M. Touchet, vicaire général de Besançon. M. Schürrer y prononça une touchante allocution qui a sa place ici.

« Messieurs,

« Chers Elèves,

« Ceux d'entre vous qui ont assisté l'an dernier à notre distribution des prix, ne peuvent avoir oublié avec quelle sympathique émotion notre vénéré archevêque a parlé de la situation périlleuse faite au Collège par les funestes mesures que vous connaissez. En considérant cette situation et en la comparant avec sa période de splendeur et d'éclat, il s'était trouvé aux prises avec des angoisses telles qu'on en éprouve rarement : car

il lui était impossible, disait-il, de fermer les yeux sur la terrible réalité du présent et sur les menaces non moins redoutables de l'avenir, et il s'était demandé avec une poignante anxiété, si l'heure fatale n'était pas venue d'annoncer que cette œuvre si glorieuse et si belle avait rendu ses derniers services. Son cœur de père, rempli de cet amour de prédilection que ses prédécesseurs [1]) lui ont légué pour ses enfants d'Alsace, lui avait répondu que non, et, dans son intrépide confiance en Dieu, il décida que le Collège libre continuerait à vivre. Puis, adressant un chaleureux appel aux familles chrétiennes de l'Alsace et du territoire de Belfort, il mit en quelque sorte entre leurs mains le sort et l'avenir d'un établissement uniquement voué à l'éducation de leurs enfants, et il pressa en même temps tous ceux qui ont souci des grands intérêts qu'il représente de travailler dans la mesure de leur influence et de leurs forces à son relèvement et à sa prospérité.

« A l'annonce de cette généreuse décision, ce fut une explosion de joie comparable à celle que fait éclater le gain inespéré d'une bataille qui paraissait perdue. Il me semble entendre encore les applaudissements qui accueillirent l'heureuse

[1]) Messeigneurs Mathieu, Paulinier, Foulon.

nouvelle : le Collège est maintenu ! le Collège est sauvé !

« Certes le Collège était sauvé, si l'ardeur des désirs et la sincérité de l'enthousiasme avaient suffi pour le raffermir, en faisant disparaître les causes de sa décadence. Mais la situation n'était pas changée pour autant : nos communications du côté de la France n'en étaient pas devenues plus faciles, et les lois d'oppression, qui entravaient notre recrutement au-delà de la frontière, n'en conservaient pas moins leur force et leur rigueur.

« Les faits vinrent bientôt prouver que la solution de la crise, que l'on avait cru fermée, n'était qu'ajournée. En effet le chaleureux appel de l'archevêque resta presque sans écho ; nos efforts et ceux de nos amis n'eurent pas le résultat que nous étions en droit d'en attendre. Malgré nos circulaires et nos réclames dans les journaux, la rentrée d'octobre ne nous amena que quatorze élèves nouveaux, dont cinq seulement du Territoire et neuf Alsaciens, âgés de plus de 14 ans. C'était un peu plus qu'il ne fallait pour remplir les lacunes laissées par les partants ; mais notre population scolaire n'en était pas sensiblement augmentée et le nouvel exercice commença et se poursuivit avec trente et quelques pensionnaires et une vingtaine d'externes. Aussi nos classes moyennes restèrent-

elles numériquement aussi faibles que jamais et celles de septième et de sixième qui sont pour tout collège la pépinière des cours plus avancés et l'espoir de l'avenir, demeurèrent entièrement vides. Et voilà, Messieurs, tout ce qu'a produit le déploiement d'une si belle ardeur et d'un zèle si méritoire !

« Ce n'est pas, il faut le reconnaître, avec des éléments aussi faibles qu'un établissement peut subsister et vivre. Néanmoins, pour faire honneur à la parole de notre archevêque et pour donner aux amis du Collège une preuve surabondante de notre dévouement, nous n'avons pas craint de faire de nouveaux sacrifices. Quoique la position ne parût plus tenable, nous sommes restés sur la brèche et nous avons lutté jusqu'à la dernière limite de nos forces et du possible.

« Mais il y a pour les institutions, comme pour les hommes, des épreuves auxquelles ne saurait résister la constitution la plus robuste. Les événements, plus forts que nous, ont mis fin à notre mission par l'impossibilité de la remplir plus longtemps avec honneur. Le Gymnase catholique a vécu ! et pour emprunter au grand orateur de Besançon, qui nous fait l'honneur de présider notre dernière distribution, sa saisissante image, « l'Ange du Droit et de la Liberté qui s'inclina sur le berceau

du Collège libre en y répandant des sourires, s'incline aujourd'hui sur sa tombe en y versant des larmes [1]) ».

Sunt lacrymæ rerum !...

« S'il y a des heures tristes pour le cœur, c'est bien celles où nous voyons succomber, sous les coups de la force, une sainte et grande cause qui nous était plus chère que la vie. Non, personne ne saura jamais ce que nous avons souffert durant les années d'incessants combats et de pénibles incertitudes qui ont précédé ce jour : *foris pugnæ, intus timores.* Mais je ne connais pas de douleur comparable à celle qui envahit mon âme en ce moment.

« Le Collège libre a été l'œuvre de ma vie : je lui ai consacré les trente-sept meilleures années de mon existence ; je l'ai vu naître et grandir ; j'ai été témoin de sa prospérité et de sa gloire ; j'ai partagé une première fois ses mortelles épreuves et le deuil de sa suppression à Colmar ; j'ai pris ensuite ma part des joies de sa résurrection sur la généreuse terre de France et des tristesses qui ont suivi sa seconde période d'éclat et de succès. Le Collège libre, je le répète, a été l'unique

[1]) Discours de M. l'abbé Touchet, prononcé à la distribution des prix le 2 août 1888. (Voir plus haut, p. 294.)

œuvre de ma vie ; je l'ai aimé passionnément et, après Dieu, par dessus tout. Et maintenant, après avoir assisté, impuissant, à son irrémédiable déclin et à sa lente agonie, j'ai le douloureux devoir de déclarer que, du consentement de Mgr l'archevêque, le Gymnase catholique de Lachapelle a terminé sa carrière ; je suis condamné à annoncer publiquement sa fin et à mener ses funérailles ! Ah ! je comprends que le cœur de M. Martin se soit brisé et qu'il n'ait pas pu survivre à la ruine présumée de ce cher Collège dont il était le fondateur et le père.

« Si quelque chose pouvait nous consoler dans notre immense douleur, c'est la conscience d'avoir rempli fidèlement et jusqu'au bout la mission dont la Providence et les événements nous avaient chargés ; c'est encore la pensée que notre œuvre ne mourra pas tout entière. Non, le Gymnase catholique de Lachapelle, pas plus que le Collège libre de Colmar, ne mourra pas tout entier : il vivra dans le souvenir reconnaissant des familles alsaciennes auxquelles il a adouci pour une large part les amertumes et les tristesses de l'Annexion, en ouvrant à leurs fils un asile préféré pour se préparer aux luttes de la vie ; il vivra dans la mémoire fidèle des deux mille jeunes gens qui y ont puisé le culte de l'honneur et de la France, et qui le trans-

mettront avec leur sang aux générations à venir ; il vivra dans les regrets et dans les prières des pauvres dont il a été la providence par sa Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, il vivra dans vos cœurs, chers élèves, qui m'écoutez pour la dernière fois et qui nous êtes restés fidèles jusqu'à la fin ; il vivra surtout dans le cœur de vos maîtres qui, comme moi, lui ont sacrifié ce qu'ils avaient de plus précieux, leur temps, leur repos, leurs talents et leurs forces.

« Enfin, et c'est par cette pensée d'espoir que je veux terminer, la Providence ne permettra pas que le règne de la violence et de l'iniquité soit éternel. Tôt ou tard le droit et la justice auront leur revanche. Ce jour-là, que nous appelons de tous nos vœux, le Collège libre du Haut-Rhin renaîtra une seconde fois de ses cendres glorieuses sur le sol chéri de l'Alsace rendue à la patrie et à la liberté ! »

Après cette émouvante... *oraison funèbre*, le vicaire général, prenant la parole à son tour, exprima, au nom de l'archevêque et du diocèse de Besançon, la part sympathique qu'il prenait à la douleur et aux regrets du directeur et des maîtres du Collège et sa reconnaissance pour tout le bien que cette belle et grande œuvre avait fait à la France et à l'Alsace. Puis les lauréats vinrent

recevoir leurs prix [1]), après quoi parents, élèves et maîtres se retirèrent en un morne silence.

Le Collège libre de Lachapelle venait de finir la dix-septième et dernière année de son existence...

[1]) A Henri Sieg et Camille Oberreiner furent décernés les prix des anciens élèves. Les derniers bacheliers du Collège furent, pour les lettres : Henri Sieg, Lucien Jeannerat, Joseph Lacreuze, Camille Oberreiner et Joseph Welter : pour les sciences : Auguste George, Lucien Jeannerat et Eugène Juillot.





APPENDICES

I

Les CONGRÉGATIONS et la CONFÉRENCE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Dans son zèle admirable pour la bonne éducation des jeunes gens confiés à ses soins, M. Martin ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à former leur cœur et leur esprit, à en faire des hommes et des chrétiens. Pour mieux réussir à élever une génération saine et forte, accoutumée, comme dit Mgr Freppel, à placer le devoir plus haut que le plaisir, sachant puiser dans le respect de soi-même l'habitude de respecter tout ce qui est noble et sacré, le directeur voulait donner pour base à l'éducation la vertu et la piété. Or, rien de plus propre, pour arriver à ce but, que l'établissement des Congrégations et de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul.

I. La *Congrégation de la Sainte-Vierge* du Collège libre date des premiers temps, bien qu'elle n'ait été agrégée à la Congrégation centrale de Rome qu'en 1858. Elle fut confiée par M. Martin à la direction de M. Simonis, puis, à son départ pour Strasbourg, à celle de M. Schürrer qui la garda jusqu'à la suppression du Collège. A Lachapelle elle eut d'abord pour directeur M. Didio, puis, après 1886 et jusqu'à la fin, M. Jehl.

Dès le début et malgré l'absence de tout éclat et de tout attrait extérieurs — les séances se tenaient dans une simple salle de classe où, sur une modeste table, on plaçait une petite statue de la Vierge, — l'œuvre fut prospère : bon nombre d'élèves, tant internes qu'externes, sollicités par le zèle de M. Simonis et par l'exemple de leurs condisciples, se firent agréger à la pieuse association qui devait contribuer pour une bonne part à créer et à entretenir au Collège cet esprit de franche piété et de bonne confraternité qui a toujours distingué depuis les élèves de la maison.

Plus tard, après les grandes constructions de 1865, un local spécial, situé derrière la sacristie de la chapelle, fut spécialement affecté aux réunions de la Congrégation. Ce fut un véritable oratoire, dont l'autel fut orné d'une belle statue de la Vierge,

achetée en 1867. Les fêtes s'y célébraient avec une grande solennité, rehaussée par d'éloquents discours prononcés tour à tour par les maîtres de la maison.

A Lachapelle aussi, les réunions de la Congrégation durent se faire d'abord dans une classe. Puis, grâce au zèle généreux de M. Didio, son directeur, l'ancienne chapelle du petit-séminaire fut restaurée avec goût et devint l'oratoire de la Congrégation à partir du 6 février 1876 [1]).

A Lachapelle comme à Colmar, les élèves les plus studieux tinrent à honneur de faire partie de la Congrégation. Voici quels en furent les préfets depuis le commencement :

Jules Dubois, qui devait mourir si prématurément;
Auguste Jeannin,
Paul Aubertin,
Jules Ræss,
Angel Ingold,
Ernest Rohmer,
Léger Guthmann.

[1]) Ce jour-là eut lieu la bénédiction de l'oratoire, et à cette occasion M. Didio prononça un éloquent discours sur *Les Congrégations dans un collège catholique*, qui a été imprimé. (Besançon, Jacquin. 1876; in-8° de 15 pages.)

A Lachapelle, ce furent successivement :

Philippe Güthlin,
Georges Bœhler,
Eugène Weber,
Ernest Erhard,
Auguste Leroy,
Léon Boll,
J.-Ph. Riehl,
Léon Runner.

II. La Congrégation de la Sainte-Vierge se recrutait parmi les *grands* du Collège. Pour les plus jeunes élèves fut organisée celle des *Saints-Anges*, dont le fonctionnement était analogue et qui fut également agrégée à la Congrégation *primaria* de Rome.

M. Jenner en fut le premier directeur. Après lui, à Colmar, MM. Leroy, Ruhlmann, Umhang en remplirent les fonctions. A Lachapelle ce furent MM. Leroy, Frœhly et enfin M. Claudon.

Voici les noms des préfets. *A Colmar :*

J. Birgæntzlé,
Auguste Jeannin,
Alphonse Ritti,
Charles Jeannin,
Jules Ræss,
Camille Rohmer,

Auguste Pfulb,
Paul Jung,
Edgar Bosch,
Théodore Laubser,
Robert Bourgeois,
Albert Reutinger,
Xavier Heimburger.

A Lachapelle :

Albert Syren,
Eugène Brauer,
André Martin,
Eugène Bacher,
Léon Roudolphi,
Paul Bachmann,
Hubert Ingold,
Edouard Wagner.

III. La troisième association organisée au Collège libre fut la *Conférence de Saint-Vincent-de-Paul,* dont le but immédiat était le soulagement des pauvres, mais où M. Martin voyait aussi avec raison un moyen puissant de perfectionnement moral des élèves par la pratique de la charité chrétienne. Dans sa pensée cette œuvre, jointe à la Congrégation de la Sainte-Vierge et à celle des Saints-Anges, devait réunir comme en un faisceau l'élite de la jeunesse studieuse, pour faire régner dans son

collège, avec l'amour des fortes études, cet esprit de piété, de dévouement et de concorde fraternelle qui font la force et la gloire d'une maison d'éducation chrétienne. A ses yeux c'était le moyen le plus puissant et le plus efficace de maintenir ses élèves dans la vertu et de les préparer aux devoirs et aux luttes de l'avenir. M. Martin, qui avait été le véritable fondateur de la Conférence, en devait rester le protecteur et en quelque sorte l'âme jusqu'à sa mort.

Colmar. C'est le 1er novembre 1854 que la Conférence du Collège libre de Colmar fut organisée. A cette première heure, elle ne comptait que treize membres, dont les noms méritent d'être conservés : d'abord les dignitaires qui étaient Jules Joseph, le premier président; André Scherb, le premier vice-président; Gustave Bleicher, le premier secrétaire; Emile Schaffner, le premier trésorier (avec 42 fr. 75 en caisse, produit d'une séance littéraire); les autres membres étaient Ferdinand Riber, Eugène Adolph, Jérôme Klée, Richard Brunck, Stoffel, A. Kugler, J.-B. Wagner, Paul Conrad et A. Claudon.

Le 22 avril suivant fut fêtée solennellement l'agrégation de la jeune Conférence à la Société générale de France, présidée à ce moment par M. Baudon. Le rapport de cette fête, qui était en

même temps le compte rendu de l'année 1854-55, fut imprimé [1]) et envoyé au bureau central de Paris.

Les présidents successifs de la Conférence à Colmar furent : Jules Joseph, André Scherb, M. Batt, M. l'abbé Wagner, Albert Richard, M. l'abbé Grundler, et de nouveau l'abbé Wagner.

Le nombre des élèves qui en firent partie, pendant les dix-neuf années de son existence, fut de 216.

Les recettes, pendant ce même laps de temps, s'élevèrent jusqu'à la somme de 33,745 fr. 95 c. La principale ressource qui les alimentait était la loterie qui rapportait jusqu'à 2000 francs.

L'œuvre principale [2]) de la Conférence était la visite à domicile des familles pauvres adoptées (il y en eut en moyenne 60 à 80) pour leur porter des secours en bons de pain, de viande, de pommes de terre; des habits, du linge, des chaussures; rarement des secours en argent; quelquefois des livres de piété, comme le *Goffiné*. Ces visites se faisaient ordinairement le dimanche, sous la conduite des professeurs, après avoir fait une courte visite au Saint Sacrement pour obtenir la grâce d'en profiter. Ces visites étaient d'un grand

[1]) Colmar, impr. Hoffmann; petit in-12 de 12 pages.

[2]) Les autres étaient le patronage des enfants, l'école du dimanche, la caisse des loyers, le prêt de bons livres, etc., etc.

profit pour nous, tous nos camarades l'attesteront avec moi. Elles suppléaient, dans une certaine mesure, à l'expérience que tout homme devrait avoir faite du prix de la vie. En voyant de près ce qu'est la vraie misère, nous commencions à comprendre ce que l'on appelle maintenant le problème social. Nos cœurs, à cet âge naturellement généreux, s'ouvraient ainsi au grand sentiment de la pitié. Portés, comme tous les enfants, à nous replier sur nous-mêmes, le spectacle de la misère d'autrui nous tirait de cet amour-propre égoïste, et nous apprenait à nous imposer de petits sacrifices pour donner aux malheureux un peu de ce dont nous avions en surabondance.

Plus élevée encore était souvent la leçon que nous donnaient ces visites. Grâce aux explications qu'y ajoutaient nos maîtres vénérés, nous arrivions à comprendre que les souffrances que nous constations étaient ordinairement le fruit et le châtiment du péché. Nous sentions mieux la grandeur du mal moral en voyant toutes ses conséquences désastreuses. Nous nous promettions généreusement de ne pas être plus tard dans la vie de ceux qui multiplient les sources du mal en multipliant les actes déréglés ; nous prenions la résolution de mieux vivre pour qu'il y ait moins à souffrir ; nous allions jusqu'à jurer de devenir un jour les

apôtres du bien, en aidant aux autres, comme le dit admirablement le P. Gratry, à être moins méchants pour être plus heureux.

Nos maîtres nous rappelaient aussi que c'est du christianisme que date l'intelligence du pauvre et la compassion pour la misère; que, de longs siècles durant, il y avait, parmi un immense épanouissement de voluptés réservées aux classes riches, des misères effroyables, ignorées et nullement compaties. Nous comprenions ainsi la grande révolution que le Christ avait opérée dans le monde, et nous aimions mieux la religion qui a si bien appris à aimer.

Aussi, de toutes les œuvres étrangères aux études et établies au Collège, celle de la Conférence était, aux yeux de M. Martin, la plus précieuse. Avec les deux congrégations, il la considérait comme ce sel de la sagesse qui empêche l'œuvre de se corrompre. Il voyait que, si elle semblait n'avoir été organisée que pour faire du bien aux pauvres, elle en faisait surtout aux âmes. Avec raison, le P. Jules Joseph, qui en fut, nous l'avons vu, le premier président, disait un jour que la Conférence, toutes proportions gardées, avait sauvé autant de jeunes gens qu'elle avait soulagé de pauvres : les uns lui devant leur vocation de prêtre ou la vocation plus sublime du missionnaire, les autres

la conservation de la foi et des mœurs. Aussi se faisait-on au Collège du nom de membre de cette société un titre d'honneur et l'on recevait fièrement le certificat de membre de la Conférence qui était délivré aux élèves au moment où ils quittaient la maison pour entrer dans le monde.

Lachapelle. Dans le remarquable discours prononcé par M. l'abbé Wagner dans la dernière séance de la Conférence tenue à Colmar, le 27 juillet 1873, après un bel éloge de MM. Martin et Spitz, l'orateur annonça en ces termes que cette œuvre de charité serait continuée à Lachapelle :

« Messieurs et chers confrères, nous voici arrivés presqu'à la veille de quitter cette ville, et en quittant cette bonne ville de Colmar où nous avons trouvé tant de sympathie et d'affection, il nous faudra dire adieu aux familles pauvres que la Conférence a visitées pendant près de vingt ans. Renoncerons-nous, Messieurs, à l'exercice de la charité sous le patronage de saint Vincent de Paul? La Conférence cessera-t-elle d'exister à Lachapelle? Non, Messieurs; nous rencontrerons, sur la terre nouvelle où nous allons planter notre demeure, d'autres misères, d'autres infortunes; peut-être aurons-nous la consolation de pourvoir à l'existence de quelques pauvres familles exilées comme nous de la terre qui les a vu naître. C'est

donc, mes amis, au revoir que je vous dis sur la terre de France, sur cette terre hospitalière qui ouvre son sein à tous les malheureux, où fleurit, sans peine et sans entraves, la religion et la charité chrétienne. Puissiez-vous tous répondre à mon appel !... »

En effet, à peine le Collège installé à Lachapelle, la Conférence y fut réorganisée avec le même président et trente membres. Quinze familles furent visitées dès cette première année, et bientôt le cercle de sa bienfaisance s'étendit aux environs immédiats de Lachapelle et elle adopta plusieurs pauvres de Petite-Fontaine, d'Angeot et de Rougemont.

La loterie fut également la grande ressource de la Conférence. Comme le nombre de familles visitées était naturellement moins grand qu'à Colmar, la moyenne des secours distribués était plus élevée. On put varier aussi davantage leur nature, et les registres des délibérations signalent que la Conférence contribua par exemple à la construction d'une chaumière, à l'achat d'une chèvre dont le lait devait nourrir une famille, à l'acquisition d'un bois de lit, voire même d'un cercueil...

A Lachapelle, comme à Colmar, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul fut, pour l'élite des élèves, le meilleur complément de leur éducation. Qu'on

relise pour s'en convaincre « l'admirable discours [1]) » que M. Hirn (successeur de M. Wagner comme président de la Conférence depuis 1887 jusqu'à la fin) prononça en 1888 sur *L'influence de la charité dans l'éducation.* Citons-en au moins ce passage : « Que de fois n'ai-je pas souri d'attendrissement en entendant nos élèves parler de *leurs familles.* Oui, ce mot m'attendrit : « leurs familles », c'est ainsi que les hommes de la charité chrétienne aiment à appeler leurs pauvres. Le disciple de Jésus-Christ dit *ma famille* en parlant de ce malheureux ménage qu'il va visiter, soulager et consoler, comme il dit *ma famille* quand il parle de son père, de sa mère, de ses sœurs. « O charité! tu es bonne et douce en ton cœur, mais tu ne l'es pas moins dans ce doux langage que ton cœur inspire! [2]) »

Et à ce mot de Mgr Dupanloup nous ajouterons avec H. Cetty [3]) : « Non! une éducation qui sait inspirer à des jeunes gens de pareils sentiments n'est pas une éducation stérile. C'est l'enseignement même du Christ : *Aimez votre prochain comme vous-mêmes.* »

[1]) Cetty, op. cit., p. 127.
[2]) Discours cité, p. 22.
[3]) P. 130.

II

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES

Depuis longtemps M. Martin désirait grouper les anciens élèves du Collège libre en une association amicale, à l'instar de ce qui se faisait ailleurs et avait partout les meilleurs résultats. Ce projet put enfin être réalisé en 1868.

Cette année-là, le 4 septembre, réunis autour de leurs maîtres, une soixantaine d'anciens élèves jetaient les bases de cette association et, provisoirement d'abord, nommaient un comité et rédigeaient des statuts.

La réunion définitive fut fixée au 2 octobre suivant. « Malgré des pluies torrentielles, dit le compte rendu, soixante-cinq anciens élèves accoururent de toutes les parties de l'Alsace. Les vétérans de l'époque de la fondation étaient là avec les jeunes conscrits à peine sortis des bancs; et tous, animés de cet esprit de franche et cordiale amitié qui est traditionnel parmi les élèves du Collège libre, étaient heureux et fiers de se

retrouver réunis. La plupart des professeurs actuels et quelques anciens maîtres étaient venus au rendez-vous.

« Après les premiers épanchements, il fallut songer au but principal de la réunion. A 11 heures l'assemblée entra en séance. Le bureau était occupé par le comité provisoire. M. Richard Brunck, président, prit le premier la parole et rappela avec chaleur et dignité le but que se proposait l'Association... [1]) » M. le directeur parla ensuite. Son beau discours, n'ayant été publié qu'en fragments, a sa place ici : rien ne dira mieux ce que voulait être l'Association, et ce qu'elle est encore, malgré les douloureux événements qui ont anéanti l'œuvre de M. Martin.

« Messieurs,

« Il y a deux ans, je terminais mon discours de la distribution des prix par ces paroles : « Le Collège est la réunion d'enfants de plusieurs familles qui reçoivent en commun l'éducation physique, morale et intellectuelle. Il est donc la famille agrandie où, sous la direction de maîtres dévoués... les élèves sont traités comme des enfants que l'on chérit sans faiblesse ni préjugés; où l'on se prépare à la vie publique par l'usage de la vie commune, où l'on noue ces amitiés saintes et durables

[1]) *Premier Bulletin* de l'Association, p. 4-5. On trouvera à cet endroit le discours du président.

qui feront le charme de la vie; où les jeunes étudiants, comme les fils d'une même maison, ont un esprit de corps basé sur des traditions d'honneur qu'ils doivent s'approprier, un drapeau qu'ils doivent défendre, un uniforme qu'ils doivent respecter.

« Votre réunion de ce jour, Messieurs, est à mes yeux la justification vivante de la définition que j'ai donnée dans cette circonstance. Oui, sauf l'uniforme qui a disparu, mais que vous ferez porter plus tard à vos enfants, vous réunissez toutes les qualités que j'ai trouvées au Collège tel que je l'ai conçu : Cette famille agrandie vous la représentez en ce moment; ces amitiés saintes et durables nouées sur nos bancs et dans nos murs, vous ont fait un devoir de répondre à notre appel; ces traditions d'honneur vous les mettez en pratique par cette réunion; ce drapeau qui vous groupait jadis autour de nous, vous le reprenez aujourd'hui d'une main plus ferme et vous le porterez plus haut que jamais. Oh! je vous connaissais bien! Vous étiez devant mon esprit quand j'ai cherché à définir le Collège; c'est votre souvenir qui m'a inspiré; vous venez de prouver une fois de plus que je vous ai bien jugés et je m'applaudis d'avoir si bien rendu la commune idée que nous avons du Collège, vous et nous! Je m'en applaudis d'autant plus qu'à présent vous mettez comme le sceau à cette institution tant aimée. Oui, votre association est le complément naturel et chrétien de notre œuvre et si, pour une cause ou pour une autre, je devais disparaître de cette chère maison, je la quitterais triste, il est vrai, mais content et rassuré : content, parce que la mission que Dieu m'avait confiée serait remplie;

rassuré, parce que désormais l'œuvre est viable, car elle ne dépend plus seulement de moi et de vos maîtres, mais elle est soutenue, fortifiée par vous, et dans vos jeunes et vigoureuses mains elle ne saurait périr !

« Laissez-moi donc, Messieurs, vous exprimer toute la joie que je ressens en ce jour, qui comptera parmi les plus beaux de ma vie. Que de fois j'ai soupiré après cette fête. Oui, réunir en un seul faisceau ces forces vives éparpillées dans toute la province et au-delà ; faire avec vous pour le bien ce que tant d'autres font pour le mal ; unir par des liens sérieux et agréables à la fois vos jeunes et ardentes volontés ; obtenir que le riche parmi vous devienne l'appui de ses camarades moins heureux ; que tous vous vous souteniez, vous vous poussiez, vous vous épauliez dans cette société que l'égoïsme morcelle et divise, tel a été depuis de longues années mon rêve ! Et ce rêve, le voilà enfin réalisé ! Oh ! Messieurs, mon cœur surabonde de joie, et avec l'Ecriture sainte je m'écrie : *Ecce quam bonum, quam jucundum habitare fratres in unum !* Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter ensemble comme des frères !

« Merci donc à vous tous qui m'avez aidé à si bien réaliser le plus ardent de mes vœux ! Merci, en particulier, à votre président, qui s'est montré infatigable pour l'exécuter, car à lui seul il a convoqué la réunion provisoire qui, reconnaissante de son zèle, l'a acclamé comme son président ! Merci à votre comité qui a été élu à la majorité des suffrages et qui a si bien rempli sa mission en rédigeant le premier projet de statuts, en centralisant ses observations, en les discutant avec soin,

en composant enfin le projet définitif qui va être soumis à vos débats ! Merci tout spécialement à votre jeune et intelligent secrétaire, qui n'a reculé devant aucune fatigue pour vous convoquer! Merci à vous tous qui avez si généreusement répondu à l'appel de ces Messieurs du comité!

« Maintenant, permettez-moi quelques conseils : c'est mon habitude, vous le savez; c'est mon droit; c'est mon devoir! — Je désire que votre association devienne une œuvre sérieuse. Je m'explique. Sans doute que c'est une chose agréable et digne d'être encouragée que ces réunions d'anciens camarades dans un banquet fraternel. On se retrouve après une longue séparation; on se serre de nouveau la main; on se rappelle ses souvenirs; on parle du passé; on devise du présent; on se communique ses projets d'avenir; en un mot, on réchauffe ces vieilles amitiés que la séparation indéfinie ne manquerait pas d'éteindre. Cela est déjà beau et ce seul résultat mériterait qu'on le poursuivît. Il est si bien dans la nature que j'ai entendu des vieillards de passé 70 ans, ambitionner le plaisir de se trouver au milieu d'une si gaie, chaleureuse réunion! Mais cela ne vous suffirait pas! Votre but est plus noble. Vous fondez une association pour venir en aide à ceux de vos camarades qui un jour seraient éprouvés par le malheur. Ceci est plus grand, parce que cela est chrétien! Mais c'est ici que je dois placer mes paternels avis. Ne vous contentez pas de verser annuellement le montant de votre cotisation. Faites plus. Prenez la résolution de vous soutenir plus efficacement encore. Il y en a parmi vous qui sont ou seront à la tête de positions considérables soit dans les divers services

publics, soit dans le commerce ou l'industrie. Ils ont besoin ou l'auront un jour, de se faire aider dans leur travail. Eh bien! ces places, qu'ils les donnent de préférence à d'anciens élèves du Collège libre; qu'ils mettent leur honneur à les former, à en faire des hommes capables. Qu'il y ait, dans ce but, entre eux et le comité directeur un échange de relations pour le prévenir qu'une place est ou sera vacante dans leur maison, pour lui demander des sujets recommandables. Qu'il y ait entre les mains du secrétaire ou du président un registre où ces offres et ces demandes soient consignées et que le comité s'efforce de répondre à cette mission de confiance en centralisant avec soin les renseignements qu'on peut lui communiquer. Voilà, Messieurs, comment je désire que votre œuvre soit sérieuse. Si vous-mêmes ne pouvez disposer de ces places, recommandez vos jeunes protégés à des personnes estimables avec lesquelles vous aurez des rapports d'affaires ou d'amitié. Veillez surtout à ce qu'ils entrent dans des maisons sûres où règnent les traditions d'honneur professionnel. Si d'autres parmi vous, un jour, sont élevés aux rangs supérieurs des diverses administrations ou services publics, qu'ils se souviennent à leur tour de leurs associés qui entreront dans la même carrière, et qu'ils sachent, par leur autorité, par leur influence ou leurs recommandations, les protéger efficacement s'ils se montrent dignes de leur bienveillante intervention.

« C'est ainsi, Messieurs, que je comprends l'association que vous allez définitivement établir et je ne doute pas qu'ainsi comprise elle ne devienne réellement utile aux membres qui la composent. Je me borne à ces indications.

Pour terminer, laissez-moi vous exposer, sous une forme poétique, l'idée que je me fais des rapports qui existeront entre l'association et le Collège. — Avez-vous jamais observé l'architecture de nos vieilles cathédrales? Les proportions de l'édifice sont si vastes, les murs si élevés, les flèches si audacieusement lancées dans les airs, que la solidité générale serait compromise, sans des ouvrages d'art spéciaux, que le génie des anciens maîtres a su inventer. Autour de ces bâtiments immenses ils ont planté une série de constructions auxiliaires, habilement masquées par une forêt de clochetons et de statues et qui servent de points d'appui inébranlables à l'œuvre principale. Ce sont les contre-forts qui se répandent tout à l'entour du temple et lui permettent de défier les siècles. Messieurs, le Gymnase catholique m'apparaît comme une belle cathédrale maintenant achevée. Vous, les membres de cette association, vous serez ses contre-forts, et désormais, dans votre sympathique appui, notre cher Collège libre trouvera l'assurance certaine de sa durée et de sa prospérité. »

* * *

En principe, les réunions de l'Association devaient avoir lieu chaque année, et chaque année aussi un compte rendu devait être imprimé et envoyé à chacun des membres. Mais deux années seulement séparaient la date de la fondation de l'Année terrible. Il n'y eut donc qu'une seconde réunion, en 1869, à laquelle le chiffre des adhérents monta jusqu'à cent vingt-trois. C'est au banquet de

cette seconde réunion que fut mentionnée l'entrée au Collège du premier *petit-fils* de M. Martin. Albert Richard, vice-président, l'annonça en ces termes :

Je vais vous annoncer une chose assez drôle
Et qui ne vous déplaira pas :
Notre cher directeur dans peu de jours s'enrôle
Au régiment des grands-papas.

Pour la première fois se réalise un rêve,
Rêve à la fois brillant et doux :
Bientôt cette maison recevra comme élève
Un enfant de l'un d'entre nous.

Je bois donc, chers amis, à ce jeune grand-père
Aussi chéri que respecté.
Tous, un jour, sous ce toit, nous pourrons, je l'espère,
Boire à sa *bisaïeuleté*.

A quoi M. Martin, un peu effarouché par le titre de grand-père, répliqua :

« Messieurs,

« Le toast que vous venez d'entendre exige une explication : autrement vous pourriez vous scandaliser du titre de grand-papa que le malin poète m'a octroyé. Voilà la clef du mystère : le nouveau vice-président que vous avez élu aujourd'hui, M. André Scherb, qui siège à ma droite, a été *le premier pensionnaire* du Collège libre. Or, vous savez qu'à la prochaine rentrée, son fils aîné

sera interne au Gymnase; c'est donc la seconde génération qui commence pour nous, et voici comment je suis devenu grand-papa. — J'ajoute, selon l'usage, que le père de l'enfant, comme vous pouvez en juger vous-mêmes, se porte à merveille. Le grand-papa ne se porte pas mal non plus. Je vous souhaite à tous de nous imiter sous ce rapport. Je bois à la santé de notre premier pensionnaire, de son fils et de vous tous ici réunis! »

Hélas! l'année qui allait venir devait donner un triste démenti à ces vœux!

* * *

Cependant l'Association ne mourut pas et, douze ans après la néfaste Annexion, elle devait se reconstituer, le 26 mars 1883, sous la présidence de Charles Grad.

Pendant les quelques années qui suivirent, 1884, 1885, 1886, les réunions se firent régulièrement. Survint l'affaire des passeports, puis la fermeture du Collège de Lachapelle : ce qui amena une nouvelle interruption. Les réunions recommencèrent à se tenir en 1891, et depuis, comme l'on sait, notre Association continue sa paisible existence.

Cependant, par la force des choses, le nombre des associés diminuant graduellement, les réunions n'ont plus lieu que tous les deux ou trois ans,

mais toujours combien intéressantes et réconfortantes! j'en appelle au témoignage de ceux qui y assistent.

* * *

Je n'ai pas à donner ici plus de détails sur notre Association : les *Bulletins* imprimés sont entre les mains de la plupart de nos camarades. On en a imprimé *seize* jusqu'à présent, et dans cette très intéressante collection — dont le rédacteur habituel fut notre regretté Paul Jung — se trouvent bien des renseignements sur notre cher Collège, qui, faute de place, n'ont pu être mentionnés dans ce livre.

Bornons-nous donc à donner une table sommaire de ces Bulletins. Outre les listes des associés on y trouvera, dans le premier :

I-IV (imprimé en 1885, gros fascicule de 73 pages), les statuts (anciens et nouveaux) de l'Association.

V (même année). Rien de particulier.

VI (1886). Biographies de M. Martin et d'Armand Heisser.

VII (1891). Biographies de M. Güthlin, d'Albert Richard et de Césaire Zuber.

Après l'interruption de l'époque des passeports, les comptes rendus des 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ réunions ne furent pas imprimés. Mais l'infatigable archiviste qu'est le Père Schürrer nous a conservé quelques souvenirs sur ces réunions qui pourraient se perdre et qu'il est donc bon de consigner ici.

Réunion de 1892. Elle se fit à Colmar, le 4 octobre. Après la messe traditionnelle, dans la chapelle du Collège libre, le banquet eut lieu au *Tilleul*, chez notre camarade Schmitt. MM. Umhang et Schürrer y portèrent des toasts chaleureusement applaudis.

La 8ᵉ assemblée eut lieu le *30 septembre 1894.* A Charles Grad, mort en 1890, avait succédé comme président celui qui l'est encore aujourd'hui et, espérons-le, le sera encore bien des années, notre cher Xavier Benckhard. Au banquet (aux *Deux-Clefs* cette fois), M. Schürrer prononça, avec une émotion patriotique, un toast qu'il a appelé le *bilan laïc* du Collège libre, et que le *Journal de Colmar* du 4 octobre a reproduit tout entier.

L'année suivante, 9ᵉ assemblée, le 23 septembre. C'est le *bilan ecclésiastique* du Collège libre que nous donna M. Schürrer. (*Journal de Colmar* du 26 septembre.) Nous avons cité plus haut l'un et

l'autre de ces vibrants discours. Le banquet eut encore lieu au *Tilleul*.

X (1898). La réunion eut lieu le 26 septembre, à l'*Hôtel des Deux-Clefs*. C'est à ce banquet que M. Wagner, dans son toast, donna quelques renseignements sur la tombe de M. Martin à Cannes.

XI (1899). Rompant avec la tradition et pour procurer à nos camarades étrangers à Colmar l'agrément d'une belle excursion dans nos montagnes, la réunion se fit aux Trois-Epis.

XII (1900). 17 septembre. Encore aux Trois-Epis. Une photographie, reproduite au Bulletin, a conservé le souvenir de cette réunion.

XIII. Trois-Epis, 15 septembre 1901.

XIV. 1er septembre 1902. Colmar. Banquet au *Saumon*. Le compte rendu contient les notices biographiques de MM. Simonis et Didio, et des camarades G. Bleicher, André Scherb et Paul Jung.

XV et XVI. Trois-Epis, 10 septembre 1905, et Turckheim, 26 août 1907, avec une phototypie de cette dernière réunion. Le Bulletin contient en outre des notices sur MM. Wagner et Merklen,

et sur les anciens élèves de Peyerimhoff, Pierre Merklen et Million.

C'est à cette dernière réunion que l'impression de ce livre et sa distribution à tous les membres de notre Association a été décidée.





TABLE DES NOMS PROPRES

Nous ne mentionnons dans cette table que les noms des maîtres et élèves, et de quelques personnes qui ont été directement mêlées à l'histoire du Collège. Le passage principal où il en est question, est indiqué par un plus gros chiffre. Pour quelques noms qui reviennent presqu'à chaque page, comme ceux de Mgr Ræss et des trois directeurs MM. Martin, Umhang et Schürrer, nous n'indiquerons que les passages principaux.

TABLE GÉNÉRALE

Pages

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

APPENDICES

TABLE DES GRAVURES

